

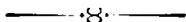
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

1898



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

Mes bien-aimés enfants

Mes bien-aimés enfants, une nouvelle année
Vient de prendre sa place au soleil des vivants !
Louez d'un même cœur Celui qui l'a donnée,
Mes bien-aimés enfants !

Qu'en ce jour solennel, ce grand Dieu, ce bon Père,
Trouve en chacun de vous des cœurs reconnaissants :
Il vous aime bien plus que votre tendre mère,
Mes bien-aimés enfants !

Mais comme le temps fuit ! — La vie est un passage,
Un rêve, une vapeur qu'emportent les autans ;
Tout disparaît, tout passe, et l'on meurt à tout âge,
Mes bien-aimés enfants !

Hélas ! de nos péchés, la mort est le salaire,
Et pour nous arracher à d'horribles tourments,
Jésus a dû mourir sur la croix du Calvaire,
Mes bien-aimés enfants !

C'est là que le Sauveur, quelle bonne nouvelle !
Porta dans son amour les péchés des croyants,
Quiconque le reçoit a la vie éternelle,
Mes bien-aimés enfants !

Il dit : « Venez à moi. » Sa grâce vous convie ;
Aujourd'hui répondez à ses appels pressants.
Jésus est le chemin, la vérité, la vie,
Mes bien-aimés enfants !

Oh! venez tous, venez au Sauveur qui vous aime,
 On n'est jamais à Lui trop tôt ni trop longtemps ;
 C'est le repos parfait, c'est le bonheur suprême,
 Mes bien-aimés enfants !

Oui, que Dieu vous bénisse et vous donne de croire !
 C'est le plus grand désir de tous vos chers parents,
 Afin que vous soyez avec eux dans la gloire,
 Mes bien-aimés enfants !

H. M.

U n r ê v e

(Allégorie)

... Dans mon rêve, il me semblait avoir devant moi comme un vaste désert couvert d'épaisses ténèbres (1). Cependant, au milieu de cette obscurité profonde, je voyais s'étendre une ligne de lumière dont l'éclat n'avait rien de terrestre. Elle brillait au sein des ténèbres (2) sans se mélanger avec elles et sans les dissiper ; au contraire, complètement distincte et séparée d'elles, elle les faisait paraître encore plus profondes. En même temps, on sentait cette lumière pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Au lieu de diminuer à mesure qu'elle s'étendait, son éclat allait grandissant (3) jusqu'à un point où, s'élevant en haut, elle cessait de luire dans les ténèbres. Je voyais aussi se dresser, à des distances égales le long de la ligne lumineuse, des colonnes portant chacune un nombre qui marquait une année.

J'apercevais un certain nombre de personnes de tout âge et de tout rang qui marchaient dans cette lumière (4). Elles en étaient pénétrées au point qu'elles-mêmes la rayonnaient au dehors (5). Elles avançaient, muet, semblait-il, par une force irré-

sistible, vers l'extrémité de la ligne lumineuse, et sur leurs traits empreints d'une paix profonde, on lisait comme un ardent désir d'y arriver (6). Elles ne pouvaient retourner en arrière et ne le regrettaient pas ; leurs regards étaient arrêtés uniquement sur le but qu'elles désiraient atteindre (7). Quelques-unes, comme fatiguées de la course, tombaient endormies (8) en chemin, et j'entendais celles qui continuaient à avancer, leur dire : « Au revoir, à bientôt auprès du Maître. »

A quelque distance se faisait entendre une rumeur, semblable à celle d'une grande foule qui s'avavançait dans la même direction que la première, et qui était aussi poussée en avant par la même puissance. Mais elle était enveloppée de la profonde obscurité des ténèbres (9). Il est vrai qu'en regardant avec attention, je voyais dans la foule apparaître çà et là des lueurs provenant de lanternes que quelques-uns avaient allumées et portaient au milieu des autres. Mais combien sombres elles paraissaient à côté de la ligne lumineuse qui traversait les ténèbres ! Plus brillante serait une mèche fumeuse devant la glorieuse lumière du soleil. Et cependant la foule en semblait satisfaite, et même se réjouissait si quelques étincelles jaillissaient de leurs pauvres luminaires pour s'éteindre aussitôt (10). Cette foule, comme la précédente, se composait de personnes de tout âge et de tout rang. L'extrémité lointaine de la route qu'elle suivait était éclairée d'une lueur livide souvent enveloppée et voilée par une fumée épaisse qui, de même que la lueur, montait comme d'un abîme. D'entre ces personnes, quelques-unes aussi tombaient en chemin. On entendait alors des pleurs et des sanglots, mais nul accent qui annonçât une espérance certaine de se revoir (11).

Je remarquai qu'en arrivant auprès des colonnes dont j'ai parlé, l'une et l'autre de ces foules s'arrêtaient un court moment. Ceux qui marchaient dans la lumière semblaient reprendre un nouveau courage pour poursuivre la route. Une voix se faisait entendre et retentissait au fond de leurs cœurs : « Encore un peu de temps, très peu de temps, et Celui qui vient viendra, et Il ne tardera pas » (12). Et la foule, d'un même cœur et avec joie, répondait : « Viens, Seigneur ! » (13) Et ils chantaient en s'exhortant mutuellement :

« Courage donc, ô pèlerins !
 Levons en haut la tête ;
 Hâtons nos pas, ceignons nos reins :
 La délivrance est prête. »

Et ils reprenaient leur course avec bonheur.

J'entendais dans l'autre foule comme un bruit de fêtes et de réjouissances, du milieu desquelles venait à mes oreilles le souhait souvent répété que le voyage pût durer encore longtemps. Chacun, bien que fatigué peut-être, aurait au fond du cœur voulu en éloigner autant que possible le terme, car ce qui les attendait était pour eux incertain, obscur, et à coup sûr redoutable (14).

Mais une autre chose me frappa vivement. Du milieu de la foule lumineuse, j'entendais des voix qui, avec un accent de vive sollicitude, s'adressaient à ceux qui marchaient dans les ténèbres, et les invitaient à entrer dans le chemin de la lumière. Ces voix disaient : « Le Seigneur vient, préparez-vous à sa rencontre (15). — Venez, car tout est prêt (16). — Hâtez-vous, sauvez-vous loin des ténèbres ; c'est aujourd'hui le jour du salut » (17). Quelques-uns, attirés par ces appels, s'approchaient et entendaient des exhortations de plus en plus pres-

santes : « Sauvez-vous du milieu de la race perverse. Voici, le jour vient, brûlant comme un four, pour consumer les méchants. Fuyez, fuyez la colère qui vient » (18). Mais je voyais se glisser parmi ceux qui écoutaient une forme réelle, mais subtile, un être malfaisant (19). Aux oreilles des uns, il murmurait : « Ce sont des folies, pourquoi les écoutes-tu ? » A d'autres : « Qui l'assure que ces choses sont vraies. Depuis les temps les plus anciens, tout ne reste-t-il pas dans le même état ? » A quelques-uns, il disait : « Ces choses que tu entends sont vraies, mais tu auras toujours le temps de te sauver. Amuse-toi encore un peu. » D'entre ceux qui prêtaient l'oreille à la voix du séducteur et cédaient à ses suggestions, les uns se moquaient (20) des appels qui leur étaient adressés, d'autres haussaient les épaules et restaient insouciant, tandis que quelques-uns disaient : « Demain, en effet, il sera encore temps » (21), et les uns et les autres se replongeaient dans les ténèbres (22). Mais plusieurs repoussaient les subtiles insinuations du mauvais esprit, leurs cœurs s'ouvraient et ils s'écriaient : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Et les voix répondaient : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (23). Et ceux qui croyaient entraient dans la lumière (24). Oh ! quelle joie se peignait sur leurs visages à mesure que la lumière pénétrait leurs âmes ! Quelle joie aussi parmi ceux qui les accueillaient comme compagnons de pèlerinage ! Et j'entendais comme les accents lointains de chœurs célestes qui leur souhaitaient la bienvenue (25). Et tous ensemble poursuivaient leur route avec allégresse.

Puis, dans mon rêve, je me trouvai tout à coup transporté à l'extrémité de la ligne lumineuse. Les pèlerins y arrivaient lassés du chemin, lorsque sou-

dain le ciel resplendit d'une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil, mais en même temps d'une douceur infinie qui ne blessait point les regards. Et j'entendis un puissant cri d'appel, une voix d'en haut, et le son d'une trompette retentissante. Et, chose merveilleuse, ceux qui s'étaient endormis en chemin se retrouvaient là, mais resplendissants de lumière, et ceux qui étaient arrivés au bout de la route, transformés aussi en gloire, se réunissaient à eux. Puis je les voyais, troupe glorieuse et triomphante, monter tous ensemble vers Celui qui les appelait d'en haut (26). Je cherchais à les suivre du regard, mais des nuées les dérobaient à mes yeux. Cependant il me sembla qu'un dernier rayon de gloire illuminait l'espace, et je crus entendre dans la profondeur des cieux comme un chant suave de triomphe et d'allégresse, et les accents d'une joie infinie (27). Mon cœur s'élançait après eux et tressaillait d'un ardent désir de les suivre.

Je tournai les yeux vers l'autre foule. Elle poursuivait son chemin. Mais aucune lumière ne brillait plus ; les ténèbres étaient devenues encore plus sombres. Aucun appel ne se faisait plus entendre. La foule avançait, avançait toujours, laissant derrière successivement les colonnes qui marquaient les années. On entendait encore sortir de son sein des bruits de fêtes et de réjouissances ; ils s'exaltaient les uns les autres, se félicitant de n'être plus troublés, ni par la lumière importune qui avait cessé de briller au milieu du désert, ni par les appels qui les inquiétaient. Ils se disaient entre eux : « Paix, paix et sûreté maintenant » (28), et se croyaient éclairés par une lumière meilleure et qui ne les troublait pas. Mais cette lumière était la lueur des flammes sortant de l'abîme, et l'esprit séducteur qui

avait soufflé en eux l'incrédulité, les conduisait vers ce lieu terrible. Tout à coup j'entendis un grand cri, une voix puissante disant : « Allez loin de moi, maudits ! » (29) et l'abîme de flammes les engloutit et se referma sur eux, tandis qu'un autre cri se faisait entendre : « Sans espoir ! sans espoir ! » (30) Et, saisi d'horreur, je m'éveillai.

Chers jeunes amis, je ne doute pas que vous n'ayez compris cette allégorie. Il y a, en effet, vous le savez, deux foules qui, bien distinctes, sont entraînées dans la même direction, mais suivent des routes différentes, pour aboutir à des fins bien différentes aussi, car pour l'une c'est le ciel avec ses joies pour l'éternité, et pour l'autre l'étang de feu et de soufre avec ses douleurs, et pour l'éternité aussi. L'une de ces foules se compose de ceux qui sont appelés « fils de la lumière et du jour » (1 Thessaloniens V, 5) et « enfants de lumière » (Éphésiens V, 8), parce qu'ils ont cru et se sont attachés, pour le suivre, à Celui qui est la vraie lumière, c'est-à-dire à Christ. (Jean VIII, 12 ; I, 4, 9 ; XII, 36.) Le but auquel ils arrivent est la lumière éternelle de la gloire de Dieu, la sainte cité rayonnante de cette gloire. (Apocalypse XXI, 23 ; XXII, 5.) Quel heureux sort, n'est-ce pas ?

L'autre foule se compose de ceux qui sont « de la nuit et des ténèbres. » (1 Thessaloniens V, 5.) Ils sont sous « le pouvoir des ténèbres » (Colossiens I, 13 ; Luc XXII, 53), dont Satan est le dominateur. (Actes XXVI, 18 ; Éphésiens VI, 12.) Et ceux qui continuent jusqu'au bout à suivre le séducteur en méprisant les appels de la grâce, seront jetés avec lui dans « les ténèbres de dehors » (Matthieu XXII, 13) ; hors de la présence de Dieu et du bonheur qui

est le partage de ceux qui sont entrés dans la sainte cité. (Apocalypse XXII, 15.)

Maintenant, mes jeunes amis, dans laquelle de ces deux foules vous trouvez-vous? Voilà encore une année écoulée; vous avez passé devant la colonne qui marque 1898; est-ce en enfant de lumière, vous réjouissant dans l'amour de Celui qui vient bientôt? Ou bien, êtes-vous jusqu'ici restés sourds aux appels réitérés de la grâce, insoucians, ou remettant à demain? Oh! venez *maintenant*, car le Seigneur est proche.

Mon vœu au commencement de cette année pour vous, jeunes amis qui connaissez Jésus comme votre Sauveur et qui marchez dans la lumière, c'est que vous vous attachiez à Lui de tout votre cœur pour le suivre et Lui plaire à tous égards. Et pour mes jeunes lecteurs qui ne sont pas venus à Christ qui les appelle, c'est que, sans tarder, ils Lui répondent et viennent se ranger sous la houlette du bon Berger.

Votre vieil ami

A. L.



Le temps est court

Le temps est court; l'éternité s'avance
 Pour toi le temps fait un pas aujourd'hui;
 Possèdes-tu la paix et l'espérance
 Que le Seigneur donne à qui vient à Lui?

Es-tu passé de la mort à la vie
 En te rendant à la voix du Sauveur?
 Dans l'éclat pur de sa grâce infinie
 As-tu trouvé du Dieu saint la faveur?

T'avances-tu joyeux dans la lumière
Qui vient d'en haut éclairant le chemin,
Vers la demeure où Jésus, près du Père,
Conduit les siens, les tenant par la main ?

Ou bien ton cœur, insensible à la grâce
Préfère-t-il le ténébreux séjour
D'un monde vain dont la figure passe
Et dont la fin s'avance chaque jour ?

Fin redoutable où, loin de la lumière,
Loin du bonheur et du céleste lieu,
Seront jetés tous ceux qui, sur la terre,
Auront aimé le monde et non pas Dieu !

Le temps est court ; ah ! prends pour ton partage
Christ, son amour, le bonheur avec Lui ;
Saisis du ciel l'éternel héritage !
Le temps est court ; viens à Christ aujourd'hui.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE D'ACHAB

HISTOIRE DE NABOTH

(1 Rois XXI)

LA MÈRE. -- Je t'ai dit, Sophie, qu'Achab n'avait pas eu le cœur touché et humilié en suite de la réprimande du prophète qui lui reprochait d'avoir laissé échapper Ben-Hadad. L'histoire qui nous occupera aujourd'hui, montre bien qu'en effet il était toujours aussi pervers et sans conscience. Achab avait un palais à Jizreël, et près de ce palais se trouvait une vigne appartenant à un homme nommé Naboth. Le roi voulut avoir cette vigne pour en faire un jardin attenant à son palais.

SOPHIE. — Penses-tu qu'il y avait dû mal à cela, chère maman ?

LA MÈRE. — Achab n'avait pas besoin de cette vigne ; il voulait, en la possédant, satisfaire une fantaisie, et au fond ce qui était dans son cœur était la convoitise que Dieu condamne dans sa loi sainte. Lis dans l'Exode, chapitre XX, le verset 17.

SOPHIE (*lit*). — « Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui soit à ton prochain. »

LA MÈRE. — Le commandement est très positif, et la suite de l'histoire nous fera voir que c'était vraiment un désir coupable chez Achab. Mais d'abord, en apparence, il se montre équitable et même généreux comme dans le cas de Ben-Hadad. « Donne-moi ta vigne, » dit-il à Naboth, « et je te donnerai à sa place une meilleure vigne que celle-là, ou si tu le préfères, je te donnerai l'argent que vaut celle-ci. »

SOPHIE. — Mais, maman, cela n'est-il pas juste, et ne fait-on pas cela quand l'on désire acheter ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais il faut que celui à qui l'on veut acheter, consente à vous céder ce qu'on lui demande. Or Naboth ne voulait pas vendre sa vigne, et il avait pour cela une excellente et suprême raison. Naboth était un de ces fidèles Israélites comme il y en avait encore quelques-uns dans le pays. Il craignait l'Éternel et ne voulait rien faire contre sa loi ; c'est pourquoi il répondit à Achab : « Que l'Éternel me garde de te vendre l'héritage de mes pères. »

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel l'avait défendu ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Au livre des Nombres, il est écrit : « Que l'héritage ne passe point de tribu

en tribu chez les fils d'Israël, car les fils d'Israël seront attachés *chacun* à l'héritage de la tribu de ses pères » (1).

SOPHIE. — Achab aurait dû comprendre cela. Mais que dit-il ?

LA MÈRE. — Achab, l'adorateur de Baal, ne se soumettait pas à la loi de l'Éternel. Il s'en alla tout triste de n'avoir pu obtenir la chose qu'il convoitait, et irrité contre Naboth qui s'était opposé à lui au nom de l'Éternel. Brave Naboth ! Il aurait pu faire un excellent marché, tandis qu'en refusant, il s'attirait la colère du roi ; mais la loi de son Dieu lui était plus précieuse que l'or (2). Quant à Achab, il rentra dans son palais, s'étendit sur son lit, la face vers le mur, et refusa de manger. Rien ne lui semblait plus désirable puisqu'il n'avait pas la vigne de Naboth. Ne voyons-nous pas en cela que son désir était mauvais ? C'était, au fond, ce que l'apôtre Paul appelle « cupidité » (3) et en tout cas une extrême propre volonté.

SOPHIE. — Oui, maman ; mais Achab me paraît bien ridicule. Lui, le roi d'Israël, agit comme un enfant qui boude, parce qu'on lui refuse quelque chose. C'était honteux pour un homme et encore plus pour un roi.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. N'agissons donc jamais comme Achab. Ne désirons pas au delà de ce que Dieu nous a donné, mais soyons reconnaissants (4) pour ce que nous tenons de sa main. Achab n'aurait pas osé s'emparer de force de la vigne de Naboth ; mais la méchante Jézabel, sa femme, n'avait pas tant de scrupules. Elle demanda à Achab la cause de son abatement, et le roi lui dit : « J'ai voulu acheter la vigne de Naboth, et il

(1) Nombres XXXVI, 7, 9. — (2) Psaume CXIX, 72.

(3) Colossiens III, 5. — (4) Colossiens III, 15.

m'a dit : Je ne te la donnerai pas. » Jézabel lui répondit : « Es-tu donc ou non roi sur Israël ? »

SOPHIE. — Elle voulait dire que, comme roi, il pouvait faire tout ce qu'il voulait, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, même ce qui était injuste, ce qui est horrible, car les rois et les princes qui doivent rendre la justice envers tous, doivent aussi être justes eux-mêmes. Jézabel dit ensuite à Achab : « Lève-toi et sois gai ; moi, je te donnerai la vigne de Naboth. » Achab ne lui demanda pas comment elle le ferait, et laissa agir sa méchante femme qui, sans doute, haïssait Naboth, parce qu'il était un Israélite fidèle. Jézabel écrivit aux anciens et aux principaux de la ville de Naboth et mit sur les lettres le sceau ou cachet du roi, pour les revêtir de l'autorité royale. Et dans ces lettres, elle disait : « Proclamez un jeûne, et mettez Naboth en tête du peuple, et mettez deux hommes, fils de Bélial, en face de lui, et qu'ils témoignent contre lui, disant : Tu as maudit Dieu et le roi. Et menez-le dehors et lapidez-le, et qu'il meure. »

SOPHIE — Quelle horrible méchanceté ! Mais est-ce que les anciens obéirent à cet ordre injuste et cruel ?

LA MÈRE. — Hélas ! oui, mon enfant. Soit qu'ils redoutassent de désobéir au roi et surtout à la reine dont ils connaissaient la méchanceté, soit qu'ils n'aimassent point Naboth qui était juste et condamnait leur idolâtrie, ils n'hésitèrent pas à prêter les mains à cet affreux complot, et obéirent sans aucune objection aux ordres reçus. Et ce qu'il y a de plus épouvantable, c'est qu'ils agissent sous des apparences religieuses et une forme de justice ; avec hypocrisie, par conséquent. Un jeûne était un acte où l'on s'humiliait devant Dieu, en élevant son cœur à Lui ; mais dans ce cas, c'était un acte

d'hypocrisie (1). Naboth ne pouvait pas refuser d'y prendre part, mais il le faisait avec sincérité et sans se douter de ce qui se tramait contre lui. Et on le met en tête du peuple comme pour lui faire honneur ! La loi de Moïse prescrivait que, dans une accusation contre un homme, il fallait que deux témoins au moins déposassent contre lui (2). Et ici on a soin qu'il y en ait deux, mais ce sont des fils de Bélial.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA MÈRE. — Cela veut dire fils d'iniquité et désigne des hommes méchants, iniques, qui n'ont pas peur de dire des mensonges, comme Satan, le père du mensonge. Et enfin, on choisit pour accusation contre le pauvre Naboth un crime qui entraînait la peine de mort par la lapidation. Lis dans le Lévitique, chapitre XXIV, verset 16.

SOPHIE (*lit*). — « Celui qui blasphémera le nom de l'Éternel sera mis à mort : toute l'assemblée ne manquera pas de le lapider. »

LA MÈRE. — Et dans l'Éxode, il est dit : « Tu ne maudiras pas le prince de ton peuple » (3). De sorte que, quoi qu'eût pu dire Naboth pour sa défense, cela n'aurait servi à rien. Il y avait deux témoins, faux il est vrai, et des juges iniques qui pourtant le savaient innocent ! Il lui fallut subir ce supplice cruel, mourir accablé d'une grêle de pierres. « Les hommes de Bélial témoignèrent contre lui, contre Naboth, devant le peuple, disant : Naboth a maudit Dieu et le roi. Et ils le menèrent hors de la ville, et l'assommèrent de pierres, et il mourut. » Et chose non moins horrible, ses fils périrent avec lui, comme nous pouvons le conclure des paroles de Jéhu : « N'ai-je pas vu hier le sang de Naboth et le sang de ses fils, dit l'Éternel ? » (4)

(1) Lisez Ésaïe LVIII, 3-7. — (2) Deutéronome XIX, 15.

(3) Exode XXII, 28. — (4) 2 Rois IX, 26.

SOPHIE. — Chère maman, cela fait frissonner. Mais pourquoi faire mourir les fils de Naboth ? On ne les accusait pas d'avoir blasphémé.

LA MÈRE. — C'est parce qu'ils étaient héritiers de leur père. On les tua, afin qu'ils ne pussent pas réclamer l'héritage de Naboth.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que cela me rappelle ? C'est que le Seigneur Jésus a été traité comme Naboth. Il fut aussi accusé par deux faux témoins, et il fut condamné à mort, sous prétexte qu'il avait blasphémé en disant qu'il était le Fils de Dieu (1).

LA MÈRE. — C'est vrai, et c'était aussi pour s'emparer de l'héritage que les principaux des Juifs le firent mourir (2), c'est-à-dire pour continuer à dominer sur la nation juive au point de vue religieux. Et ils savaient bien que Jésus n'était pas coupable. En toute l'histoire de Naboth, nous voyons la perversité du cœur de l'homme, chez Achab, chez Jézabel, chez les faux témoins et les anciens de la ville qui cèdent lâchement à la demande inique de Jézabel. Ils ressemblent à Pilate qui connaissait l'innocence du Seigneur, mais qui, pour plaire aux Juifs, le livra à la mort (3). Et tu vois aussi ce que peut amener un désir, une convoitise qui n'est pas réprimée.

SOPHIE. — Est-ce qu'Achab savait ce que Jézabel avait fait ?

LA MÈRE. — S'il ne le sut pas d'abord, il l'apprit ensuite et en profita. Les anciens de Jizreël envoyèrent dire à Jézabel : « Naboth est mort, » et elle, la méchante femme, dit à Achab : « Prends possession de la vigne de Naboth qu'il avait refusé de te donner pour de l'argent, car il est mort. » Et

(1) Matthieu XXVI, 60-66. — (2) Matthieu XXI, 38.

(3) Matthieu XXVII, 23, 24; Luc XXIII, 14-16; 22-25.

c'est ce que fit Achab, s'associant ainsi au crime abominable commis par sa femme. « Quand Achab eut appris que Naboth était mort, il descendit à la vigne de Naboth, pour en prendre possession. » Le désir de son cœur était satisfait, mais le sang de Naboth criait vengeance contre lui. Quel bonheur pouvait-il trouver dans cette vigne ?

SOPHIE. — Cela est terrible, en effet. Mais je pense que l'Éternel punit ces deux méchants, Achab et Jézabel.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, Il ne tient pas le coupable pour innocent ; il a en abomination l'homme de sang et le fourbe (1), et les mains qui versent le sang innocent (2). Il ne pouvait laisser impuni le meurtre de Naboth. Ce fut Élie, le prophète de jugement, que l'Éternel chargea de dénoncer à Achab son crime, et le châtiment qui l'atteindrait. « Lève-toi, » dit-il à Élie, « descends à la rencontre d'Achab, le roi d'Israël. Voici, il est dans la vigne de Naboth, où il est descendu pour en prendre possession. Et tu lui parleras, disant : Ainsi dit l'Éternel : As-tu tué, et aussi pris possession ? » Tu vois, Sophie, que l'Éternel tient Achab pour coupable, parce qu'il a laissé faire le mal, et en a profité. Les soldats romains qui crucifiaient Jésus, étaient coupables, mais combien plus l'étaient les anciens des Juifs et Pilate ! Puis l'Éternel dit encore à Élie : « Tu parleras à Achab, et tu lui diras : Ainsi dit l'Éternel : Au lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lécheront ton sang, à toi aussi. » Tu vois par là combien la mort de Naboth avait été cruelle.

SOPHIE. — Combien Achab dut être effrayé en voyant Élie ! Sa joie d'avoir la vigne de Naboth fut sans doute bien troublée.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. « Il n'y a point de paix

(1) Exode XXXIV, 7 ; Psaume V, 6. — (2) Proverbes VI, 17.

pour le méchant » (1). En apercevant le prophète, la mauvaise conscience d'Achab se réveilla et lui fit sentir ses aiguillons. Élie était là devant lui, son accusateur avant même d'ouvrir la bouche. « M'as-tu trouvé, mon ennemi ? » s'écria le malheureux roi. Tel sera l'effroi de ceux qui, au moment où ils diront : « Paix et sûreté, » seront surpris par une ruine subite (2). Cependant le jugement divin ne frappa point immédiatement Achab. Élie lui dit : « Je t'ai trouvé, parce que tu t'es vendu pour faire ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. »

SOPHIE. — Le prophète voulait dire, n'est-ce pas, qu'Achab s'était rendu esclave du péché en faisant le mal ?

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant. Le Seigneur Jésus dit : « Celui qui pratique le péché est esclave du péché » (3). Élie dénonça alors à Achab le jugement qui l'attendait et qui devait tomber aussi sur sa postérité : « J'ôterai la postérité ; je ferai de ta maison comme de celle de Jéroboam et de celle de Baësha, parce que tu m'as provoqué et que tu as fait pécher Israël. » Puis il ajouta une parole terrible contre Jézabel : « A l'égard de Jézabel, l'Éternel parla, disant : Les chiens mangeront Jézabel à l'avant-mur de Jizreël, » dans l'endroit même où elle avait fait répandre le sang innocent de Naboth. Et cette reine idolâtre et cruelle devait ainsi recevoir le juste châtiment de tout le mal qu'elle avait fait en poussant Achab au mal et en tuant les prophètes de l'Éternel. Achab n'était pas seul quand Élie lui adressa ces paroles foudroyantes. Il était venu à la vigne de Naboth dans son char, et à sa suite se trouvaient deux chefs de son armée, nommés Jéhu et Bidkar, qui avaient entendu Élie et qui

(1) Ésaïe XLVIII, 22. — (2) 1 Thessaloniens V, 3.

(3) Jean VIII, 34, et aussi Romains VI, 16, et VII, 14.

plusieurs années après s'en souvinrent, comme nous le verrons (1).

SOPHIE. — Achab ne fut-il pas saisi en entendant le prophète ? Cela devait lui traverser le cœur et l'épouvanter.

LA MÈRE. — En effet. Quand il eut entendu ces paroles, il déchira ses vêtements, mit un sac sur sa chair, et jeûna en signe d'affliction ; il marchait en se traînant comme accablé sous le poids de ce jugement.

SOPHIE. — Et l'Éternel eut pitié de lui, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui ; l'Éternel est miséricordieux et lent à la colère (2). Il envoya dire par Élie au roi humilié que le mal ne viendrait pas durant sa vie, mais tomberait sur son fils et sur toute sa maison.

SOPHIE. — Mais penses-tu, maman, qu'Achab fut vraiment repentant, et que son cœur fût changé ?

LA MÈRE. — Je ne le crois pas, et la suite de son histoire nous le montre toujours le même. Il n'était pas fâché d'avoir péché contre Dieu, mais parce qu'il craignait le châtement. Il n'avait pas dit comme David : « J'ai péché contre l'Éternel, » aussi Élie ne lui dit pas comme Nathan à David : « L'Éternel a fait passer ton péché » (3). Nous verrons une autre fois, si le Seigneur le permet, quelle fut la fin d'Achab.



Prière d'un enfant au commencement de l'année

O mon Dieu, mon céleste Père !
Je suis à genoux devant Toi
Pour te présenter ma prière :
Dans ton amour, écoute-moi.

(1) 2 Rois IX, 25, 26.

(2) Exode XXXIV, 6. — (3) 2 Samuel XII, 13.

Je te rends grâce pour l'année
 Qui vient de passer sans retour ;
 C'est Toi, mon Dieu, qui l'as donnée,
 Et tu m'as gardé chaque jour.

Malgré mes fautes si nombreuses
 Tu n'as cessé de me bénir,
 Et de tes bontés précieuses,
 Je conserve un doux souvenir !

Aujourd'hui l'an nouveau commence :
 Oh ! viens me prendre par la main,
 Pour qu'en sécurité j'avance
 Avec Toi dans l'étroit chemin.

Donne-moi, Seigneur, la sagesse,
 L'obéissance et la douceur ;
 Fais que j'aime et suive sans cesse
 La voix de Jésus, le Sauveur.

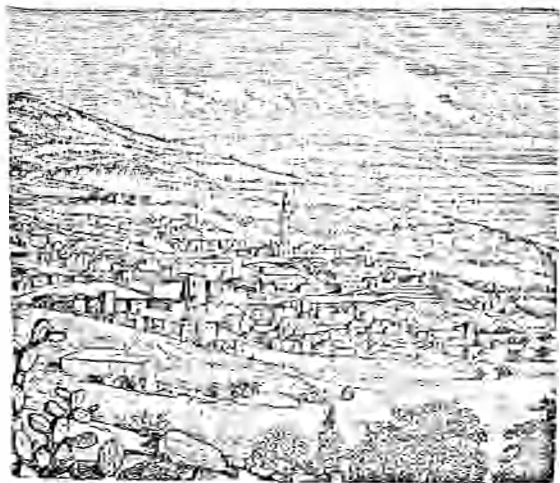
Bénis mes chers parents que j'aime ;
 Et donne-leur des jours heureux ;
 Fais que toujours je sois moi-même
 Un rayon de soleil pour eux.

Amen ! mon Dieu, mon tendre Père !
 Par ton saint Fils exauce-moi :
 Je sais que par Lui la prière
 Du plus petit monte vers Toi.

Questions pour le mois de janvier

Je vous propose, chers jeunes amis, de chercher les passages de la Parole qui correspondent à ce qui est dit dans l'allégorie aux endroits marqués d'un nombre.

Et pour ceux qui trouveraient ce travail difficile, qu'ils cherchent les traits de l'histoire de Joseph qui rappellent celle du Seigneur.



Histoire du royaume d'Israël

LA MORT D'ACHAB

(1 Rois XXII)

LA MÈRE. -- Tu te rappelles, Sophie, qu'Achab avait épargné le roi de Syrie, contrairement à la volonté de l'Éternel, et avait fait une alliance avec lui. Ben-Hadad devait lui rendre les villes que son père avait prises à Israël ; mais il ne tint pas sa parole, ce qui est un des caractères du méchant (1).

(1) Romains I, 31.

Parmi ces villes se trouvait Ramoth de Galaad, ville forte, bien située, et qui était une des cités données aux Lévites, et en même temps une ville de refuge (1). Après trois années passées sans qu'il y eût de guerre contre les Syriens, Achab résolut de leur reprendre Ramoth de Galaad.

SOPHIE. — Est-ce qu'il ne craignait pas de les combattre, puisque le prophète lui avait dit que sa vie répondrait pour celle de Ben-Hadad ?

LA MÈRE. — Achab, nous l'avons vu, ne tenait pas compte de l'Éternel, ni de sa parole. Il suivait toujours sa propre volonté. Et puis il était arrivé une chose qui, sans doute, le décida. A cette époque régnait sur Juda un bon roi nommé Josaphat. Malheureusement il était faible et s'était laissé aller à s'associer à Achab. Son fils Joram avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jézabel (2).

SOPHIE. — C'était bien mal, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant, car Dieu défend aux fidèles de s'allier avec des infidèles (3). Un pieux Israélite comme Josaphat ne devait pas avoir de rapport avec des idolâtres méchants et persécuteurs, tels qu'Achab et Jézabel. Josaphat fut donc en paix avec le roi d'Israël. Il aurait dû se borner à cela et rester tranquille à Jérusalem, occupé au service de l'Éternel et au bien de son peuple. Au lieu de cela, il alla à Samarie voir Achab, et celui-ci lui fit, ainsi qu'à ses serviteurs, un magnifique accueil et une grande fête (4). Était-ce la place

(1) Josué XX, 7, 8; XXI, 38. Ramoth de Galaad, ainsi nommée, parce qu'elle se trouvait dans le pays de Galaad, était située de l'autre côté du Jourdain.

(2) 2 Chroniques XVIII, 1; 2 Rois VIII, 18, 26.

(3) 2 Corinthiens VI, 14, 15; Deutéronome VII, 2, 3.

(4) Voyez 2 Chroniques XVIII, 2.

d'un roi de Juda, serviteur de l'Éternel, d'être à la table d'un Achab et d'une Jézabel ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Élie n'aurait pas fait cela. Et Josaphat ne devait pas être heureux. Il y avait même peut-être là des prêtres de Baal et des faux prophètes.

LA MÈRE. — C'est très probable. Josaphat ne pouvait pas, dans une pareille société, parler de ce qu'il aimait, c'est-à-dire de ce qui concernait l'Éternel et son service. Il ne pouvait qu'être mal à l'aise. C'est ainsi qu'un chrétien ne saurait être heureux dans la société et à la table des gens du monde. Ce n'est pas la place d'un citoyen du ciel (1).

SOPHIE. — Je le sais, maman. Une fois, tu le rappelles, tu m'as permis d'aller chez Élise C., dont c'était l'anniversaire. Il y eut un beau goûter, on fit de la musique et l'on dansa. Mais je n'étais pas heureuse. Il me semblait que le Seigneur Jésus n'était pas là.

LA MÈRE. — Que le Seigneur te garde toujours, mon enfant, d'aimer le monde et les choses qui sont dans le monde (2). Mais reprenons l'histoire d'Achab. Désirant s'assurer l'appui de Josaphat, il commença à parler devant lui à ses serviteurs, de Ramoth de Galaad. « Ne savez-vous pas, » dit-il, « que Ramoth de Galaad est à nous ? Et nous ne faisons rien pour la reprendre au roi de Syrie ! » Et se tournant vers le roi de Juda, il lui dit : « Viendras-tu avec moi à la guerre, à Ramoth de Galaad ? »

SOPHIE. — J'espère bien que Josaphat refusa.

LA MÈRE. — Ma chère enfant, quand une fois on a fait un premier mauvais pas, que l'on s'est mêlé avec les gens du monde, qu'on a accepté leurs présents, qu'on s'est associé à leurs fêtes, c'est bien

(1) Philippiens III, 20. — (2) 1 Jean II, 15-17.

difficile de leur refuser une chose qu'ils demandent. Et l'on trouve pour cela toutes sortes de bonnes raisons. Josaphat se disait peut-être : « Les Syriens ne sont-ils pas des ennemis du peuple de Dieu ? Quel mal y a-t-il à les combattre ? Et puis c'est pour reprendre une ville des Lévites, une ville de refuge. N'est-ce pas une bonne œuvre ? » Oui, mais le mal c'était de s'associer avec Achab. C'est ainsi que des chrétiens qui oublient qu'ils ne sont pas du monde (1), s'associent avec le monde pour de soi-disant bonnes œuvres. Le pauvre Josaphat se laissa donc persuader (2). Il dit à Achab : « Moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux, » c'est-à-dire que lui et son peuple ne faisaient qu'un avec Achab et son peuple.

SOPHIE. — Mais c'était bien mauvais cela, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute ; tout à fait mauvais. C'était associer le temple de Dieu avec Baal. Et nous devons prendre bien garde de ne pas faire comme Josaphat. Il pensait peut-être : « Il faut montrer aux ennemis que nous ne cessons pas d'être un seul et même peuple. » Mais la question était de savoir si lui, Josaphat, pouvait s'unir à Achab, même dans un bon but. Eh bien, il ne le devait pas. Si, de nos jours, un chrétien marche dans l'infidélité à la parole de Dieu, pouvons-nous nous associer à lui sous prétexte qu'il est chrétien ? Non ; la parole de Dieu dit : « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce (ou invoque) le nom du Seigneur » (3). Et il nous est dit aussi qu'il faut se séparer des vases à déshonneur, c'est-à-dire de ceux qui n'honorent pas le Seigneur en lui obéissant. Josaphat

(1) Jean XVII, 16. — (2) 2 Chroniques XVIII, 2.

(3) 2 Timothée II, 19-21.

cependant n'avait pas entièrement oublié sa place de serviteur de l'Éternel qui ne doit agir que selon son commandement. Avant de partir pour Ramoth de Galaad, il dit au roi d'Israël : « Enquiers-toi d'abord, je te prie, de la parole de l'Éternel. »

SOPHIE. — C'est ce que lui-même aurait dû faire, n'est-ce pas, avant de venir trouver Achab ?

LA MÈRE. — Certainement ; nous ne devrions rien faire, pas même un pas, sans avoir demandé à Dieu de nous diriger.

SOPHIE. — Et que répondit Achab à Josaphat ?

LA MÈRE. — Il ne fut pas embarrassé. Il avait quatre cents prophètes sous la main, et il les rassembla.

SOPHIE. — Mais n'étaient-ce pas des prophètes de Baal ?

LA MÈRE. — Il ne semble pas, car ils prophétisent au nom du Seigneur, de l'Éternel ; mais ils n'étaient pas moins des faux prophètes (1). Le roi d'Israël leur demanda, s'il devait aller ou non à la guerre contre Ramoth de Galaad, et tous dirent : « Monte ; et le Seigneur la livrera en la main du roi. » Mais Josaphat ne se fiait point à eux, et il demanda à Achab : « N'y a-t-il pas ici encore un prophète de l'Éternel, pour que nous nous enquérions auprès de lui ? » Achab répondit : « Il y a encore un homme par qui on peut consulter l'Éternel ; c'est Michée, fils de Jimla ; mais je le hais, car il ne prophétise pas de bien à mon égard, mais toujours du mal. »

SOPHIE. — Cela ne m'étonne pas, maman. Si Michée était un vrai prophète de l'Éternel, il ne pou-

(1) Il y eut plus d'une fois des faux prophètes qui, pour plaire au peuple, prophétisaient au nom de l'Éternel. Voyez Jérémie XIV, 14, 15 ; XXIII, 16, 17 ; XXVII, 14, 15 ; Ézéchiel XIII, 1-7 ; XXII, 28.

vait pas prophétiser du bien à ce méchant Achab. Il était comme Élie. Mais est-ce qu'Achab le fit venir ?

LA MÈRE. — Oui ; pour faire plaisir à Josaphat, il le fit chercher par un messenger. Pendant qu'il y allait, un des quatre cents prophètes, nommé Sédécias, s'étant fait des cornes de fer, dit à Achab : « Ainsi dit l'Éternel : Avec ces cornes tu heurteras les Syriens jusqu'à les exterminer. » Il voulait dire que rien ne pourrait résister à Achab, et tous ses compagnons dirent comme lui, de sorte que le pauvre Achab était flatté et encouragé à suivre son dessein ; mais c'était un mensonge, comme nous le verrons.

SOPHIE. — Est-ce que Michée vint ?

LA MÈRE. — Oui, il obéit à l'ordre du roi. Pendant qu'ils étaient en chemin, le messenger d'Achab, ignorant ce qu'est un vrai serviteur de l'Éternel, crut donner un bon conseil à Michée, en lui disant : « Tous les prophètes ont annoncé du bien au roi ; fais donc comme eux. » C'était une tentation que le prophète fidèle repoussa en répondant : « Ce que l'Éternel me dira, je l'annoncerai. » Achab fit à Michée la même question qu'aux autres prophètes : « Irons-nous à la guerre contre Ramoth de Galaad, ou m'en abstiendrai-je ? » Et Michée répondit, comme les autres : « Monte et prospère, et l'Éternel la livrera en ta main. »

SOPHIE. — Je suis tout étonnée, maman, de voir Michée d'accord avec les faux prophètes.

LA MÈRE. — Achab ne s'y trompa pas. Il comprit bien, au ton de Michée, que c'était par ironie qu'il lui parlait ainsi, et il l'adjura au nom de l'Éternel de ne lui dire que la vérité. Alors Michée fit connaître à Achab la vérité solennelle que l'Éternel lui avait révélée dans deux visions : l'une disait ce qui se passerait sur la terre, et l'autre ce qui avait eu lieu

dans le ciel. « J'ai vu, » dit d'abord Michée, « tout Israël dispersé sur les montagnes comme un troupeau qui n'a pas de berger ; et l'Éternel a dit : Ceux-ci n'ont pas de seigneur ; qu'ils s'en retournent en paix, chacun dans sa maison. » Comprends-tu le sens de cette vision ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. Cela signifiait qu'Achab serait tué à Ramoth de Galaad, et que le peuple, n'ayant plus de chef, serait dispersé et n'aurait qu'à retourner dans son pays.

LA MÈRE. — Oui, et l'image est d'autant plus frappante que Ramoth était située dans un pays de montagnes. Achab comprit bien aussi ce que voulait dire le prophète, car il dit à Josaphat : « Ne t'ai-je pas dit qu'il ne prophétise que du mal à mon égard ? » Mais Michée avait encore à faire savoir au roi ce qui s'était passé dans le ciel, et c'était un dernier avertissement pour Achab. « Écoute la parole de l'Éternel, » dit-il. « J'ai vu l'Éternel assis sur son trône, et toute l'armée des cieus se tenant près de lui, à sa droite et à sa gauche. Et l'Éternel dit : Qui persuadera Achab, afin qu'il monte et qu'il tombe à Ramoth de Galaad ? Et l'un disait une chose, et un autre une autre. Et un esprit sortit et se tint devant l'Éternel, et dit : Moi, je le persuaderai. Et l'Éternel lui dit : Comment ? Et il dit : Je sortirai et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Et l'Éternel dit : Tu le persuaderas, et tu réussiras. Sors, et fais ainsi. Et maintenant, voici, l'Éternel a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes que voilà, et l'Éternel a prononcé du mal à ton sujet. »

SOPHIE. — Quelle scène solennelle ! Achab était maintenant bien averti, et il aurait dû abandonner son dessein et remercier Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute, car l'Éternel avait été bien patient envers lui. En entendant Michée, le faux prophète Sédécias fut irrité de voir qu'il contredisait ses paroles, et il frappa le serviteur de Dieu sur la joue, en lui disant : « Par où a passé l'Esprit de l'Éternel, d'avec moi, pour te parler ? » Et sans s'émouvoir, le prophète fidèle répondit : « Tu le verras le jour où tu iras de chambre en chambre pour te cacher, » c'est-à-dire quand ce que j'ai annoncé s'accomplira.

SOPHIE. — Et Achab crut-il Michée ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; il aima mieux croire les prophètes de mensonge. Il était aveuglé et endurci, et s'opposa nettement à la parole de Dieu. Il donna ordre de conduire Michée en prison et de le traiter durement, « jusqu'à ce que je revienne en paix, » dit-il. Et Michée répondit : « Si jamais tu reviens en paix, l'Éternel n'a point parlé par moi. » Et il prit tout le peuple à témoin, en disant : « Peuples, entendez-le tous ! » Achab est un exemple de ce qui arrivera aux derniers jours. Ceux qui n'auront pas reçu la vérité pour être sauvés, croiront aussi le mensonge et périront (1).

SOPHIE. — Et Josaphat, maman, ne crut-il pas le prophète de l'Éternel ? Resta-t-il avec Achab ?

LA MÈRE. — Hélas ! le pauvre Josaphat était entré dans une mauvaise voie et n'eut pas le courage de s'en retirer. Peut-être se fit-il un faux point d'honneur de ne pas abandonner Achab ; mais il eut tort. Il n'est jamais trop tard pour se retirer du mal. Ils montèrent donc à Ramoth de Galaad. Achab était cependant troublé, ou peut-être voulait-il faire mentir Michée en employant un moyen d'échapper à la mort. Comme si l'on pouvait tromper Dieu ! « Je me

(1) 2 Thessaloniens II, 9-12.

déguiserai, » dit-il à Josaphat; car il pensait bien que les Syriens chercheraient avant tout à le tuer. Mais il ajouta : « Toi, revêts ton vêtement royal. » Ainsi il voulait attirer le danger sur Josaphat.

SOPHIE. — Ce n'était pas bien généreux; mais cela répondait à ce que Josaphat lui avait dit : « Moi, je suis comme toi. »

LA MÈRE. — En effet. Le roi de Syrie avait donné ordre aux trente-deux capitaines de ses chars de combattre contre le roi d'Israël seul. Lorsqu'ils virent Josaphat avec son vêtement royal, ils le prirent pour Achab, et tous se dirigèrent contre lui. Que faire dans ce péril extrême? Josaphat cria, sans doute pour faire connaître qu'il n'était pas le roi d'Israël. Il ne voulait plus dire : « Moi, je suis comme toi. » Il voyait bien le danger qu'il y a de s'associer aux méchants. Mais Dieu eut compassion de lui, comme autrefois de Lot qui était venu habiter à Sodome (1). Son cri n'aurait servi de rien, mais *l'Éternel* le secourut, et *Dieu* les porta à s'éloigner de lui.

SOPHIE. — Combien il dut être reconnaissant et quelle sérieuse leçon pour lui!

LA MÈRE. — Nous verrons plus tard s'il sut en profiter. Quant à Achab, malgré son déguisement, le jugement de Dieu contre lui devait s'exécuter. Si les Syriens ne pouvaient le reconnaître, Dieu le voyait. Le méchant ne peut échapper, comme il est dit : « Si le méchant ne se retourne pas, Dieu aiguîsera son épée : il a bandé son arc, et l'a ajusté, et il a préparé contre lui des instruments de mort, il a rendu brûlantes ses flèches » (2). Achab allait en faire l'expérience. Un homme de l'armée syrienne tira de l'arc à l'aventure, sans dessein d'atteindre

(1) Genèse XIX, 16. — (2) Psaume VII, 12, 13

l'un plutôt que l'autre, et le même Dieu, qui avait secouru Josaphat, dirigea la flèche contre Achab qu'elle frappa au défaut de la cuirasse, et lui fit une blessure mortelle. « Tourne ta main, » dit-il au conducteur de son char, « et mène-moi hors de l'armée, car je suis blessé. »

SOPHIE. — Ah ! pauvre Achab ! Comme il devait regretter d'avoir méprisé les paroles de Michée !

LA MÈRE. — C'était trop tard. Le combat se renfort et le roi, malgré sa blessure, fut soutenu debout sur son char vis-à-vis des Syriens, tandis que son sang coulait dans le fond du char. Peut-être audacieux jusqu'au bout, espérait-il encore pouvoir être guéri de sa blessure, mais le soir, au coucher du soleil, il mourut, et, en même temps, on fit proclamer dans le camp : « Que chacun retourne à sa ville et dans son pays. »

SOPHIE. — Ainsi s'accomplit la prophétie de Michée.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et aussi la parole qui avait tant irrité Achab à propos de Ben-Hadad qu'il avait laissé échapper : « Puisque tu as laissé aller d'entre les mains l'homme que j'avais voué à la destruction, ta vie sera pour sa vie, et ton peuple pour son peuple. » Tôt ou tard, ce que Dieu a dit, promesses ou menaces, a son effet. Combien cela est sérieux ! On amena le roi mort sur son char à Samarie, où il fut enterré. Comme il s'était humilié à la parole d'Élie, le mal prononcé par l'Éternel ne s'accomplit pas sur lui (1). Mais quand on lava son char ensanglanté à un étang près de Samarie, les chiens léchèrent son sang, « selon la parole que l'Éternel avait prononcée. » Telle fut, après vingt-deux ans de règne, la fin de ce méchant roi, le pire

(1) Voyez le chapitre XXI, v. 24

de ceux qui avaient régné et qui régnèrent sur Israël ; celui à qui Dieu avec patience multiplia les avertissements, mais qui ne voulut pas les écouter !

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES NESTORIENS

Un certain nombre d'évêques n'avaient pu accepter les décisions du concile d'Éphèse concernant la déposition de Nestorius. On les y força de la part de l'empereur, en ne leur laissant d'autre alternative que de souscrire ou d'être déclarés Nestoriens, et, comme tels, poursuivis, déposés, exilés ou envoyés aux mines. Tel était le résultat de l'association de l'Église avec l'État ; celle-là se servant de l'épée du prince pour persécuter ceux qui ne se soumettaient pas à elle ! La plupart des évêques cédèrent, mais quelques-uns restèrent fermes. L'un d'eux, nommé Alexandre, évêque d'Hiérapolis, d'un âge très avancé, montra une fermeté inébranlable. A des amis, qui le sollicitaient de signer comme d'autres, il répondit : « Tenez-vous en repos. Je ne me soucie point de ce que font les autres, mais quand tous les morts ressusciteraient et nommeraient piété l'abomination d'Égypte (il voulait dire la conduite de Cyrille d'Alexandrie), je ne les croirais pas dignes de foi. » Il rompit avec ses amis, et sommé par le gouverneur de souscrire ou de quitter la ville, il sortit. Mais aussitôt toute la ville ferma ses églises. Le gouverneur fit enfoncer les portes et célébrer le culte sous la protection des soldats ! Quant au vieil

évêque, il fut condamné au travail des mines en Égypte et y mourut. Voilà comment de soi-disant chrétiens agissaient envers ceux qui se réclamaient du nom du même Seigneur.

Fomentée par Cyrille, la persécution contre les Nestoriens sévit de toutes parts. Qu'arriva-t-il ? Ce fut un moyen dont Dieu se servit pour propager, non les fausses doctrines attribuées à Nestorius, mais le christianisme même. Ceux que l'on appela Nestoriens, parce qu'ils n'avaient pas voulu souscrire aux lois d'un concile qu'ils ne pouvaient reconnaître, et qui pour cela étaient violemment persécutés, se retirèrent en Perse. Ils y furent bien accueillis et protégés par les rois de cette contrée, par haine de l'empire grec. Ils y fondèrent une église indépendante de celle de Constantinople, et à laquelle un nommé Barsumas, évêque de Nisibe en Mésopotamie, donna une constitution.

Les Nestoriens se répandirent dans les contrées traversées par l'Euphrate, et animés d'un grand zèle missionnaire, ils évangélisèrent en Arabie, en Perse, dans l'Inde et jusqu'en Chine (1).

Au nord de la Perse, à la base de hautes montagnes couvertes de neige, est une vaste plaine d'une grande beauté. C'est la province d'Urmiah ou Oroomiah, et c'est là que demeurent les chrétiens nestoriens. Cette plaine, bornée par des montagnes escarpées, est couverte de villages entourés d'arbres verdoyants et de champs de blé. Au delà se trouve le lac Urmiah tout parsemé d'îles. En différents points de la plaine se voient des espèces de buttes formées de cendres, recouvertes d'une mince couche de terre. On suppose que ce sont les endroits

(1) Voyez sur ce sujet la *Bonne Nouvelle* de 1893, pages 101 et suivantes.

où brûlait sans cesse le feu sacré et où les prêtres Parsis se prosternaient devant le soleil levant (1).

Les Nestoriens sont un peuple intéressant à beaucoup d'égards. Leur langue, le syriaque, se rapproche beaucoup de l'hébreu, et était parlée plusieurs siècles avant la naissance du Sauveur. Elle est presque la même que celle qui était généralement employée en Palestine aux jours du Seigneur, et dont il se servait pour converser avec ses disciples et instruire le peuple. C'est dans cette même langue que, sur la croix, il s'écria : « Éloi ! Éloi ! lama sabachthani ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Les Nestoriens étaient nombreux et poursuivaient en paix leurs occupations comme agriculteurs et commerçants, ainsi que leurs travaux missionnaires, lorsque eut lieu l'invasion mahométane en Perse, vers le milieu du septième siècle. Non seulement le culte du feu disparut de la Perse, mais les Nestoriens furent violemment persécutés par les vainqueurs. Ils n'avaient d'autre alternative — comme les malheureux Arméniens de nos jours — que le Koran ou la mort. Leur nombre fondit comme la neige au printemps, et actuellement on n'en compte plus qu'environ 400,000. En même temps, ils tombèrent peu à peu dans l'ignorance, la démoralisation et la superstition. Cependant, malgré la profonde déchéance de leur église, les Nestoriens sont restés, quant à la doctrine, plus rapprochés de la Bible que les catholiques romains, les Grecs et les Arméniens.

(1) Les Parsis, descendants des anciens Perses et disciples de Zoroastre, étaient des adorateurs du feu, dont le soleil est pour eux le type le plus pur, en même temps qu'il est l'image de la divinité. Les Mahométans les nomment aussi Guèbres ou infidèles. Il en reste un petit nombre dans la province de Bombay.

« Je n'ai jamais rencontré, » dit un missionnaire, « un Nestorien qui niât la suprême autorité de la parole de Dieu. » Ils abhorrent le culte des images, et n'admettent point la confession auriculaire et l'absolution donnée par le prêtre. Ils ne connaissent ni la messe, ni l'adoration de l'hostie. Ils rejettent les doctrines de la régénération baptismale (1), de la pénitence (2), du purgatoire (3), comme mauvaises et anti-scripturaires. Ils croient en Christ comme en une seule Personne, à la fois vrai Dieu et vrai homme. Ils reçoivent avec joie ceux qui sont un dans le Christ Jésus. Les missionnaires américains, venus parmi eux, ont été bien reçus et ont travaillé à répandre les vérités scripturaires, en les exhortant, en même temps, à mener une vie humble et sainte.

Le premier missionnaire qui vint au milieu d'eux, trouva cette ancienne église en ruines et comme renversée dans la poussière. Le peuple était plongé dans la plus grossière ignorance. Il n'y avait point d'écoles, et à peine dans un village une demi-douzaine d'habitants savaient-ils lire. Ils n'avaient d'ailleurs pour livres que de rares manuscrits, dont le prix était très élevé. Le vol, parmi eux, était général et mentir une habitude invétérée. « Nous mentons tous, » disaient-ils ; « comment pourrions-nous faire nos affaires, si nous ne mentons pas ? » Ils buvaient du vin comme de l'eau, et quant à la religion, tout en conservant une certaine orthodoxie, elle

(1) Doctrine qui prétend que le baptême d'eau opère dans l'âme la nouvelle naissance ou régénération.

(2) *La pénitence*, ce sont des actes imposés par le prêtre comme réparation ou châtiment de fautes commises.

(3) *Le purgatoire* est, selon les catholiques romains, un lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, où le feu achève de purifier l'âme qui ne l'a pas été complètement ici-bas.

n'était pour eux qu'une affaire de forme et d'apparence.

Maintenant il y a des écoles dans un grand nombre de villages, et l'on a fondé des établissements pour élever et former des jeunes gens des deux sexes capables d'instruire le peuple, et ainsi de réparer des maux accumulés durant tant de générations. Les Saintes Écritures ont été imprimées dans leur entier, tant dans l'ancienne langue des Nestoriens que dans celle qu'ils parlent actuellement.

Lorsque la première presse à imprimer fut arrivée, et que le missionnaire apporta une épreuve d'un petit livre renfermant des portions de l'Écriture Sainte, et la montra aux Nestoriens qui l'aidaient comme traducteurs, ils furent frappés d'étonnement et ravis de voir leur langage en caractères imprimés. Revenus de leur première surprise, ils s'écrièrent : « Il est temps de rendre gloire à Dieu, maintenant que nous voyons commencer l'introduction de livres imprimés parmi notre peuple ! »

« L'influence des Saintes Écritures sur nos élèves et dans les collèges, » dit un missionnaire, « puis sur les centaines de Nestoriens adultes qui apprennent à lire dans les écoles du dimanche, cette influence s'exerçant dans leurs humbles demeures, et, par tous ces lecteurs, sur la masse du peuple, est incalculable. » Plusieurs sont comme des gens qui se réveillent d'un profond sommeil, et se demandent : « Comment se fait-il que nous ayons été gardés si longtemps dans l'ignorance ? » Et les prêtres répondent : « Nous-mêmes, nous sommes restés jusqu'à ce jour, comme morts dans nos fautes et dans nos péchés, et notre péché est plus grand que le vôtre pour vous avoir caché si longtemps la lumière. » Les missionnaires américains ont à lutter contre des missionnaires catholiques romains qui vou-

draient rattacher à Rome l'église nestorienne. D'un autre côté, il semble qu'un certain nombre de Nestoriens se tournent du côté de l'église grecque, afin d'être protégés par l'empereur de Russie contre les mahométans de Perse, qui paraissent vouloir prendre exemple sur les Turcs massacreurs des Arméniens.

(A suivre.)



Réponses et questions

Mes chers jeunes amis, je vous donnerai cette fois les réponses aux questions sur Jean qui n'ont pu être insérées dans le numéro de janvier, et aussi les réponses sur Hénoc auxquelles il a été bien répondu.

JEAN

La plupart de mes jeunes correspondants ont donné de bonnes réponses, en particulier G. V. de T., S. K. de M., B. de M., E. D. de P. Ils verront par ce qui suit en quoi ils ont commis quelques inexactitudes.

1^o Le père de Jean était Zébédée, son frère se nommait Jacques ; tous trois étaient pêcheurs. (Matthieu IV, 21.) Sa mère était Salomé et non point Marie qui était mère d'un autre Jacques et de Joses. Cela résulte de la comparaison attentive de Matthieu XXVII, 56, et de Marc XV, 40, et XVI, 1. Salomé était une des saintes femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant.

2^o Jean, avec son frère Jacques, fut appelé à suivre Jésus, lorsqu'ils étaient occupés à raccommoder leurs filets, et que Jésus passait le long de la mer de Galilée. Ils le suivirent aussitôt. (Matthieu IV, 21, 22 ; Marc I, 20.)

3^o Jean se désigne lui-même comme « le disciple

que Jésus aimait. » (Jean XIII, 23 ; XIX, 26 ; XX, 2 ; XXI, 7, 20.) Il se nomme aussi « l'ancien, » en écrivant « à la dame élue » (2 Jean 1), et « à Gaïus, le bien-aimé. » (3 Jean 1.) Enfin il se présente comme « esclave de Jésus-Christ, » et « frère » de ceux qui souffrent, en Apocalypse I, 1 et 9.

4° Son caractère ressort du surnom que Jésus donne à lui et à son frère : « Boanergès, » fils de tonnerre (Marc III, 17) ; et de la demande qu'ils adressèrent à Jésus que des Samaritains ne voulaient pas recevoir : « Veux-tu que nous disions que le feu du ciel descende et les consume ? » (Luc IX, 54.) Il était donc vif, impétueux, plein de zèle pour son Maître qu'il aimait d'un amour ardent, comme nous le voyons par le fait qu'il était seul des disciples près de la croix. (Jean XIX, 26.) Sans doute, la grâce et l'amour et la patience de Jésus agirent sur lui pour qu'il fût aussi rempli de ces mêmes vertus. Mais nous voyons dans ses épîtres qu'il ne transige en rien avec le mal et l'erreur. (1 Jean III, 7, 8, 15 ; 2 Jean 10, 11 ; 3 Jean 9-11.)

5° La mère de Jean et de Jacques demande à Jésus la première place pour ses fils dans le royaume du Seigneur. (Matthieu XX, 20, 21.) Il semble bien qu'elle le fait à l'instigation de ses fils, d'après le verset 22.

6° Jean, Jacques et Pierre, sont tous les trois seuls avec Jésus lors de la transfiguration du Seigneur. (Matthieu XVII, 1, 2.) Puis lorsque Jésus ressuscite la fille de Jaïrus (Marc V, 37 ; Luc VIII, 51) ; et enfin en Gethsémané. (Matthieu XXVI, 37.)

7° Jean a écrit son évangile (Jean XXI, 24) ; et « ces choses sont écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom. » (Jean XX, 31.) Il a écrit trois épîtres : la première à tous les enfants

de Dieu, afin qu'ils aient communion avec le Père et avec le Fils dans la lumière, et que leur joie soit accomplie, et afin qu'ils sachent que, croyant au nom du Fils de Dieu, ils ont la vie éternelle. (1 Jean I, 3, 4, 7; V, 13.) La seconde épître est adressée « à la dame élue, » pour l'exhorter à marcher dans la vérité et l'obéissance; la troisième à Gaïus, un fidèle disciple, pour l'encourager. Enfin l'Apocalypse ou Révélation de Jésus-Christ, est écrite « pour montrer aux esclaves de Jésus-Christ les choses qui vont arriver bientôt. » (Apocalypse I, 1.)

HÉNOC

1^o La généalogie d'Hénoc, le septième depuis Adam : Adam, Seth, Ênosh, Kénaï, Mahalaleïl, Jéréd, Hénoc.

2^o Il naquit l'an du monde 622.

Il quitta la terre l'an 987.

Et ce fut 669 ans avant le déluge.

3^o « Hénoc marcha avec Dieu; et il ne fut plus, car Dieu le prit. » (Genèse V, 24.)

4^o Il est mentionné en Luc III, 37, dans la généalogie du Seigneur; en Hébreux XI, 5, où il est dit que « par la foi, il fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort » et qu'il avait plu à Dieu; en Jude 14 et 15, où nous le voyons comme prophète, annonçant la venue du Seigneur pour juger.

Réponses aux questions du mois de janvier

Voici les passages de la parole correspondant à ce qui est dit dans l'allégorie.

1) « Vous étiez autrefois ténèbres. » (Éphésiens V, 8.)

« Les ténèbres couvriront la terre. » (Ésaïe LX, 2.)

2) « La lumière luit dans les ténèbres. » (Jean I, 5.)

3) « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant. » (Proverbes IV, 18.)

4) « Nous marchons dans la lumière. » (1 Jean I, 7.) Jésus dit : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres. » (Jean VIII, 12.)

5) « Vous êtes lumière dans le Seigneur. » (Éphésiens V, 8.) « Vous reluisez comme des luminaires dans le monde. » (Philippiens II, 15.)

6) « Ayant le désir de déloger et d'être avec Christ. » (Philippiens I, 23 ; voyez aussi 2 Corinthiens V, 4.)

7) « Je cours droit au but. » (Philippiens III, 14.)

8) « Ceux qui dorment ; » « ceux qui se sont endormis. » (1 Thessaloniens IV, 13, 14.)

9) « Le reste des nations marche... ayant leur entendement obscurci. » (Éphésiens IV, 17, 18.) « Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. » (Jean III, 19.)

10) « Vous tous qui allumez un feu, qui vous entourez d'étincelles, marchez à la lumière de votre feu. » (Ésaïe L, 11.)

11) « Les autres qui n'ont pas d'espérance. » (1 Thessaloniens IV, 13.)

12) Hébreux X, 37.

13) Apocalypse XXII, 20.

14) « Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. » (Jean XII, 35.)

15) Matthieu XXV, 6.

16) Luc XIV, 17.

17) 2 Corinthiens VI, 2.

18) Actes II, 40 ; Malachie IV, 1 ; Matthieu III, 7 ; 1 Thessaloniens I, 10.

19) « Le diable vient, et il ôte de leur cœur la parole, de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés. » (Luc VIII, 12.)

20) Actes XVII, 32.

21) Actes XVII, 32 ; XXIV, 25.

22) Luc XIV, 18-20 : « Et ils commencèrent tous à s'excuser, » etc.

23) Actes XVI, 30.

24) « Le Père nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière. » (Colossiens I, 12.) « Il vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » (1 Pierre II, 9.)

25) « Il y a de la joie au ciel pour un pécheur qui se repent. » (Luc XV, 7, 10, 25.)

26) « Le Seigneur Jésus-Christ transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire. » — « Nous serons tous changés. » — « Nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées. » (Philippiens III, 20, 21 ; 1 Corinthiens XV, 51, 52 ; 1 Thessaloniens IV, 15-17.)

27) « Réjouissons-nous et tressaillons de joie. » (Apocalypse XIX, 7.)

28) 1 Thessaloniens V, 3.

29) Matthieu XXV, 41.

30) « Ils subiront le châtement d'une destruction éternelle. » (2 Thessaloniens I, 8, 9.) « Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu. » — « Et la fumée de leur tourment monte aux siècles des siècles. » (Apocalypse XX, 15 ; XIV, 11.)

Questions pour le mois de février

1^o Quand est-il question de Paul pour la première fois et dans quelle occasion ?

2^o Où est-il mentionné pour la seconde fois et dans quelle occasion ?

3^o Cherchez les passages où Paul rappelle ce qu'il avait été avant sa conversion.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES NESTORIENS

(Suite et fin de la page 36)

M. Layard, savant anglais, qui a découvert les ruines de Ninive et de Babylone, donne quelques détails intéressants sur l'église nestorienne. Tandis qu'il était occupé aux fouilles que l'on faisait sur l'emplacement de l'antique Babylone, il s'était réfugié durant les fortes chaleurs de l'été dans les montagnes de Tiyari. Il visita les Nestoriens de deux villages situés dans ces montagnes. Il accompagnait

parfois les gens à leurs *zomas* ou pâturages d'été. Ce sont des endroits rocheux, situés haut dans la montagne. Les paysans y construisent des huttes en pierres sèches qu'ils recouvrent comme toit d'une toile de poils de chèvre noire. Elles sont au pied de rochers neigeux, mais reposent sur un tapis de fleurs des Alpes. Bien que très pauvres, ces gens sont hospitaliers et apportaient au voyageur ce qu'ils avaient de meilleur. M. Layard dit qu'il y a chez eux comme peuple un sérieux sentiment religieux tout particulier.

Il n'y a maintenant parmi eux, dit encore le voyageur, qu'un très petit nombre de prêtres instruits, mais au temps de l'invasion des Arabes, ils étaient les principaux dépositaires de la science en Orient. Ils traduisaient dans leur langue les ouvrages des philosophes grecs, et les retraduisaient en arabe. On trouve chez eux les restes d'églises fort anciennes. Toutes ont des portes très étroites. On les a rétrécies afin que les Turcs, leurs tyrans, ne puissent pas y faire entrer leurs chevaux et leurs bêtes de somme (1). M. Layard y a trouvé parfois un livre de prières ou un manuscrit des Écritures posés sur un autel de grossière structure, mais souvent la plus grande partie des feuillets manquait, et ceux qui restaient étaient en lambeaux, ou rendus illisibles par l'humidité et la moisissure. Cela venait de ce que les Nestoriens avaient caché dans les creux des montagnes ou avaient enterré dans quelque lieu obscur les manuscrits de leurs églises, au temps du terrible massacre qui eut lieu en 1843. A cette époque,

(1) C'est ce qu'ils faisaient pour profaner ces édifices du culte chrétien et montrer le mépris qu'ils en avaient. Un de leurs sultans avait juré de faire manger de l'avoine à son cheval dans l'église de Saint-Pierre à Rome.

Beder Kan Bey, avec ses cruels Kurdes (1), envahit les districts de Tiyari et fit tuer de sang-froid 10,000 habitants et emmena comme esclaves les femmes et les enfants. M. Layard put voir les traces de cet épouvantable massacre. Des crânes, des tas d'os blanchis, parfois même des squelettes entiers d'êtres humains de tout âge, étaient encore suspendus aux buissons croissant sur les pentes abruptes où ils avaient été précipités.

Quelques Nestoriens étaient employés comme ouvriers aux fouilles de Ninive. Parmi eux se trouvaient plusieurs prêtres et diacres. C'étaient eux qui, le dimanche, répétaient les prières et conduisaient le chant des hymnes. « J'ai souvent regardé, » ajoute M. Layard, « ces pauvres gens, lorsqu'ils s'agenouillaient révérencieusement, la tête découverte, sous les grands taureaux (2), célébrant les louanges de Celui dont les adorateurs de ces idoles au front sévère avaient détruit les temples, et de la puissance duquel ils s'étaient raillés (3). Je voyais là le triomphe de la vérité sur le paganisme, et jamais ce triomphe ne se montra à moi avec autant de force que dans ceux qui se prosternaient là, dans les salles en ruines du palais des rois assyriens. »

M. Layard visita, dans les montagnes, une église que l'on dit être la plus ancienne de toutes, et la seule qui ait échappé aux ravages des Kurdes. Elle

(1) Les Kurdes, peuple montagnard habitant au sud des lacs de Van et d'Urmiah, mahométans pour la très grande partie. Pillards et cruels, ils sont nominalement soumis au sultan. On les croit descendus des anciens Chaldéens. Ce que raconte M. Layard rappelle, mais sur une moindre échelle, les récents et horribles massacres des Arméniens, où d'ailleurs les Kurdes ont aussi joué leur rôle sanglant.

(2) Taureaux ailés, à face humaine, découverts à Ninive.

(3) Voyez Ésaïe XXXVI, 18-20.

renferme encore ses anciens meubles et ornements. La voûte était couverte de toutes sortes d'objets de formes diverses qui y étaient suspendus. Entre autres s'y trouvaient de nombreuses coupes en porcelaine de Chine et des jarres de formes élégantes et richement peintes, mais noires de la poussière des siècles. « Je suis sûr, » dit le voyageur, « que ces objets dataient d'un temps très reculé, et furent apportés du lointain empire du Cathay (1) par les premiers missionnaires nestoriens qui portèrent l'évangile jusqu'aux rivages de la mer Jaune. Ces objets dateraient donc du 6^me ou 7^me siècle, quand l'église nestorienne florissait en Chine et que ses missions étaient répandues dans toute l'Asie centrale. »

Vous voyez, chers jeunes amis, comment Dieu a pris soin que son Évangile et le nom de son Fils fussent répandus au loin, et comment Il a fait servir à ses desseins même la méchanceté de l'homme. D'un autre côté, vous voyez aussi la haine de Satan contre Christ et la vérité. Par ses ruses, il agit sur le cœur pour corrompre la vérité ou faire tomber les hommes dans l'indifférence ou l'ignorance à son égard. Cependant, chez ces pauvres Nestoriens comme chez les infortunés Arméniens, le nom de Christ a été conservé. Dieu leur a envoyé dans ces derniers temps des messagers qui ont ranimé la foi chez plusieurs. Alors Satan emploie la violence. Il déchaîne ses serviteurs, qui sont ceux du faux prophète, et des milliers de ceux qui portent le nom de Christ sont massacrés : un grand nombre préférant la mort au reniement de ce Nom précieux. Le Seigneur en tiendra compte, et un jour Lui, juste Juge, se lèvera pour punir les iniquités des méchants.

(1) Nom donné à la Chine au moyen âge.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE D'ACHAZIA, FILS D'ACHAB

(2 Rois I)

SOPHIE. — Le méchant Achab était mort ; qui est-ce qui fut roi d'Israël à sa place ?

LA MÈRE. — Achab avait plusieurs fils. Ce fut l'un d'eux, nommé Achazia, qui lui succéda.

SOPHIE. — Est-ce qu'il était aussi méchant que son père ?

LA MÈRE. — Voici ce que la parole de Dieu dit de lui : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et il marcha dans la voie de son père, et dans la voie de sa mère, et dans la voie de Jéroboam, fils de Nebath, qui fit pécher Israël. Et il servit Baal, et se prosterna devant lui, et provoqua à colère l'Éternel, le Dieu d'Israël, selon tout ce que son père avait fait. »

SOPHIE. — Je vois, maman, qu'il ne valait pas mieux qu'Achab. Pauvre Achazia ! Il avait eu de mauvais parents qui lui avaient enseigné le mal par leur exemple. Combien je suis heureuse, chère maman, d'avoir de bons parents, comme papa et toi, qui nous apprenez à connaître, à aimer et à servir le Seigneur Jésus !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; c'est une grande grâce, et il faut en profiter, comme le dit Salomon dans ces belles paroles : « Mon fils, garde le commandement de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère ; tiens-les continuellement sur ton cœur, attache-les à ton cou. Quand tu mar-

cheras, il te conduira ; quand tu dormiras, il te gardera ; et quand tu le réveilleras, il s'entretiendra avec toi » (1). Les enfants qui ont des parents qui les ont élevés « dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (2), sont d'autant plus coupables s'ils se détournent du bien et suivent le monde et ses convoitises (3).

SOPHIE. — Mais je pense en ce moment qu'Achazia avait connu les miracles d'Élie, et entendu les paroles de Michée, et vu la triste fin de son père ; cela aurait dû l'avertir bien sérieusement de ne pas irriter l'Éternel en continuant à être idolâtre.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Le mauvais exemple des autres ne nous excuse pas si nous le suivons, même si ce sont nos parents qui nous l'ont donné. Le pauvre Achazia, comme tu l'appelles avec raison, ne jouit pas longtemps de sa royauté, et son règne si court fut marqué par deux événements fâcheux. Il avait fait alliance avec Josaphat, mais les navires qu'ils avaient équipés pour aller chercher de l'or à Tarsis, furent brisés par la tempête (4), et Moab, qui était tributaire d'Israël, se révolta contre lui. Cela montrait bien que l'Éternel était irrité à son sujet.

SOPHIE. — Je suis bien étonnée de voir Josaphat s'allier encore une fois avec un méchant roi, après ce qui lui était arrivé. Mais tu m'as dit qu'Achazia ne régna pas longtemps. Est-ce qu'il fut tué dans une bataille ?

LA MÈRE. — Nous nous occuperons plus tard de Josaphat. Quant à Achazia, il régna à peine deux ans, mais ne fut pas tué dans une bataille. Il était sur le toit en terrasse de sa chambre haute à Sa-

(1) Proverbes VI, 20-22. — (2) Éphésiens VI, 4.

(3) 1 Jean II, 15, 16. — (4) 2 Chroniques XX, 35-37.

marie, et tomba par le treillis et se blessa grièvement.

SOPHIE. — Je ne comprends pas bien ce que c'était que ce treillis. Voudrais-tu me l'expliquer ?

LA MÈRE. — D'après la loi de Moïse, les terrasses devaient être entourées d'un parapet, afin qu'on ne risquât pas d'en tomber (1). On remplaçait quelquefois ce parapet par une balustrade plus légère en treillis. Achazia s'appuya probablement contre ce treillis qui céda, et le roi tomba d'une assez grande hauteur.

SOPHIE. — Ne penses-tu pas que c'était un châtiement de Dieu à cause de ses péchés ?

LA MÈRE. — Je crois plutôt que c'était un nouvel avertissement que l'Éternel lui donnait pour qu'il se détournât de sa mauvaise voie. « Car Dieu parle une fois, et deux fois... pour détourner l'homme de ce qu'il fait, » dit Élihu à Job (2). Mais Achazia n'écouta pas la voix de l'Éternel. Bien au contraire ; au lieu de se tourner vers Dieu, il envoya des messagers pour consulter Baal-Zébus, dieu d'Ékron, afin de savoir s'il se rétablirait.

SOPHIE — Quelle chose étrange ? N'avait-il pas les prophètes de Baal auprès de lui ? Voudrais-tu aussi me dire qui était Baal-Zébus ?

LA MÈRE. — Le culte de Baal était très répandu. On l'adorait en différents lieux, et l'on ajoutait à son nom celui de l'endroit, ou une désignation qui indiquait le fléau contre lequel il était invoqué. Ainsi il y avait Baal-Péor (3), du lieu où était son temple ; Baal-Thamar (4) ou Baal des palmiers, parce que, sans

(1) Lisez Deutéronome XXII, 28. C'était une prescription qui montre combien Dieu prenait soin, dans les moindres détails, de ce qui concernait son peuple.

(2) Job XXXIII, 14-17. — (3) Nombres XXV, 3.

(4) Juges XX, 33.

doute, Baal y était adoré dans un bocage de palmiers. Quant à Baal-Zébug, ce nom signifie le Baal ou le seigneur des mouches, probablement parce qu'on l'invoquait contre le fléau des mouches venimeuses (1). Pourquoi Achazia s'adressait-il à lui de préférence? Chez les païens, telle ou telle divinité avait plus de renommée que d'autres pour rendre des oracles ou opérer des miracles, par exemple l'Apollon de Delphes. Baal-Zébug jouissait, sans doute, d'une semblable réputation. Hélas! ne voit-on pas de nos jours des superstitions pareilles? Les pauvres catholiques romains ont Notre-Dame de Lourdes, d'Einsiedeln, ou de Lorette, et d'autres lieux de pèlerinage plus ou moins célèbres. Le cœur de l'homme est toujours le même. Il préfère les idoles qu'il s'est faites, au vrai Dieu.

SOPHIE. — Maman, je me rappelle que les Juifs accusaient Jésus de chasser les démons par Béel-zébul, le chef des démons (2). Était-ce le même que Baal-Zébug?

LA MÈRE. — Je le pense, Sophie, mais avec un changement d'orthographe. Les Juifs donnaient par mépris à Satan le nom de cette fausse divinité.

SOPHIE. — Quelle réponse le dieu d'Ékron donna-t-il aux messagers d'Achazia?

LA MÈRE. — Aucune, car ils n'allèrent pas à Ékron. L'Éternel lui-même donna la réponse. Comme ils se mettaient en route, ils rencontrèrent Élie. L'ange de l'Éternel avait dit à celui-ci d'aller au-devant d'eux et de leur dire : « Est-ce parce qu'il n'y a pas de Dieu en Israël que vous allez consulter

(1) On peut aussi penser qu'on le représentait sous la figure d'une mouche; Dagon, le dieu d'Asdod, avait un visage et un tronc d'homme et se terminait par une queue de poisson; un scarabée était une des divinités égyptiennes.

(2) Matthieu XII, 24-27.

Baal-Zébul, dieu d'Ékron ? C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel : Tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es monté (1), car tu mourras certainement. » Élie fit son message, et les envoyés d'Achazia vinrent le lui rapporter.

SOPHIE. — Cela dut frapper Achazia qui devait savoir que les paroles du prophète s'accomplissaient toujours.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'était encore un avertissement. Mais Achazia ne sut pas en profiter. Il semble qu'au contraire, dans sa méchanceté, il voulût se venger du prophète. « Quel homme était-ce qui vous a dit ces choses ? » demanda-t-il aux messagers. « Un homme vêtu de poil et ceint d'une ceinture de cuir, » fut leur réponse. Et aussitôt, à ce portrait, Achazia reconnut Élie. « C'est Élie, le Thisbite, » dit-il. Et il envoya cinquante hommes avec leur capitaine pour prendre Élie et l'amener vers lui.

SOPHIE. — Pourquoi n'envoyait-il pas simplement un messenger dire à Élie de venir ?

LA MÈRE. — C'était pour employer la force, si Élie refusait de venir.

SOPHIE. — Mais l'Éternel gardait Élie. Personne n'aurait pu lui faire du mal.

LA MÈRE. — Sans doute ; mais Achazia ne craignait pas l'Éternel. Le capitaine, avec ses cinquante hommes, monta vers le prophète qui était assis au sommet d'une montagne, et, sans respect pour le caractère d'Élie, il lui dit impérieusement : « Homme de Dieu, le roi dit : Descends ! » Élie n'avait pas

(1) Il y avait (comme maintenant encore en Orient) au bout de chaque chambre une sorte d'estrade avec une balustrade. On y montait par quelques marches, et c'est là qu'on plaçait les lits. De là ces paroles : « le lit sur lequel tu es monté » Il est fait allusion à cela au Psaume CXXXII, 3, et en d'autres endroits.

d'ordre de l'Éternel pour descendre, et il discernait la méchanceté de ceux qui lui étaient envoyés, et qui étaient prêts à user de violence s'il ne venait pas. Alors armé de la même puissance qu'il avait sur le Carmel, en présence d'Achab, il dit : « Si je suis un homme de Dieu, que le feu du ciel descende et te dévore, toi et ta cinquantaine. » Et il en fut ainsi. Les instruments d'Achazia, méchants comme lui, trouvèrent leur châtement.

SOPHIE. — C'est terrible ! Achazia ne fut-il pas bien effrayé, lorsqu'il apprit cette nouvelle ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il semble en cela avoir surpassé la méchanceté de son père. De nouveau il envoya une troupe de cinquante hommes avec leur chef. Mais comme ils vinrent dans les mêmes sentiments que les premiers, ils subirent le même sort.

SOPHIE. — Cette fois Achazia aurait dû se rendre.

LA MÈRE. — Il ne le fit pas, ce qui montre combien il était endurci dans le mal. Il envoya encore le même nombre d'hommes avec leur chef. Celui-ci comprit le respect qu'il devait à un homme de Dieu. En arrivant auprès d'Élie, il se mit à genoux devant lui et le supplia d'épargner sa vie et celle de ses hommes. Il trouva ainsi grâce aux yeux de Dieu, et l'ange de l'Éternel, le divin Conseiller du prophète, dit à Élie : « Descends avec lui, et ne crains pas. »

SOPHIE. — Qu'on est heureux, chère maman, quand on est sous la garde et la conduite de Dieu, comme Élie !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et c'est le privilège de tous les enfants de Dieu. Élie vint donc vers le roi, et lui répéta le message solennel : « Tu mourras certainement. » Et la parole de l'Éternel prononcée par le prophète s'accomplit. Achazia fut enterré à Samarie, et son frère Joram lui succéda. Maintenant, Sophie, te rappelles-tu un passage du Nouveau Tes-

tament où il est parlé du feu qui descendit du ciel à la parole d'Élie ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est quand Jésus n'avait pas été reçu dans un village des Samaritains. Alors Jean et Jacques, irrités contre eux, demandèrent à Jésus : « Veux-tu que nous disions que le feu du ciel descende et les consume, comme le fit Élie ? » (1) Mais Jésus ne le voulut pas, parce qu'il aimait même ces pauvres Samaritains, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Élie, le représentant de la loi, était le prophète du jugement. Mais Jésus était venu, non pour juger, mais pour sauver (2). Mais le temps viendra où de nouveau le jugement s'exercera contre ceux qui voudront nuire aux prophètes du Seigneur. Nous lisons dans l'Apocalypse, que le feu sortira de la bouche des témoins de Dieu et dévorera leurs ennemis (3). « Dieu est un feu consumant, » est-il dit, et c'est « une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant » (4). Combien ces paroles devraient frapper ceux qui ne sont pas sauvés !



La petite Bible rouge

La petite Bessie était l'unique enfant de parents pauvres. Sa mère, femme active et laborieuse, faisait de son mieux pour que leur humble demeure fût propre et en ordre, mais le père était un paresseux et un ivrogne. A l'âge de six ans, Bessie, qui était une enfant vive et intelligente, commença à suivre une école du dimanche, et lorsqu'elle sut lire couram-

(1) Luc IX, 51-55. — (2) Jean III, 17.

(3) Apocalypse XI, 3-5. — (4) Hébreux XII, 29 ; X, 31.

ment le cinquième chapitre de l'évangile de Matthieu, sa monitrice, Mlle Alice, lui fit présent d'une petite Bible reliée en rouge, avec le nom de Bessie imprimé en lettres d'or sur la couverture. Quelle joie ce fut pour Bessie, de montrer son trésor à sa mère ! Depuis ce moment, elle ne manqua jamais d'apprendre chaque jour par cœur un verset des Saintes Écritures.

Deux ans se passèrent, et Bessie tomba malade. Quand le médecin vit ses joues rouges et brûlantes, et ses lèvres desséchées, il secoua la tête.

— Pensez-vous que j'irai mieux ? lui demanda Bessie, en fixant sur lui ses grands yeux noirs.

— Je l'espère, mon enfant, répondit le docteur.

— Mais croyez-vous que je puisse être guérie ? dit encore Bessie. Je n'ai pas peur de mourir et d'aller au ciel, où est Jésus.

— Je ne le sais pas, ma petite, répliqua le docteur ; mais Dieu prendra soin de vous.

— Oui, Dieu *prendra* soin de moi, dit Bessie doucement.

Peu après elle tomba dans un délire tel qu'elle ne reconnaissait ni sa mère, ni sa monitrice, ni son père. Celui-ci, assis à son chevet, la veillait jour et nuit. Il était sobre maintenant, car il aimait sa petite fille, et il craignait qu'elle ne lui fût retirée.

C'est durant la nuit que la petite Bessie recouvra ses sens, et alors elle reconnut tout le monde. Mlle Alice était près d'elle. — Est-ce que je vais mourir, Mlle Alice ? fut la première question de l'enfant.

— Je le pense, ma chère petite, répondit la monitrice. Es-tu préparée à mourir ?

— Oh ! oui, dit Bessie avec un doux sourire. Je suis si heureuse ! J'aime Jésus, et je désire tant aller au ciel ! Mais, Mlle Alice, quand j'irai, j'aimerais que vous placiez la petite Bible dans mes mains.

Dieu voudra bien que je la prenne avec moi au ciel, je pense. Alors, quand Jésus dira : « Laissez venir à moi les petits enfants, » je pourrai ouvrir ma Bible à l'endroit où se trouvent ces paroles, et je sais qu'il sera bien content que je les aie apprises ici. Voulez-vous faire cela pour moi, Mlle Alice ?

— Oui, chère petite ; je mettrai ta Bible dans tes mains.

Le père de Bessie, qui était assis près d'elle, commença à sangloter ; son cœur était près de se briser à la pensée de se séparer de sa petite fille. — Je ne te reverrai donc plus jamais, mon enfant ? dit-il. — Si tu aimes le cher Sauveur, papa, tu iras au ciel, murmura Bessie en plaçant sa pauvre petite main dans celle de son père. Tu veux aimer Jésus, n'est-ce pas ? Je désire tellement que toi et maman, vous alliez au ciel.

— Je ne sais pas ce qu'il faut faire pour cela. Je ne pourrai pas en trouver le chemin, dit en pleurant le pauvre père.

La figure de Bessie rayonna de joie ; elle fit un signe de la main à Mlle Alice de s'approcher d'elle et lui dit : — Ne mettez pas ma Bible dans mes mains quand j'irai au ciel. Je dirai à Jésus que j'ai laissé ma Bible à papa et à maman, afin qu'ils trouvent aussi le chemin qui conduit là. Ne manque pas de venir, papa... ne manque pas... de venir.

Et ce furent les dernières paroles de la petite Bessie.

Le père et la mère versèrent d'abondantes larmes sur la perte de leur enfant chérie, et ils gardèrent soigneusement sa petite Bible. Et quel usage en firent-ils ? Ils la lurent, et leurs cœurs ayant été rendus attentifs par l'heureuse mort de leur chère petite, ils la lurent avec un réel et profond désir d'y apprendre le chemin du ciel. Tous deux sentirent

qu'ils avaient vécu dans le péché, loin de Dieu. Les soins de la maison, les soucis du ménage, avaient été comme un voile qui cachait Dieu à la mère absorbée dans ses devoirs journaliers, tandis que des péchés grossiers avaient été la barrière qui empêchait le père de s'approcher du Sauveur. Mais maintenant tous deux vinrent au Seigneur Jésus-Christ pour être sauvés. Ils comprirent ces paroles : « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. » (Ésaïe LIII, 6.) Ils lurent avec étonnement que le Fils de Dieu était venu pour les sauver en subissant le châtiment qu'ils avaient mérité, et que quiconque croit en Lui a la vie éternelle. Ils crurent simplement ces précieuses vérités, et, par la foi, ils reçurent la rémission de leurs péchés. Depuis ce moment, leur vie fut consacrée au Sauveur ; ils cherchèrent à éviter ce qui Lui déplait, et à faire sa volonté. Ce fut ainsi que, par le moyen de leur chère petite fille, tous deux apprirent le chemin du ciel.

Les nouvelles bottines de Béattie

Dieu avait permis que le père de la petite Béattie, M. W., qui avait été dans l'aisance, tombât dans un état voisin de la pauvreté. Il avait trouvé un petit emploi, mais au bout de peu de temps il tomba malade, et lorsqu'il fut rétabli, son patron lui dit qu'il ne pouvait plus l'occuper, parce qu'il y avait trop peu d'ouvrage. Par surcroît d'infortune, la mère de Béattie fit aussi une longue et douloureuse maladie. On comprend que la nourriture et les vêtements de

la famille étaient loin d'être comme dans leurs jours de prospérité.

La petite Béattie avait l'habitude, avant de se retirer pour la nuit, d'aller dans la chambre de sa mère pour l'embrasser en lui souhaitant une bonne nuit, pour prier Dieu et recevoir un texte de l'Écriture. Toute petite déjà, elle avait été enseignée à demander elle-même à Dieu et dans ses propres paroles, les choses dont elle sentait le besoin, par exemple à confesser ses fautes, à en demander pardon à Dieu, et aussi à sa mère. Ainsi vous l'auriez entendue dire : « Maman, je suis bien fâchée d'avoir été méchante aujourd'hui. Demande à Dieu de me rendre bonne ; prie pour moi. » Alors Mme W. plaçait sa main sur la tête de sa petite fille, et demandait à Dieu de la bénir. Puis l'enfant disait : « Maman, veux-tu me donner un texte, s'il te plait ? » Et la mère lui disait un passage que l'Esprit de Dieu lui mettait au cœur.

Un soir de décembre, après un jour de pluie qui avait rendu les chemins tout boueux, Béattie qui avait fait une commission pour sa mère malade, vint le soir, comme d'habitude, auprès d'elle. « Maman, » dit-elle, « je voudrais que tu pries pour moi, et que tu me dises un texte. »

« Mets-toi à genoux, » répondit la mère, « et prie d'abord toi-même. »

L'enfant s'agenouilla et commença : « O Dieu, je te prie de bénir maman et papa, et fais que maman aille mieux et se rétablisse. O Seigneur Jésus, mes pantoufles sont toutes vieilles, et les filles à l'école du dimanche les regardent avec de grands yeux. Je ne veux pas être orgueilleuse, Seigneur, mais, je t'en prie, envoie-moi une paire de bottines neuves. Amen ! »

Alors la maman de Béattie lui donna pour texte :

« Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et il vous sera ouvert. »
(Luc XI, 9)

Le jour suivant, Béattie étant dans la chambre, son père était assis regardant piteusement ses chaussures. « Mes bottines laissent entrer l'eau, » disait-il tristement à sa femme ; « ni habits, ni chaussures ne durent toujours. »

« Pourquoi, » dit la petite, « ne demandes-tu pas à Dieu de t'en donner des neuves ? Moi, je Lui en ai demandé, et je suis sûre qu'Il m'en enverra. »

Le père et la mère échangèrent un regard. Ils auraient bien désiré avoir davantage de cette foi enfantine qui croit Dieu et sa parole, et qui l'honore.

Presque tout manquait à la maison, comme Noël approchait, car la maladie de la mère de famille avait été très coûteuse. Et voilà qu'une semaine environ avant Noël, un chrétien qui demeurait à une centaine de milles de là, eut sur le cœur et se vit comme obligé d'envoyer quelque argent aux parents de Béattie. Cet acte de bonté donna au père le moyen d'acheter les bottines dont il avait si grandement besoin, et la mère put avoir quelques douceurs nécessaires à son état de faiblesse. Quant à Béattie, elle suspendit son petit bas, la veille de Noël, et le lendemain matin y trouva à sa place une paire de bonnes bottines neuves. En les voyant, elle déclara que c'était Dieu qui les lui avait envoyées, et elle avait bien raison, n'est-ce pas ?

Elle ne parut pas extrêmement surprise quand elle les aperçut, mais avec des yeux brillants de joie et des joues toutes rouges, elle s'écria : « Voistu, maman, je savais que Dieu me les enverrait et qu'Il ne voulait pas que j'eusse froid. Peut-être qu'Il ne me les a pas envoyées plus tôt pour voir si j'irais à l'école du dimanche avec les vieilles, ou si

je serais trop orgueilleuse pour y aller. Parce qu'Il nous éprouve, n'est-ce pas ? »

Puissiez-vous tous, mes jeunes amis, qui lisez cette histoire vraie, vous confier en ce Dieu qui est le même que lorsque sur la terre il disait : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et il vous sera ouvert. »



Qu'y a-t-il dans le ciel qui a été fait par les mains des hommes ?

Pouvez-vous répondre à cette question, mes jeunes amis ? Elle semble bien étrange, n'est-ce pas ? Celui à qui elle fut posée par un chrétien sérieux voulait d'abord dire : *Rien*, car que peut-il y avoir dans le séjour de gloire des rachetés, dans la maison du Père, la demeure éternelle de Dieu, quelle chose peut-il y avoir là que les mains des hommes aient faite ? Mais comme celui qui avait fait la question était, comme je vous l'ai dit, un chrétien sérieux, son ami se mit à réfléchir. Il parcourut dans son esprit les vastes et glorieux espaces célestes avec leurs innombrables légions d'anges, de séraphins et de chérubins, et toutes les cohortes des rachetés, mais il ne découvrit rien, absolument rien que les mains des hommes eussent fait. Au contraire, les paroles suivantes, sorties de la bouche de Dieu, se présentèrent à lui : « *Toutes ces choses, MA MAIN les a faites.* » (Ésaïe I.XVI, 2.) Mais au moment où il allait répondre : « Je ne sais pas, » une voix, comme un son doux et subtil, sembla murmurer à son oreille : « **LES BLESSURES DU SEIGNEUR JÉSUS.** »

Et il en est ainsi : ce sont les mains des hommes qui les ont faites. Et ces blessures, bien que guéries,

ont laissé leurs traces ; Jésus, sortant vivant du tombeau, les a gardées et prises avec Lui dans la gloire du ciel. Avant d'y monter, il se présente à ses disciples, et leur montre ses mains et son côté. (Jean XX, 20, 27.) Autre part, il leur dit : « Voyez mes mains et mes pieds ; — que c'est moi-même. » (Luc XXIV, 39, 40.) Puis, levant en haut ses mains percées, il bénit les siens et est élevé dans le ciel. Lorsqu'il reviendra pour le jugement, les tribus d'Israël regarderont vers Lui, *Celui qu'ils ont percé*. (Zacharie XII, 10 ; Apocalypse I, 7.) Et si quelqu'un demande : « Quelles sont ces blessures à tes mains ? » il dira : Celles dont j'ai été blessé dans la maison de mes amis. » (Zacharie XIII, 6.)

Oui, dans le corps glorifié de Jésus, le Seigneur de gloire, se voient encore, et se verront durant l'éternité, la marque des plaies qui Lui furent faites par les hommes sur la croix, où il porta le châtiment dû à nos péchés, et nous acquit une rédemption éternelle.

Louange et honneur Lui soient rendus durant les siècles éternels pour cette merveilleuse œuvre de grâce.

« DIGNE EST L'AGNEAU QUI A ÉTÉ IMMOLÉ DE RECEVOIR LA PUISSANCE, ET RICHESSE, ET SAGESSE, ET FORCE, ET HONNEUR, ET GLOIRE, ET BÉNÉDICTION. »
(*Apocalypse V, 12.*)

Ah ! les deux mains percées,
Saignantes sous les clous,
Par les hommes blessées
Quand tu mourais pour nous,
Ét des choses souffertes
Gardant le souvenir,
Ces mains restent ouvertes,
Ouvertes pour bénir.



L'enfant sage

Écoutant la parole
De sa chère maman,
Un enfant pour l'école
Partait bien gentiment.

Mon enfant, sois docile,
Dit-elle en l'embrassant ;
Le travail est facile
Au cœur obéissant.

Prends Jésus pour modèle :
Il fut toujours soumis ;
Que ce Sauveur fidèle
Te garde : Il l'a promis.

Le jeune enfant écoute,
Puis s'en va tout joyeux ;
En poursuivant sa route
Il sent son cœur heureux.

Il aime son bon maître ;
Il sait bien sa leçon ;
Il prend à tâche d'être
En tout un bon garçon.

Et le maître encourage
Les efforts de l'enfant :
« Tu t'es montré bien sage,
C'est bon : je suis content. »

Et l'enfant de l'école
Revient vers sa maman,
Et reçoit sa parole
De doux contentement.

A vos parents, pour être
Un sujet de bonheur,
Prenez, enfants, pour Maître
Jésus, le bon Sauveur.

Réponses aux questions du mois de février

1° Il est question pour la première fois de Paul, qui s'appelait alors Saul, lorsqu'Étienne fut lapidé : « Saul consentait à sa mort. » Puis « Saul ravageait l'assemblée. » (Actes VII, 58, 60 ; VIII, 3.)

2° La seconde fois, Saul va à Damas pour persécuter les chrétiens ; mais le Seigneur Jésus le rencontre, le terrasse, et Saul est converti. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » dit Jésus. Et Saul dit : « Qui es-tu, Seigneur ? » — « Je suis Jésus que tu persécutes. » (Actes IX, 1-6.)

3° Les passages où Paul rappelle ce qu'il était avant sa conversion sont : Actes XXII, 3-5, 19, 20 ; XXVI, 5, 9-11 ; 1 Corinthiens XV, 9 ; Galates I, 13, 14 ; 1 Timothée I, 13.

Questions pour le mois de mars

Cherchez les passages où il est parlé du feu qui sort de devant l'Éternel pour châtier des coupables.

Un ami vous propose les questions suivantes :

Nommez un homme qui reçut de deux personnes différentes, que vous nommerez aussi, des bénédictions semblables concernant l'avenir. Cherchez dans la Genèse et le Deutéronome, et indiquez les passages.





L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES ARMÉNIENS

Après l'histoire des Nestoriens, je voudrais, chers jeunes amis, vous dire quelques mots de celle des Arméniens. Ce nom ne vous est pas inconnu ; les souffrances de ce peuple, voué par les Turcs à l'extermination, sont venues à la connaissance de tout le monde. L'Arménie, comme vous pouvez le voir

sur une carte, est une contrée montagneuse, située entre la mer Noire et la mer Caspienne, et s'étend du mont Caucase aux monts Taurus et aux plaines de la Mésopotamie. A l'est se trouve la Perse, à l'ouest elle confine aux provinces de l'Asie mineure. C'est en Arménie que se trouve le mont Ararat où l'arche de Noé s'arrêta (Gen. VIII, 4), et c'est aussi dans cette contrée que prennent leur source l'Euphrate et le Tigre, le premier fleuve souvent nommé dans la Bible, et le second mentionné sous le nom de Hiddékel. (Genèse II, 14 ; Daniel X, 4.)

L'Arménie, à certaines époques, fut un royaume indépendant ; mais actuellement, une partie, au nord, appartient à la Russie, une partie, à l'est, dépend de la Perse ; l'ouest et la partie centrale ont été conquises par les Turcs en 1522, à qui elles ont appartenu depuis lors. Les chrétiens arméniens habitant l'Arménie turque étaient au nombre de 800,000, mais les affreux massacres ordonnés par le sultan, et la mort causée par les souffrances endurées par ceux qui avaient survécu, en ont bien réduit le nombre. Outre cela, beaucoup d'Arméniens sont dispersés dans diverses contrées où ils s'occupent surtout de commerce.

Le christianisme existait déjà en Arménie dans le second siècle, mais c'est au quatrième siècle qu'il s'y établit définitivement. Un prêtre païen, fils d'un prince parthe, ayant été converti, déploya une très grande activité pour l'évangélisation de l'Arménie, et fut l'instrument de la conversion du roi et de tout son peuple. Ce zélé évangéliste se nommait Grégoire et fut surnommé l'*Illuminateur*, celui qui éclaire. Les Arméniens avaient une langue à eux, une des plus anciennes qui existent, et vers l'an 400, un nommé Mesrob, avec un autre du nom de Sahak, traduisirent la Bible du syriaque en langue

arménienne. De nos jours, les missionnaires américains venus dans ce pays, y ont largement répandu la parole de Dieu.

Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté touchant Nestorius. Très peu de temps après lui, l'église d'Orient fut de nouveau troublée par un moine nommé Eutychès. Il avait combattu les erreurs de Nestorius, mais lui-même tomba dans d'autres erreurs touchant la Personne adorable du Seigneur. Il enseignait, entre autres choses, que le corps de Jésus n'était pas de la même substance que le nôtre, contrairement à l'Écriture qui nous dit que Christ « a participé au sang et à la chair. » (Hébreux II, 14.) Lui et ses partisans furent condamnés par le concile de Chalcédoine, en 451. Mais l'église arménienne, très nombreuse, puisqu'elle comptait plus de six cents évêques, repoussa les décisions de ce concile et se sépara de l'église d'Orient, tout en conservant le même culte et les mêmes erreurs touchant la transsubstantiation, les sept sacrements, le culte de la Vierge et des saints. Un certain nombre se sont rattachés à l'église romaine.

La vie religieuse était bien déchue chez les chrétiens arméniens, ils ne s'attachaient plus qu'aux formes extérieures, mais retenaient cependant toujours le nom de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur, lorsqu'en 1832, Dieu mit au cœur de missionnaires américains de venir les évangéliser. Ces serviteurs de Dieu avaient pour but de réveiller les âmes par le moyen de la parole de Dieu et de répandre l'instruction parmi les Arméniens qui étaient plongés dans une grande ignorance. Je veux vous raconter quelques faits qui se rapportent à cette œuvre.

C'est en 1842 que fut terminée l'impression de

Nouveau Testament en langue arménienne, et aussitôt on en répandit un grand nombre d'exemplaires. L'œuvre fut manifestement bénie de Dieu. Voici ce qu'écrivait un des missionnaires : « Il n'y a probablement pas une ville dans le pays où les Écritures n'aient été portées. Nous pourrions en mentionner vingt où l'on trouverait des Arméniens qui sonnent journellement la parole de Dieu, et qui désirent conformer leur vie à ses enseignements. En plusieurs endroits, le saint volume, imprimé dans l'arménien moderne, est regardé comme *un nouveau message du ciel*. Dans ces villes, il y a, tous les dimanches, des réunions, dont le but spécial est l'étude des Écritures, et cela a lieu même dans des endroits où n'a jamais été aucun missionnaire étranger. *C'est l'œuvre de la Bible seule*. La Bible, dans leur ancienne langue, a toujours été pour les Arméniens un objet de vénération. Placée sur l'autel, elle est journellement présentée, après les prières, au peuple qui la baise dévotement. C'était presque un acte de superstition, mais cela a servi, sans doute, à leur faire recevoir avec respect ses enseignements, lorsqu'ils ont pu la lire dans une langue qu'ils comprennent. La lecture des Écritures a guéri plusieurs Arméniens de leur scepticisme. Ils ont été convaincus que, quelques manquements qu'ils aient vus chez les chrétiens de profession qui les entourent, la Bible renferme la vérité pure et vivante. Un banquier arménien disait : « Notre nation a contracté une grande dette de reconnaissance envers ceux qui nous ont fait connaître la Bible et l'ont répandue dans une langue que nous comprenons. Ils ont sauvé de l'incrédulité, non seulement moi, mais plusieurs autres, car nous avons trouvé que le christianisme repose sur des fondements plus solides et plus profonds que nous ne le sup-

positions, et qu'il y a dans la parole de Dieu quelque chose pour établir notre foi. »

Un jeune homme vint un jour pour acheter plusieurs exemplaires des Écritures en langue arménienne. « On m'a écrit, » dit-il, « de ma ville natale, afin de me demander de l'argent pour la construction d'une église. Mais comme je désire plutôt bâtir une église de pierres vivantes, j'enverrai ma contribution sous la forme d'exemplaires de la parole de Dieu. » Dans un village, près de Nicomédie, une congrégation s'est formée, adoptant les Écritures comme unique règle de foi. Nul missionnaire n'avait été parmi eux, sauf le grand Missionnaire, la Bible. On raconte la même chose d'Alep, où plus de deux cents personnes se sont ainsi réunies, et il s'y en ajoutait journellement d'autres. Là aussi, c'est la lecture seule des Écritures qui a opéré dans les âmes sans l'action d'aucun missionnaire. Ainsi s'est répandue la parole de Dieu chez les Arméniens, jusqu'en des districts fort reculés et parfois par des moyens merveilleux. Ainsi, un certain nombre d'exemplaires des Écritures étaient tombés entre les mains d'une bande de Kurdes errants, au nord de la Syrie. Ne sachant que faire de ces livres, ils les distribuèrent à la population arménienne qui demeurait près de leur campement, et qui les reçut avec joie.

C'est ainsi que la parole de Dieu, en se répandant, se montrait aussi ce qu'elle est, l'épée de l'Esprit pour atteindre les cœurs et les consciences, la lumière pour éclairer l'intelligence et faire connaître les choses de Dieu, et la puissance pour transformer la vie. Mais là où Dieu opère, Satan s'oppose. Les lecteurs de la Bible, que l'on nomma protestants, furent persécutés par les évêques qui accusaient les missionnaires de troubler et diviser leur église

nationale. Cela conduisit ceux qui avaient reçu l'Évangile à se constituer en église séparée. Cependant les missionnaires avaient fondé des collèges, des séminaires, des écoles supérieures et primaires, de sorte qu'en même temps que la parole de Dieu, se propageait aussi l'instruction.

Après vous avoir parlé du bien que les Arméniens ont reçu par le moyen des Saintes Écritures et des efforts des serviteurs de Dieu, j'ai, mes chers jeunes amis, à vous entretenir, hélas ! des cruelles souffrances par lesquelles, en nos jours si vantés de civilisation et de progrès, ce pauvre peuple a passé. Les Stundistes, en Russie, ont subi la persécution, parce qu'ils voulaient obéir à Dieu et à sa Parole; les Arméniens ont été massacrés sans pitié, parce qu'ils portent le nom de chrétiens. Satan hait Christ et les siens; il hait la parole de Dieu et ceux qui s'y attachent. Ce sera une autre fois, si Dieu le permet, que je vous dirai quelques mots des pauvres Arméniens.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

L'ENLÈVEMENT D'ÉLIE

(2 Rois II)

SOPHIE. — Chère maman, me parleras-tu aujourd'hui de Joram, qui succéda au méchant Achazia ?

LA MÈRE. — Non, Sophie; mais nous nous entretiendrons d'un événement merveilleux qui eut lieu

sous son règne et qui concerne Élie, le fidèle serviteur de Dieu. L'Éternel, après tous les travaux d'Élie et les peines de cœur qu'il avait ressenties à cause de l'infidélité d'Israël et la méchanceté de ses rois, voulut lui donner un éclatant témoignage de sa faveur en l'enlevant au ciel, sans qu'il eût à passer par la mort.

SOPHIE. — C'est, en effet, bien remarquable ; c'est comme Hénoc, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; mais ce qui nous est dit d'Hénoc est très court. La manière dont il fut enlevé ne nous est pas racontée ; tandis que, pour Élie, nous avons un récit long, intéressant et instructif. Lis dans la Genèse, au chapitre V, verset 24 ; puis au chapitre XI de l'épître aux Hébreux, au verset 5.

SOPHIE (*lit*). — « Et Hénoc marcha avec Dieu ; et il ne fut plus, car Dieu le prit. » Et puis : « Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vit pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu. »

LA MÈRE. — Tu vois que l'épître aux Hébreux explique le verset de la Genèse. En peu de mots, la parole de Dieu nous dit de grandes choses. Hénoc fut un homme de foi ; et cette foi, au milieu d'un monde méchant et corrompu, le fit marcher avec Dieu à part du mal. C'est ainsi qu'il fut agréable à Dieu, et Dieu le prit directement avec Lui, hors du monde, sans que la mort le touchât.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, d'aller ainsi au ciel. Mais je sais que c'est de cette manière que Jésus prendra avec Lui, quand il viendra, tous ceux qui croient en Lui. Combien j'aimerais, maman, être encore vivante quand cela arrivera, et voir le cher Sauveur venir du ciel et nous appeler à aller à sa

rencontre. Comme nous serons heureux, si nous vivons à ce moment-là.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais ceux qui sont délogés, ne seront pas moins heureux. A la voix du Sauveur, lorsqu'il descendra du ciel, les morts en Christ ressusciteront premièrement avec des corps glorieux, et les vivants seront changés, c'est-à-dire que leurs corps seront transformés à la ressemblance du corps glorieux du Seigneur, et nous nous en irons tous ensemble avec Lui dans le ciel (1).

SOPHIE. — Quelle belle espérance, maman ! Cela fait tressaillir le cœur d'y penser. Mais veux-tu maintenant me dire comment Élie fut enlevé au ciel ? Savait-il que l'Éternel allait le prendre ?

LA MÈRE. — Oui, il le savait, ainsi qu'Élisée, à qui peut-être il l'avait dit. Il savait aussi où l'Éternel l'envoyait pour accomplir son merveilleux dessein à son égard. Il était avec Élisée à Guilgal. Te rappelles-tu quelque chose de cet endroit ?

SOPHIE. — N'est-ce pas là que les Israélites campèrent pour la première fois, après avoir traversé le Jourdain ? (2)

LA MÈRE. — C'est bien cela ; et c'est là que le peuple fut consacré à l'Éternel, avant de livrer aucun combat aux habitants de Canaan. Élie partit de Guilgal. Élisée voulut l'accompagner, mais Élie lui dit : « Reste ici, car l'Éternel m'envoie jusqu'à Béthel. » Mais Élisée ne voulait pas laisser son cher maître, et il lui dit : « L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point. » Ainsi ils allèrent à Béthel.

SOPHIE. — C'est là, je me le rappelle, que Jacob

(1) 1 Thessaloniens IV, 15-18 ; 1 Corinthiens XV, 51-53 ; Philippiens III, 20, 21. — (2) Josué IV, 19.

eut un songe merveilleux. Il vit les anges montant et descendant sur une échelle dont le sommet touchait au ciel. Et l'Éternel se tenait sur l'échelle et fit à Jacob de magnifiques promesses. C'était de donner la terre de Canaan à lui et à ses descendants pour toujours (1). Et Béthel veut dire : « maison de Dieu. » Quel bel endroit !

LA MÈRE. — Je suis bien aise de voir que tu te rappelles cette belle histoire. Arrivés à Béthel, ils rencontrèrent des fils des prophètes qui dirent à Élisée : « Sais-tu qu'aujourd'hui l'Éternel va enlever ton maître ? » « Je le sais, moi aussi, » répondit Élisée, « taisez-vous. » Il ne voulait pas être distrait dans les pensées sérieuses que faisait naître dans son esprit le départ de son maître ?

SOPHIE. — Qui étaient-ce que ces fils des prophètes ? Le sais-tu ?

LA MÈRE. — Il faut entendre par là, non les enfants des prophètes, mais leurs disciples. C'étaient des hommes qui se rassemblaient pour vivre ensemble, afin de lire et d'étudier la parole de Dieu, et de servir l'Éternel qui les employait de diverses manières (2). Nous les voyons déjà au temps de Samuel. Une troupe de prophètes rencontra Saül après que Samuel l'eut oint pour être roi, et Saül prophétisa (3). Plus tard, quand Saül envoya des messagers pour se saisir de David, « ils virent une assemblée de prophètes, et Samuel les présidait » (4). Nous voyons par ce passage et d'autres, qu'ils se réunissaient autour de quelque prophète reconnu comme tel, par exemple Samuel et Élisée (5), et ceux-ci, sans doute, les enseignaient. Tu compren-

(1) Genèse XXVIII, 15.

(2) Voyez, par exemple, 1 Rois XX, 35 ; 2 Rois IX, 1-10.

(3) 1 Samuel X, 5-10. — (4) 1 Samuel XIX, 20.

(5) 2 Rois IV, 38.

dras par là comment il y avait tant de prophètes dans le pays d'Israël, qu'Abdias en pouvait cacher cent pour les soustraire à la mort, quand la méchante Jézabel persécutait les serviteurs de Dieu (1).

SOPHIE. — Je te remercie, chère maman. Veux-tu maintenant me dire ce que firent Élie et Élisée à Béthel ?

LA MÈRE. — Élie dit à Élisée : « Élisée, je te prie, reste ici, car l'Éternel m'envoie à Jéricho. » Mais Élisée lui fit la même réponse, et ils vinrent à Jéricho. Tu pourras, sans doute, me dire quelque chose de cet endroit.

SOPHIE. — Oui, maman. C'était la ville très forte avec de hautes murailles que les Israélites rencontrèrent la première en entrant dans le pays de Canaan, et qui leur ferma ses portes. Mais l'Éternel fit tomber ses murailles, et les Israélites y entrèrent et la détruisirent avec tous ses habitants. Rahab seule fut sauvée avec sa famille, parce qu'elle avait cru Dieu (2).

LA MÈRE. — A Jéricho aussi, il y avait des fils des prophètes qui parlèrent à Élisée comme ceux de Béthel, mais ils reçurent la même réponse. Dieu leur avait fait connaître ce qu'il allait faire de son grand serviteur Élie, et comment Élisée l'aurait-il ignoré ? Alors Élie éprouva une troisième fois Élisée, en lui disant : « Élisée, reste ici, car l'Éternel m'envoie au Jourdain. » Mais Élisée répondit encore : « Je ne te laisserai pas. » L'épreuve de sa fidélité était complète, et ils s'en allèrent ensemble.

SOPHIE. — Ah ! chère maman, cela me fait penser que nous devrions faire, à l'égard du Seigneur Jésus, comme Élisée à l'égard d'Élie, et lui dire : « Seigneur, je ne te laisserai point. »

(1) 1 Rois XVIII, 4. — (2) Josué VI.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. C'est ce que l'apôtre Pierre exprimait, quand il répondait au Seigneur : « Auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (1). Pierre ne voulait pas quitter le Seigneur, parce qu'il l'aimait.

SOPHIE. — Maintenant, maman, j'aimerais que tu me dises pourquoi l'Éternel avait fait passer Élie par ces trois endroits, au lieu de le diriger tout de suite vers le Jourdain ?

LA MÈRE. — C'était pour rappeler tout ce que Dieu avait fait pour Israël, son peuple, et l'ingratitude de celui-ci. A Guilgal, il s'était consacré ce peuple pour qu'il fût à Lui. A Béthel, il avait donné à Jacob les promesses qui assuraient à Israël la possession du pays de Canaan, et à Jéricho, il avait montré sa puissance pour détruire ses ennemis. Mais en tous ces endroits, les Israélites avaient montré leur méchanceté et leur incrédulité. A Guilgal, ils avaient dressé des autels à des idoles (2) ; à Béthel, leur roi avait établi le veau d'or, et malgré la parole de l'Éternel, un Israélite avait relevé les murailles maudites de Jéricho (3). Élie, le prophète de la loi, qui avait à cœur la gloire du Dieu d'Israël, ne pouvait rester au milieu de ce peuple transgresseur de la loi. Mais ce voyage d'Élie et d'Élisée nous représente aussi le passage du Seigneur Jésus et du chrétien dans ce monde. Jésus, dès sa naissance, était saint et consacré à Dieu, et il fut reconnu publiquement Fils de Dieu à son baptême ; et nous, nous sommes mis à part pour Dieu quand nous croyons au Seigneur (4). Lui, Jésus, hérite de toutes les promesses de gloire, et nous avec Lui

(1) Jean VII, 67, 68.

(2) Osée IX, 15 ; XII, 12 ; Amos IV, 4.

(3) Hiel de Béthel, 1 Rois XVI, 34.

(4) 1 Corinthiens VI, 11. Sanctifié veut dire : mis à part.

comme ses cohéritiers (1). En traversant ce monde, Jésus a rencontré la puissance de Satan et a vaincu ce terrible adversaire, et nous le rencontrons aussi; mais, par la foi en Jésus, nous sommes plus que vainqueurs (2). Et puis, à la fin, nous nous en allons pour être avec le Seigneur.

SOPHIE. — Merci, maman. Veux-tu maintenant me dire ce que firent les deux prophètes, quand ils furent arrivés au Jourdain.

LA MÈRE. — Élie devait laisser là tout à fait le peuple et le pays où il avait exercé en vain son ministère comme prophète de la loi. Les idoles étaient toujours là, et le peuple était par conséquent rejeté. Mais pour quitter le pays souillé par l'idolâtrie, il fallait traverser le Jourdain; comment faire? La puissance de Dieu était là, et le prophète, plein de foi, était revêtu de cette puissance et pouvait s'en servir. Élie prit son manteau, le plia, frappa les eaux du lleuve, et elles se divisèrent, et ils passèrent tous deux à pied sec. C'était comme si Élie avait passé par la mort et se fût trouvé ressuscité de l'autre côté avant de monter au ciel. C'est ainsi qu'il en fut pour le Seigneur Jésus, mais Lui passa en réalité par la mort.

SOPHIE. — Et Élisée était toujours avec lui?

LA MÈRE. — Oui; Élisée avait une grande et belle pensée que Dieu avait mise dans son cœur, mais il attendait le moment favorable pour la faire connaître. Lorsqu'ils eurent passé, Élie dit à Élisée: « Demande ce que je ferai pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. »

SOPHIE. — Je suis bien sûre, maman, qu'Élisée fera comme Salomon, et qu'il ne demandera pas des richesses.

(1) 2 Corinthiens I, 20; Galates III, 16; Romains VIII, 17.

(2) Romains VIII, 37; 1 Jean V, 5.

LA MÈRE. — Tu as raison. Élisée désirait quelque chose de meilleur. Il répondit : « Qu'il y ait, je te prie, une double mesure de ton esprit sur moi. » Élisée désirait donc être un grand et fidèle prophète comme Élie au milieu du peuple d'Israël, afin que le nom de l'Éternel y fût glorifié.

SOPHIE. — Mais Élie pouvait-il donner de cet esprit ? N'est-ce pas à Dieu seul que cela appartenait ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Aussi Élie ne lui répond pas : « Je le ferai ; » mais il lui dit : « Tu as demandé une chose difficile. Si tu me vois quand je serai enlevé d'avec toi, il en sera ainsi pour toi ; sinon, cela ne sera pas. »

SOPHIE. — Pourquoi était-ce une chose difficile ? Le sais-tu ?

LA MÈRE. — Je pense, Sophie, que puisque le peuple d'Israël n'avait pas reçu le témoignage d'Élie, il était difficile que Dieu lui envoyât un autre prophète. Mais la grâce et la miséricorde et la patience sont grandes, et Dieu pouvait les exercer en faveur de son pauvre peuple, comme il le fait encore à l'égard du monde : « Il est patient envers vous, » dit l'apôtre Pierre, « ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (1). Élisée pouvait être, et fut, en effet, le prophète de la grâce auprès d'Israël, comme nous le verrons. Voir enlever Élie était le signe que Dieu agréait Élisée comme prophète, et qu'il recevait ce qu'il avait demandé. Car cette vue était une chose divine qui n'était pas pour les yeux du monde. Quand le Seigneur est monté au ciel, ses disciples seuls l'ont vu. Ainsi, comme Élie et Élisée marchaient et parlaient ensemble, tout à coup un char de feu et des

(1) 2 Pierre III, 9.

chariots de feu les séparèrent, et Élie monta au ciel dans un tourbillon.

SOPHIE. — N'était-ce pas bien terrible ? N'eurent-ils pas peur ? Et que penses-tu qu'étaient ce char et ces chevaux de feu et ce tourbillon ?

LA MÈRE. — Je ne crois pas, Sophie, qu'ils eurent peur. Ils connaissaient l'Éternel, leur Dieu, et ils avaient confiance en Lui. Ils comprenaient que c'étaient ses anges qu'il envoyait pour prendre Élie et le conduire au ciel. Tu sais que les anges, puissants en force, sont les serviteurs de l'Éternel qui obéissent à son commandement (1). Il est dit aussi : « Il fait ses anges des esprits, et ses serviteurs des flammes de feu. » Il est encore écrit que le Seigneur Jésus, à son apparition pour juger les méchants, viendra « avec les anges de sa puissance en flammes de feu » (2). Et aussi quant au tourbillon, il est dit : « Il fait des nuées son char ; il se promène sur les ailes du vent. » L'Éternel parlait à Job du milieu d'un tourbillon (3). Le tourbillon indiquait donc la présence de l'Éternel qui prenait avec Lui son cher serviteur.

SOPHIE. — Et Élisée vit Élie monter au ciel, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, et il s'écria, en le voyant : « Mon père ! mon père ! Char d'Israël et sa cavalerie ! »

SOPHIE. — Je comprends, maman, ce qu'Élisée voulait dire en s'écriant : « Mon père ! mon père ! » Il éprouvait de la douleur d'être séparé de son bon maître, qu'il aimait comme un père. Mais pourquoi dit-il : « Char d'Israël et sa cavalerie » ?

(1) Psaume CIII, 20. — (2) Psaume CIV, 4 ; 2 Thessaloniens I, 7. — (3) Psaume CIV, 3 ; Job XXXVIII, 1 ; voyez aussi Ézéchiel I, 4.

LA MÈRE. — Les chars et les chevaux désignent la puissance, la force d'une nation (1). Élisée considérait Élie comme celui qui soutenait le peuple par son énergie, comme prophète, et il déplorait son départ.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée vit longtemps Élie montant au ciel ?

LA MÈRE. — Non, après ses paroles d'affection et de regret, il ne le vit plus.

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'il y a une grande différence entre l'ascension d'Élie et celle de Jésus ; mais j'aimerais que tu m'en dises quelque chose.

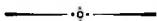
LA MÈRE. — Volontiers, mon enfant. Mais lis d'abord dans l'évangile de Luc, au chapitre XXIV, versets 50 à 52.

SOPHIE (*lit*). — « Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel. Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. »

LA MÈRE. — Il n'y a là ni char, ni chevaux de feu, ni tourbillon. Le Seigneur monte paisiblement au ciel par sa propre puissance et celle du Père, sans qu'il y ait d'anges, et va s'asseoir à la droite de Dieu. Il bénit ses disciples qui lui étaient si chers, et remplit leurs cœurs de joie. Et dix jours après, il leur envoie l'Esprit Saint pour demeurer avec eux éternellement, pour réjouir leur cœur, soutenir leur âme et les instruire, en leur révélant les choses qui se rapportent à ce cher Sauveur. Élisée fut seul à avoir de l'esprit d'Élie ; mais tous les disciples reçurent l'Esprit Saint, le jour de la Pentecôte, et maintenant il vient demeurer dans tous

(1) Psaume XX, 7 ; Ésaïe XXXI, 4.

ceux qui croient au Seigneur Jésus (1). Si le Seigneur le permet, Sophie, nous commencerons, la prochaine fois, l'histoire intéressante du prophète Elisée.



La réponse de Willie

Willie était un jeune garçon très réfléchi et toujours attentif à l'école du dimanche. Il aimait aussi beaucoup à lire sa Bible. En est-il ainsi de *vous*, mes petits amis ? Encore très jeune, il avait bien réjoui le cœur de ses chers parents, et aussi le cœur de Dieu. N'est-ce pas une chose merveilleuse que même un petit garçon puisse réjouir le cœur de Dieu ? Et comment pensez-vous, mon cher petit lecteur, que Willie ait causé toute cette joie ? Eh bien, c'est en disant à ses parents qu'il connaissait Jésus comme son Sauveur à lui, son cher Sauveur qui était mort pour lui. Il savait que la Bible dit que nous avons tous péché, et que c'est lorsque nous étions des pécheurs, que Christ est mort pour nous. Et il le crut et le dit à ses parents, et lui aussi fut rendu heureux, heureux pour toujours.

Un jour, un serviteur de Dieu qui tenait des réunions d'évangélisation dans le village et qui connaissait les parents de Willie, vint leur faire visite. Comme il aimait beaucoup les enfants, il lia bientôt conversation avec Willie. Au bout d'un moment, il lui dit : — Willie, mon cher garçon, peux-tu me dire où sont les péchés ? — Non, monsieur, répondit

(1) Jean XIV, 16, 17, 26 ; XVI, 13, 14 ; Actes II, 1-4, 38 ; V, 31 ; VIII, 17 ; X, 44 ; Éphésiens I, 13.

l'enfant. — Comment, Willie, dit la mère ; que nous as-tu dit l'autre jour, qui nous a rendus si heureux, ton père et moi ? — Oui, je sais bien, maman ; mais la Bible dit que Dieu a jeté tous mes péchés derrière son dos, et je ne sais pas où c'est.

— Je ne le sais pas non plus, dit le serviteur de Dieu en souriant, mais la Bible dit aussi : « Autant l'orient est loin de l'occident, autant il a éloigné de nous nos transgressions, » et elle dit encore que Dieu ne s'en souviendra plus jamais.

Quelle réponse auriez-vous faite si la même question vous avait été posée, mon cher petit lecteur ? Avez-vous jamais pensé à vos péchés ? Rappelez-vous qu'un seul péché, une seule désobéissance, fit chasser Adam et Ève du jardin d'Éden : un seul péché non pardonné nous exclurait du ciel ; mais le précieux sang de Christ nous purifie de tout péché.

« Oh ! crois cette parole :
Elle est pour toi. »

(Lisez Psaume CIII, 12 ; Ésaïe XXXVIII, 17 ; 1 Jean I, 7.)

Ma première prière exaucée

J'avais environ dix ans lorsque mon père tomba gravement malade. On ne me disait pas l'état où il était ; mais je pouvais le deviner en voyant la tristesse de ceux qui m'entouraient. J'étais tout affligée et bien anxieuse, et, en même temps, je désirais ardemment faire quelque chose pour celui que j'aimais tendrement ; car je sentais vivement la perte douloureuse et bien grande que nous ferions, s'il

venait à nous quitter. ? Comme je pensais à cela, il me sembla entendre une petite voix qui me disait : « Prie pour ton père. » Aussitôt je quittai la chambre et m'étant agenouillée dans un coin écarté, j'adressai au Seigneur du fond de mon cœur ces paroles : « Seigneur Jésus, tu vois ma peine ; veuille guérir mon cher père, et nous le conserver au moins quelques années encore. »

J'étais heureuse d'avoir fait pour mon père la seule chose qui me fût possible, et je savais que le Seigneur m'avait entendue. Jugez de ma joie, lorsque je vis mon cher père se rétablir promptement, et qu'ainsi ma prière avait été exaucée. Il nous fut conservé encore cinq années, et bien qu'il restât faible, sa présence nous était précieuse, et je pus profiter encore de ses sages conseils et de ses pieuses exhortations qui restent gravées dans ma mémoire.

Chers jeunes amis, ne négligeons pas la prière. Le Seigneur et ses apôtres nous le recommandent maintes fois, et Jésus nous en a donné l'exemple. Tout jeunes que vous êtes, Il vous écoute, et Il a dit : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait. » (Marc XI, 24.) Il a dit aussi : « Toutes les choses que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous les donnera. » (Jean XVI, 23.) Et l'apôtre nous donne aussi ce précieux encouragement : « C'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute ; et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées. » (I Jean V, 14, 15.)

E. B.

Psaume VIII

Seigneur, lorsque je contemple
 Les ouvrages de tes mains ;
 Les cieus, voûte de ton temple,
 Qui couvrent tous les humains ;

Quand je vois l'armée immense
 Des astres brillant aux cieus,
 Soutenus par ta puissance,
 Dans leurs chemins radieux ;

Je comprends ma petitesse,
 Mon néant et ta grandeur ;
 Je sens toute ma faiblesse,
 O Dieu, puissant Créateur !

Que suis-je devant ta face ?
 Rien qu'un pauvre enfant pécheur.
 Puis-je espérer que ta grâce
 Me regarde avec faveur ?

Oui ; je sais que ta tendresse
 S'est abaissée, ô Seigneur !
 Jusqu'à voir ma petitesse
 Et m'attirer sur ton cœur.

Je sais qu'un faible enfant même
 A plus de prix à tes yeux
 Que le glorieux système
 Des astres brillant aux cieus.

Car, dans ton amour suprême,
 Tu m'as donné pour Sauveur
 Ton Fils bien-aimé Lui-même,
 Les délices de ton cœur.

Réponses aux questions du mois de mars

On trouve trois passages principaux où le feu de l'Éternel châtie des coupables.

1° *Nadab et Abihu*, fils d'Aaron, qui offrirent devant l'Éternel un feu étranger, c'est-à-dire qui n'avait pas été pris sur l'autel des holocaustes. (Lévitique X, 1, 2.)

2° Les enfants d'Israël qui se plaignaient. (Nombres XI, 1.)

3° Les deux cent cinquante complices de la rébellion de Coré. (Nombres XVI, 35.)

L'homme, dont parle la question, est Joseph qui reçut de Jacob et de Moïse des bénédictions semblables touchant l'avenir. (Genèse XLIX, 22-26 ; et Deutéronome XXXIII, 13-17.)

Questions pour le mois d'avril

1° Quel est le grand sujet de joie annoncé par un ange du ciel ?

2° Quel est celui en la présence duquel il y a abondance de joie ?

3° Quel est le joyeux événement sur la terre qui cause de la joie dans le ciel ?

4° Dans quel Psaume David dit-il : « Le soir, les pleurs viennent loger avec nous, et le matin, il y a un chant de joie » ?

5° A qui Jésus dit-il de se réjouir, parce que leurs noms sont écrits dans les cieux ?

6° Où se trouvent les deux passages qui disent : « Afin que votre joie soit accomplie, » et quelles sont les personnes qui ont dit ces paroles ?



Le petit Pierre

Le petit incident rapporté dans ces vers est réel. La mère l'a raconté à la grand'maman qui, sous cette forme, l'a envoyé à la Bonne Nouvelle.

Un cher petit enfant,
Que nous nommerons Pierre,
S'était montré méchant
Et mis fort en colère.

Alors, avec douceur
 Le regardant, sa mère
 Dit : « Ce soir, j'en ai peur,
 Sans dire sa prière,

» Pierre ira se coucher,
 Car à Jésus qui l'aime
 Et qui le voit pécher,
 Cela fait peine extrême.

» Maman seule priera
 Pour pauvre petit Pierre ;
 Elle demandera
 A Dieu, dans sa prière,

» Que Satan de son cœur
 Par sa puissance Il chasse
 Et que le bon Sauveur
 Vienne y prendre sa place. »

Et quand elle eut tout dit,
 Le cher petit visage
 Sérieux et contrit
 Était d'un enfant sage.

S.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

HISTOIRE D'ÉLISÉE, LE PROPHÈTE

(2 Rois II, etc.)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que nous commencerions aujourd'hui l'histoire d'Élisée. Je me réjouis de l'entendre.

LA MÈRE. — Nous l'avons laissé contemplant Élie qui montait au ciel. Lorsqu'il ne le vit plus, il dé-

chira en deux ses vêtements en signe de deuil (1), et il releva le manteau d'Élie qui était tombé de dessus lui, et qui devint maintenant le sien. Sa demande avait été exaucée, puisqu'il avait vu Élie monter au ciel, et il était revêtu de l'esprit d'Élie. Ses vieux vêtements sont déchirés et il les laisse, et, à leur place, il a le manteau du prophète. Et nous pouvons voir là une figure de ce qui est propre au chrétien. Lis dans l'épître aux Éphésiens, au chapitre IV, versets 22 à 24.

SOPHIE (*lit*). — « Pour ce qui est de la conversation (2) précédente, d'avoir dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses, et d'être renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité. »

LA MÈRE. — Tu vois par là, ma chère enfant, que lorsqu'on a cru au Seigneur, non seulement on est sauvé, mais on laisse de côté sa conduite précédente, les convoitises, la vanité, la légèreté, l'amour du monde et de ses plaisirs, le mensonge, la désobéissance, l'envie, la colère, les mauvaises pensées, tout ce qui n'est pas selon la sainteté, la justice et la vérité de Dieu ; c'est là avoir dépouillé le vieil homme. Et, en revanche, on a revêtu le nouvel homme. Lis dans Colossiens III, 12-15, et nous y verrons les traits du nouvel homme.

SOPHIE (*lit*). — « Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre, et vous

(1) Comparez avec ce qui est dit des disciples après l'ascension du Seigneur : « Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie » (Luc XXI, 52.)

(2) Conversation a le sens de conduite ou genre de vie.

pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre l'autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour qui est le lien de la perfection. Et que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos cœurs ; et soyez reconnaissants. » Comme cela est beau, maman ! Que l'on doit être heureux quand on a revêtu le nouvel homme ! Mais comment peut-on se conduire ainsi ? Je sens encore tant de mauvaises choses en moi.

LA MÈRE. — Ma chère enfant, il faut prendre la parole de Dieu comme elle nous est présentée et la croire. Elle dit au chrétien qu'il a dépouillé le vieil homme et qu'il a revêtu le nouveau. C'est un fait. Mais ensuite nous avons à réaliser, c'est-à-dire à montrer cela dans notre vie. Et pour cela Dieu nous a donné son Saint-Esprit qui produit en nous la force nécessaire pour renoncer à tout ce qui est du vieil homme, et à pratiquer ce qui est du nouveau. C'est pourquoi il est écrit : « Mortifiez vos membres qui sont sur la terre, » et « renoncez à toutes ces choses » (1), c'est-à-dire à celles qui sont du vieil homme ; et, au contraire : « Revêtez-vous » (2), comme tu l'as lu, de tout ce qui appartient au nouvel homme, c'est-à-dire pratiquez-le. Et dans l'épître aux Galates, l'apôtre Paul dit : « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair » (3), c'est-à-dire les désirs du vieil homme.

SOPHIE. — Mais penses-tu qu'il y ait quelqu'un qui ait montré toujours dans sa vie les choses si belles que j'ai lues ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; c'est le Seigneur

(1) Colossiens III, 5, 8. — (2) Versets 12 à 15,

(3) Galates V, 16,

Jésus, le divin Modèle que nous avons à suivre. Et c'est en nous attachant à Lui, en pensant à son amour et à tout ce qu'il a été, et à ce qu'il a fait pour nous, que nous Lui ressemblerons toujours plus. En même temps, il nous faut veiller afin de repousser toute mauvaise pensée et tout mauvais désir, et prier afin d'être soutenus et fortifiés.

SOPHIE. — Merci, chère maman. Oh ! comme je voudrais montrer toujours le nouvel homme dans ma vie, et n'être plus jamais la méchante Sophie !

LA MÈRE. — Maintenant continuons l'histoire d'Élisée. Après avoir relevé le manteau d'Élie, il s'en retourna et se tint sur le bord du Jourdain. Mais comment le traverser pour aller accomplir sa mission de prophète au milieu d'Israël ?

SOPHIE. — Oh ! je sais, maman, ce qu'il doit faire. Puisqu'il a le manteau d'Élie, il n'a qu'à faire comme lui, et en frapper les eaux.

LA MÈRE. — C'est, en effet, ce qu'il fit, en disant : « Où est l'Éternel, le Dieu d'Élie ? » Alors les eaux se divisèrent, et il passa.

SOPHIE. — Pourquoi dit-il : « Où est l'Éternel, le Dieu d'Élie ? »

LA MÈRE. — Il invoquait ainsi Celui qu'Élie avait servi, et qui avait manifesté sa puissance par le moyen de son serviteur. Le Dieu d'Élie devait être aussi celui d'Élisée. Combien Dieu se montrait miséricordieux envers son méchant peuple ! Il n'avait pas écouté Élie et Dieu avait pris Élie au ciel, et maintenant il lui envoie un nouveau prophète, qui ne devait pas être le prophète de la loi, mais de la grâce, et exercer son ministère par des actes de bonté. Élie était comme fut Jean le Baptiseur (1), et

(1) Lisez Malachie IV, 4-6 ; Luc I, 17 ; Matthieu XVII, 11-13.

Élisée est un type du Seigneur Jésus qui allait de lieu en lieu faisant du bien. Tu te rappelles que cinquante hommes d'entre les fils des prophètes, qui étaient à Jéricho, s'étaient tenus à distance pendant qu'Élie et Élisée traversaient le Jourdain. Lorsqu'ils virent Élisée revenir seul et portant le manteau d'Élie, ils comprirent ce qui était arrivé, et que l'Éternel s'était choisi un autre prophète, successeur d'Élie, dans la personne d'Élisée. Ils se dirent : « L'esprit d'Élie repose sur Élisée, » et ils vinrent se prosterner devant lui.

SOPHIE. — Ils devaient être heureux d'avoir un nouveau maître pour les enseigner, et Dieu était bien bon de le leur avoir donné.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Et Dieu a toujours pris soin qu'il y eût des moyens d'instruire ceux qui désirent le connaître et connaître sa volonté. Il a donné des prophètes à son ancien peuple, puis le Seigneur Jésus a annoncé le grand salut qu'il venait accomplir, ensuite les apôtres et d'autres serviteurs de Dieu ont prêché la Parole par l'Esprit Saint (1), et nous, nous avons la parole de Dieu, la Bible, l'Écriture divinement inspirée (2), le Saint-Esprit, pour nous la faire comprendre (3), et aussi des serviteurs que le Seigneur suscite, des évangélistes, des pasteurs et docteurs, pour annoncer l'Évangile, pour exhorter et instruire les chrétiens (4).

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée resta avec les fils des prophètes à Jéricho ?

LA MÈRE. — Oui, au moins quelque temps. Mais avant d'y rentrer, les fils des prophètes lui firent

(1) Lisez Hébreux I, 1 ; II, 3, 4.

(2) 2 Timothée III, 16, 17.

(3) 1 Jean II, 20, 27. — (4) Éphésiens IV, 11, 12.

une étrange demande. « Peut-être, » dirent-ils, « l'Esprit de l'Éternel aura emporté ton maître, et l'aura jeté sur quelque montagne ou dans quelque vallée ; voilà cinquante hommes vaillants, permets qu'ils aillent et cherchent ton maître. »

SOPHIE. — Ils ne croyaient donc pas que Dieu eût enlevé Élie au ciel ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Cela était pour eux une chose incroyable qu'un homme ne passât point par la mort. Ils étaient comme ceux qui, de nos jours, se rient des chrétiens qui attendent la venue du Seigneur. Ils disent que nous devons tous mourir, tandis que l'Écriture dit : « Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés » (1).

SOPHIE. — Mais Élisée ne leur permit pas d'aller, j'en suis sûre.

LA MÈRE. — D'abord il leur dit : « N'y envoyez pas, » car il savait bien ce qui en était. Mais pressé par eux, il leur dit : « Envoyez, » et pendant trois jours, ils cherchèrent, mais en vain, et ils retournèrent auprès d'Élisée qui leur dit pour tout reproche : « Ne vous avais-je pas dit de n'y point aller ? »

SOPHIE. — Il me semble, maman, qu'ils étaient un peu comme ce pauvre Thomas, qui voulait voir pour croire (2).

LA MÈRE. — En effet ; et il faut nous rappeler ce que le Seigneur dit à ce propos : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » Thomas aurait dû croire sur le témoignage des autres disciples. Nous n'avons pas vu le Seigneur, mais nous avons la parole de Dieu qui nous le fait connaître, et nous sommes bienheureux si nous croyons ce qu'elle nous dit. « La foi, » dit Paul, « vient de ce

(1) I Corinthiens XV, 51. — (2) Jean XX, 24-29.

que l'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (1). Et comme le dit Pierre à ceux à qui il écrivait, à nous, par conséquent : « Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (2). Puissions-nous, mon enfant, nous réjouir ainsi ! Une autre fois, Sophie, nous verrons le commencement des miracles d'Élisée.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LES ARMÉNIENS (*suite*)

Pendant un certain temps, surtout depuis 1856, les populations non musulmanes de l'empire turc jouirent d'une certaine dose de paix et de liberté. Mais en l'année 1876, le sultan actuel monta sur le trône, et se montra un ennemi acharné des chrétiens qui sont sous sa domination et qu'il voudrait exterminer. Sa haine s'est surtout portée contre les Arméniens.

Après une guerre entre la Russie et la Turquie en 1877-1878, un traité fut signé à Berlin. Le sultan s'y engageait à exécuter sans délai les réformes demandées dans la condition des provinces arméniennes, et à garantir celles-ci contre les Kurdes. L'Angleterre, par une convention spéciale, stipulait la même chose, et une égale protection pour tous les sujets du sultan. Et c'est peu à peu qu'à partir

(1) Romains X, 17. -- (2) 1 Pierre I, 8.

de ce moment, le gouvernement turc a retiré aux chrétiens tous les droits dont jouissent les musulmans !

Pour ne parler que des chrétiens arméniens, on les voit accablés d'impôts, privés du droit de porter des armes, obligés de donner l'hospitalité gratuite à tout musulman qui vient chez lui, et qui peut exiger que tout ce qui lui plaît dans la maison, lui soit livré. Puis la situation s'aggrava de plus en plus. A partir de 1890, les Kurdes, enrôlés par le sultan, se livrèrent à tous les excès contre les malheureux Arméniens, sans qu'il leur fût permis de porter aucune plainte, sous peine d'être punis. Et enfin ont eu lieu, en 1895 et 1896, les épouvantables massacres systématiques des chrétiens arméniens, dans le but avéré de purger le pays des infidèles, comme disent les Turcs. Plus de 100,000 Arméniens, d'autres disent même 300,000, ont été massacrés ; les maisons ont été pillées, nombre de villages entiers ont été brûlés, et près de 500,000 personnes se sont trouvées sans ressources, privées de tout et mourant de faim. Des milliers de pauvres enfants ont été laissés orphelins. Un grand nombre d'Arméniens, pour sauver leur vie et celle de leurs enfants, se sont faits mahométans. On ne leur laissait pas d'autre choix.

Je ne puis vous raconter les scènes terribles de meurtre et de carnage qui ont eu lieu, les tortures affreuses que plusieurs de ces pauvres Arméniens ont subies avant d'être tués. Des enfants voyaient leur père massacré sous leurs yeux, et les mères leurs petits enfants. Je vous dirai un seul exemple pour vous montrer la barbarie et la cruauté avec lesquelles les Turcs ont procédé à ces massacres. Dans la ville d'Orfa, une foule d'Arméniens, environ 3000, hommes, femmes et enfants, étaient rassem-

blés dans la principale église. La populace et les soldats vinrent l'attaquer. D'abord on tira par les fenêtres, puis les portes furent enfoncées, et les assaillants se mirent à massacrer, à piller et à détruire les tableaux et les reliques. Une grande galerie en bois et en pierre qui fait le tour de l'église, était remplie de femmes et d'enfants. On commença par tirer sur eux, mais bientôt l'idée vint à ces barbares d'apporter au-dessous de la galerie de la paille et d'autres objets combustibles, puis on y versa du pétrole et on y mit le feu. Bientôt les escaliers, la galerie, les poutres, tout fut en flammes, et ces infortunés furent consumés ! Et cela s'est passé dans notre siècle et sous nos yeux. Car à Constantinople même des milliers d'Arméniens ont été massacrés. Oh ! quelle est la puissance de Satan ! De quelle cruauté, lui, le meurtrier dès le commencement, il remplit le cœur des hommes ! Prions pour ces persécutés, pour ces souffrants, et aussi pour leurs bourreaux mêmes.

Je vous disais qu'un grand nombre d'Arméniens avaient cédé à la crainte de la mort et s'étaient faits musulmans. Mais il y en eut, et même parmi des enfants, qui préférèrent la mort plutôt que de renier Christ. Ainsi, à Orfa, deux jeunes garçons furent saisis par la populace et sommés de consentir à devenir mahométans. Ils refusèrent, et leur mère, qui était présente, leur cria : « Mourez, mais ne reniez pas le Seigneur Jésus ! » Ils tinrent ferme et furent mis à mort. Jeunes garçons qui lisez ces lignes, et qui êtes, sans doute, plus instruits que ces jeunes martyrs, seriez-vous prêts à donner votre vie pour le Sauveur ? Il ne vous appellera probablement pas à mourir comme eux, mais il demande que vous viviez pour Lui, pour le servir en renonçant à vous-mêmes et au monde, et cela c'est aussi donner

sa vie. Heureux enfants ! Sans connaître peut-être cette parole du Seigneur : « Sois fidèle jusqu'à la mort, » ils y ont obéi, et ils jouissent de ce que le Seigneur ajoute : « Je te donnerai la couronne de vie. » (Apocalypse II, 10 ; lisez aussi XII, 11.)

Jeunes filles, écoutez aussi ce récit. A Césarée, dans la province d'Angora, le 30 novembre 1895, cinq cents chrétiens, d'autres disent mille, furent massacrés par les Turcs. Dans une maison de chrétiens évangéliques, se trouvaient un père et sa fille âgée de douze ans ; la mère avait fui chez sa fille aînée qui était mariée. La maison est enyahie, le père est tué, la jeune fille se réfugie dans une autre chambre. Mais bientôt un soldat turc y entre brusquement, et adoucissant sa voix autant que possible : « Mon enfant, » lui dit-il, « ton père est mort, parce qu'il n'a pas voulu se faire mahométan. Ne fais pas comme lui ; deviens mahométane, et je te prendrai chez moi où tu auras tout ce que tu voudras, comme si tu étais ma propre fille. » La jeune fille pâlit, mais répondit résolûment : « Je crois en Jésus. Il est mon Sauveur. Je l'aime. Je ne puis pas faire ce que tu me demandes, même pour sauver ma vie. » Irrité, le soldat se jette sur elle, la frappe à coups de sabre qui lui font dix-neuf blessures et la laisse pour morte, baignée dans son sang. La maison est pillée et brûlée et le cadavre du père consumé. Mais le même soir, une voiture amène le corps de l'enfant à sa mère dans une autre partie de la ville. Le Turc qui la conduisait, lui dit : « Je vous ai apporté le corps de votre petite fille. Vous êtes mon amie, et je ne pouvais la laisser là. » La mère saisit le corps de son enfant et croit y découvrir quelques restes de vie. Un médecin est appelé, et, par la bonté de Dieu, il réussit à ranimer l'enfant qui guérit. Cette jeune fille, comme bien d'autres enfants arméniens, put

être envoyée hors de son pays et, en 1896, elle se trouvait en Allemagne.

Chères jeunes lectrices, qui n'avez pas à passer par des épreuves aussi terribles, pouvez-vous dire : « Je crois en Jésus ; Il est mon Sauveur ; je l'aime » ? Ah ! si c'est le cas, puissiez-vous le montrer par une vie dévouée à son service.

Et vous tous, mes jeunes amis, n'oubliez pas dans vos prières tant de pauvres Arméniens, hommes, femmes et enfants, qui souffrent encore, et des privations cruelles, et du souvenir des scènes sanglantes desquelles ils ont été témoins, et de la crainte qu'elles ne se renouvellent. Demandez à Dieu qu'il retienne le bras de leurs cruels oppresseurs, et priez pour que leur foi soit soutenue et éclairée par les enseignements de la Parole. Demandez aussi au Seigneur de bénir les chrétiens et les chrétiennes d'Occident qui se dévouent pour le bien de ce pauvre peuple.

J'ajouterai maintenant à ce que je vous ai dit des Arméniens le récit suivant que m'a envoyé un ami chrétien qui habite Athènes et qui y annonce l'Évangile.

La foi d'un vieillard arménien

Le chemin du Dieu fort, qu'il est mystérieux !
 Au travers de la mer il se fraie un passage ;
 Il vole avec les vents au milieu de l'orage,
 Pour accomplir ses desseins merveilleux.

Dieu se montre parfois sous un aspect sévère,
 Mais bientôt apparaît le visage d'un Père.

La simple et véridique histoire qui suit, est comme une illustration de ces deux derniers vers, et montre d'une manière frappante la pleine suffisance pour l'âme d'une foi simple à la valeur du sang de Jésus,

le Fils de Dieu, sang précieux versé sur le Calvaire.

Un Arménien de bonne éducation et intelligent, parlant couramment, outre sa propre langue, le français, le grec, le turc et l'arabe, occupait une haute position au service de la sœur du sultan à Constantinople. Ses services étaient tellement appréciés par la princesse, que ni elle, ni lui, n'auraient jamais pensé que rien pût changer sa position et les conditions où il se trouvait. En outre, c'était un homme de plus de 70 ans, mais encore très actif.

Mais le massacre des Arméniens à Constantinople vint tout à coup troubler cette situation paisible. Avec le consentement et sur le conseil de la princesse qui l'employait, il s'enfuit de Constantinople pour sauver sa vie, accompagné de sa femme et de sa fille. On lui promit de lui payer une pension pour le reste de sa vie, mais, pour une cause ou une autre, il n'en reçut jamais que le premier mois.

Comme il y avait dans l'île de Crète une petite colonie d'Arméniens, il prit passage à bord d'un steamer qui s'y arrêtait, mais les autorités ne lui ayant pas permis de descendre à terre, il fut obligé de continuer sa route jusqu'au Pirée où le steamer se rendait. Là il débarqua, et voici quelle était sa situation : un vieillard lui-même, avec sa femme et une fille malades, sans amis, sans moyens d'existence, ah ! sûrement c'était bien sous « un aspect sévère » que Dieu se montrait envers lui !

J'eus le privilège de rencontrer cet Arménien peu de jours après son arrivée, et, par la bonté du Seigneur qui avait mis au cœur de quelques amis chrétiens en Suisse et en Allemagne de m'aider, je pus lui prêter quelque assistance. Je lui donnai un Nouveau Testament en langue arménienne. C'était pour lui un livre nouveau, et lui et sa famille le

lurent avec assiduité. Je les invitai aussi à assister aux prédications en arménien qui ont lieu chaque semaine au Pirée, et ils y vinrent tous les trois très régulièrement.

Dieu en soit béni, le salut par notre Seigneur Jésus Christ fut saisi par chacun de ces trois exilés.

Quelque temps après, Dieu jugea bon de coucher notre ami sur son lit de mort. Je lui demandai s'il n'était pas effrayé à la pensée de rencontrer un Dieu saint. « Oh ! non, » répondit-il sans la moindre hésitation ; « le sang de Jésus-Christ, versé sur le Calvaire, est suffisant pour moi. » Il me dit aussi qu'il jouissait d'une paix parfaite, « car, » ajoutait-il, « mes pensées, jour et nuit, se portent sur Jésus, sur ce qu'il est et ce qu'il a fait pour moi, et j'attends patiemment sa volonté. »

Ses amis le priaient de recevoir, des mains d'un prêtre, ce qu'ils appellent « le sacrement pour les mourants ; » mais il refusa, répétant : « Le sang de Jésus me suffit. »

J'assistai aux funérailles de celui qui est maintenant auprès du Seigneur auquel il avait cru, sachant qu'avant qu'il soit longtemps, quand notre Seigneur reviendra, il amènera avec Lui notre ami et frère. Sa femme et sa fille ont le cœur rempli de la même espérance, et ainsi notre Père a ôté pour elles l'aiguillon de la douleur.

Le lendemain de l'enterrement, je retournai au Pirée pour visiter la veuve et sa fille et les consoler par la lecture de la parole de Dieu, et la veuve me raconta ceci : « Quelques minutes avant sa mort, il lui dit d'écarter les rideaux de la fenêtre pour contempler la vue magnifique du dehors. Comme le temps était sombre, elle crut que l'esprit de son mari s'égarait. Mais lui, se reprenant promptement, dit : « Ah ! j'oubliais que vous n'avez pas mes yeux ;

vous ne pouvez voir ce que je vois. Je vois le ciel tout grand ouvert, et c'est si magnifique ! » Et quelques instants après, son esprit avait quitté le corps.

Ce récit véritable ne montre-t-il pas que si, d'abord Dieu semblait caché sous « un aspect sévère » pour cet Arménien, il s'est montré ensuite sous le doux visage « d'un Père » ? Puisse quelque cœur passant par l'épreuve être réjoui et encouragé par la pensée que, derrière l'épreuve, il y a la main et le cœur de Dieu, d'un tendre Père. Et puissions-nous tous avoir cette foi toute simple en Jésus et en l'efficacité de son sang, qui remplit d'une sainte paix et de l'espérance assurée du ciel !



La conversion de Kitty

Vous savez, chers jeunes amis, que le Seigneur Jésus, avant de quitter ses bien-aimés disciples, leur a dit : « *Je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi.* » (Jean XIV, 3.) Et cette promesse du retour de Jésus est souvent répétée dans la parole de Dieu, qui se clôt par ces mots : « *Je viens bientôt.* » (Apocalypse XXII, 20.) Désirez-vous que le Seigneur Jésus vienne ? Êtes-vous prêts pour vous en aller avec Lui, dans la maison du Père, dans les magnifiques demeures du ciel ? L'histoire suivante d'une jeune fille, racontée par elle-même, vous dira comment on peut attendre sans crainte et avec joie le retour du Seigneur (1).

J'étais l'unique enfant de parents tendrement chéris. Ils aimaient Jésus, parce qu'ils savaient que

(1) Lisez, chers enfants, 1 Thessaloniens IV, 15-17.

Jésus les avait aimés le premier. (1 Jean IV, 19.) Cela leur donnait le désir de Le voir, et ils attendaient son retour. Naturellement, comme c'est le cas chez les grandes personnes, ainsi que chez les enfants, ils parlaient beaucoup de ce qu'ils désiraient. Il me semblait qu'ils ne s'entretenaient presque d'autre chose que de la joie qu'ils auraient d'aller à la rencontre du Seigneur Jésus, quand il viendra chercher ceux qui croient en Lui pour qu'ils soient toujours avec Lui.

On m'avait enseigné la merveilleuse histoire de l'amour de Dieu pour les pauvres pécheurs ; je la connaissais bien dans ma tête, mais mon cœur, à cet égard, était aussi dur que la pierre. Tout ce que je désirais était de jouir de quelques-uns des amusements du « monde. » On m'avait dit que le monde était ennemi de Dieu ; je savais ce qu'eu dit la parole de Dieu, dans la première épître de Jean, au chapitre deux et au chapitre cinq (1), et néanmoins je soupirais d'autant plus après ses plaisirs. Il y avait deux choses à l'égard desquelles mes parents étaient très stricts : c'étaient la toilette et la lecture de livres qu'ils n'approuvaient pas. Et moi, je pensais que le monde avait bien des charmes, car j'aimais les belles robes et les jolis chapeaux, et pardessus tout j'aimais les livres amusants et les histoires qui saisissent l'imagination.

Vous voyez, mes chers jeunes amis, combien les pensées et les désirs de mes parents différaient des miens. Cela me rappelle ce que Dieu dit touchant ses pensées et ses voies, en Ésaïe LV, verset 8 : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies. » Ah ! si ce Dieu d'amour, ce tendre et bon Père, nous laissait, nous misé-

(1) Chapitre II, 15-17 ; chapitre V, 19,

rables pécheurs, suivre nos propres pensées et nos propres voies, nous ne pourrions pas être sauvés, et nous n'entrerions point dans la demeure bienheureuse qu'il a préparée pour nous dans le ciel. Remercions-le de tout notre cœur, de ce qu'il a ses voies de miséricorde envers nous.

Mais je reviens à mon histoire. Comme je ne pouvais pas suivre mes penchants et mes désirs, j'étais souvent méchante et désobéissante, une jeune fille mécontente et malheureuse. Rien n'est plus désagréable qu'un enfant ingrat et de mauvaise humeur ; ne le pensez-vous pas ? De cette manière, je causais beaucoup de chagrin à mes parents. Comme je vous l'ai dit, la seconde venue du Seigneur Jésus était une des choses dont j'entendais le plus parler ; du moins, il me semblait ainsi. Il est certain que mon père, au culte de famille, choisissait de préférence dans la parole de Dieu les passages qui traitaient de ce sujet.

A la fin, la pensée constante du retour du Seigneur devint pour moi une si terrible réalité que je ne pouvais plus dormir tranquille, dans la crainte qu'en m'éveillant je ne trouvasse que tous ceux qui croyaient au Seigneur n'eussent été pris pour être avec Lui, et que moi j'eusse été laissée ; car je savais combien j'étais méchante. Vous pouvez vous imaginer, chers jeunes amis, combien j'étais misérable. Bien que j'aimasse beaucoup mes parents, je n'osais pas leur dire, ni à personne, que j'étais si malheureuse.

A mesure que le temps passait, ma crainte aussi augmentait. J'allais au lit de bonne heure. Ma chambre était en haut de la maison, et quelquefois le plus grand nombre des personnes de la famille était dehors, assistant à quelque service religieux. Alors tout était complètement tranquille dans la maison ;

on n'entendait pas un bruit. Combien souvent, dans ma frayeur, je me suis levée et j'ai écouté, appuyée sur la rampe de l'escalier, si je percevrais quelque signe de vie. La terreur me prenait que tous ne fussent partis, et moi seule laissée en arrière. Soudainement un rayon d'espérance me venait dans la folle pensée que, si réellement le Seigneur Jésus était venu, la grande horloge du vestibule aurait cessé de battre. Je me rassurais en l'entendant comme de coutume. Mais le soir suivant, et soir après soir, la même crainte revenait me tourmenter. Mes jeux et mes amusements dans la journée étaient gâtés, quand je pensais que, le soir, il faudrait aller me coucher.

J'étais presque devenue une grande fille, lorsqu'un dimanche soir j'entendis une prédication sur Exode XII, verset 23 : « *L'Éternel verra le sang sur le linteau et sur les deux poteaux, et l'Éternel passera par-dessus la porte, et ne permettra pas au destructeur d'entrer dans vos maisons pour frapper.* » Ce fut le moyen dont Dieu se servit pour me délivrer de la terreur que m'inspirait la pensée du retour du Seigneur, et me rendre prête à Le rencontrer. Je compris, d'après ce que dit le prédicateur, que le même Dieu qui avait promis de ne point frapper les maisons des Israélites sur lesquelles étaient le sang de l'agneau, épargne aussi tout pécheur qui s'abrite sous le sang de Jésus, son Fils. Les yeux du Dieu très saint ne voient pas le pécheur pour le frapper, mais voient le précieux sang de Christ qui purifie de tout péché. Je fus rendue capable de prendre Dieu au mot, et de croire que j'étais sauvée, puisqu'il a dit : « *Je passerai par-dessus.* » Combien j'étais heureuse en revenant à la maison, et en disant pour la première fois à mes chers parents toutes mes craintes et mes angoisses passées,

et comment maintenant je n'avais plus de crainte, parce que je savais et croyais que Jésus, mon Sauveur, m'avait aimée « le premier. » (1 Jean IV, 19.)

Vous voyez, chers jeunes amis, ce qui, non seulement nous ôte toute crainte du cœur en pensant au retour du Seigneur, mais nous le fait désirer et attendre avec joie : c'est de croire en Jésus, le Fils de Dieu, qui nous lave de nos péchés dans son sang, en sorte que nous n'avons plus à redouter le jugement de Dieu que nous méritions comme pécheurs. Alors nous attendons « des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thessaloniens I, 10), et nous disons du fond du cœur : « AMEN, VIENS, SEIGNEUR JÉSUS ! »

Bientôt, bientôt j'espère
Être avec mon Sauveur
Dans la maison du Père,
Séjour du vrai bonheur.
Durant le jour sans fin
L'étoile du matin
Luira dans sa splendeur.

Il l'est déjà

Le petit Charles avait l'habitude de demander au Seigneur, dans sa prière du soir, d'écrire son nom dans le livre de vie. Un soir qu'il priait auprès de son père, celui-ci remarqua que Charles n'avait pas fait sa requête ordinaire. Pensant que c'était un oubli, le père demanda à son petit garçon pourquoi il n'avait pas prié Jésus d'écrire son nom dans le livre de vie. « Oh ! » s'écria l'enfant d'un ton joyeux, « *il l'est déjà !* »

Mes petits lecteurs peuvent-ils en dire autant ?

Réponses aux questions du mois d'avril

1° Le grand sujet de joie annoncé par un ange du ciel est la naissance du Sauveur. (Luc II, 10, 11.)

2° Celui en la présence duquel il y a abondance de joie, est le seul Dieu, notre Sauveur. (Jude 24, 25.)

3° Le joyeux événement sur la terre qui cause de la joie dans le ciel, est la conversion d'un pécheur. (Luc XV, 5-7 ; 9, 10.)

4° Psaume XXX, verset 5.

5° Aux soixante-dix disciples qui revenaient pleins de joie de ce que les démons mêmes leur étaient assujettis en son nom. (Luc X, 17-20.)

6° Jésus le dit aux disciples, en Jean XV, 11.

Et l'apôtre Jean le dit aux chrétiens, dans sa 1^{re} épître, chapitre I, verset 4.

Questions pour le mois de mai

1° Près de quelle ville Jésus ressuscita-t-il un jeune homme mort ?

2° Qu'est-ce qui rendait particulièrement douloureuse la mort de ce jeune homme ?

3° Quel sentiment le Seigneur éprouva-t-il en voyant la douleur de la mère ? Y a-t-il d'autres occasions où Jésus éprouva le même sentiment ?

4° Par quelle parole et par quel acte Jésus consola-t-il la mère ?

5° Que nous prouve, à l'égard de Jésus, cet acte qu'il accomplit par une parole ?

6° Quelles réflexions vous suggère ce récit ?



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

HISTOIRE D'ÉLISÉE, LE PROPHÈTE

(2 Rois II, etc.)

LA MÈRE. — Nous continuerons, Sophie, l'histoire pleine d'intérêt du prophète Élisée. Après l'enlèvement au ciel de son cher maître, il demeura quelque temps à Jéricho.

SOPHIE. — Les fils des prophètes devaient être heureux de l'avoir avec eux pour les enseigner.

LA MÈRE. — Cela n'est pas douteux. C'est ainsi que les disciples jouissaient de la présence de Jé-

sus (1), que les premiers chrétiens aimaient à avoir Paul au milieu d'eux (2), et que nous aussi nous sommes heureux quand un serviteur de Dieu passe quelque temps avec nous, pour nous entretenir du Seigneur et des choses du ciel. Et il y a toujours en cela une bénédiction, comme l'éprouvèrent, non seulement les fils des prophètes, mais tous les habitants de Jéricho.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — Tu te souviens, n'est-ce pas, de ce qui était arrivé à Jéricho ?

SOPHIE. — Oui, maman. Elle avait été détruite par Josué qui avait déclaré que la ville était anathème, et que celui qui la rebâtirait serait maudit. Et cependant un méchant homme, au temps du roi Omri, brava la malédiction, et rebâtit Jéricho ; mais ses deux fils moururent à cause de sa désobéissance (3).

LA MÈRE. — C'est bien cela. Mais Jéricho portait toujours les traces de la malédiction, et tous les efforts des hommes n'avaient pu les faire disparaître. C'est ce que vinrent dire les habitants à Élisée : « Tu vois que l'emplacement de la ville est bon ; mais les eaux sont mauvaises, et la terre est stérile. »

SOPHIE. — Ils avaient donc confiance en Élisée, et croyaient qu'il pourrait remédier à ce mal ?

LA MÈRE. — Oui, car ils le reconnaissaient comme un homme de Dieu et comme un prophète, c'est-à-dire comme quelqu'un qui représente Dieu. Et leur confiance ne fut pas trompée, car Dieu honore ceux qui honorent ses serviteurs (4). Élisée leur dit : « Apportez-moi un vase neuf, et mettez-y du sel. Et ils le lui apportèrent. Et il sortit vers le lieu d'où

(1) Luc XXIV, 32. — (2) Actes XVI, 15 ; XXVIII, 14.

(3) Josué VI, 17, 26 ; 1 Rois XVI, 34. — (4) Matthieu X, 40, 41.

sortaient les eaux, et y jeta le sel, et dit : Ainsi a dit l'Éternel : J'ai assaini ces eaux ; il ne proviendra plus d'ici ni mort, ni stérilité. Et les eaux furent assainies, jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Élisée avait prononcée. »

SOPHIE. — Je remarque, maman, qu'Élisée n'accomplit pas ce miracle par lui-même, mais au nom de l'Éternel. Il rendait ainsi l'honneur à Dieu qui seul peut faire des miracles. Les habitants de Jéricho devaient être heureux et bien reconnaissants envers Dieu.

LA MÈRE. — Nous n'en pouvons douter, Sophie. Mais Dieu a fait pour nous des choses bien plus merveilleuses et que ce miracle nous rappelle.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire quelles choses nous sont rappelées par ces eaux rendues saines ?

LA MÈRE. -- Tu le comprendras sans peine, mon enfant. Te souviens-tu de ce qui nous est dit quand Dieu vit toute l'œuvre de la création sortie de ses mains ?

SOPHIE. — Oui, maman. Dieu vit que c'était très bon. Tout dans la nature était bon et parfait, et l'homme l'était aussi. Il était innocent et ne connaissait pas le mal, aussi était-il heureux. Mais cela n'a pas duré.

LA MÈRE. — C'est comme à Jéricho, n'est-ce pas ? L'emplacement de la ville était bon ; mais les eaux étaient mauvaises et la terre stérile. D'où venait cela ? Du péché, qui avait attiré la malédiction sur le territoire de cette ville. De même, le péché de l'homme a amené la ruine et la désolation sur la terre, dans le monde, et surtout chez l'homme. Tu sais, Sophie, ce qui fut dit à Adam après sa désobéissance.

SOPHIE. — Oui, maman ; le sol devait être maudit à cause de lui ; au lieu de porter de beaux fruits

comme dans le paradis, il devait produire des épines et des ronces, et Adam, pour avoir du pain, aurait à travailler péniblement jusqu'à ce qu'il mourût.

LA MÈRE. — Ainsi le péché de l'homme a amené la malédiction, la peine, les souffrances et la mort. Et n'est-ce pas ce que nous voyons autour de nous ? Les eaux sont amères et la mort règne. L'homme ne trouve pas dans ce monde de quoi se désaltérer, je veux dire de quoi être vraiment heureux ; la terre est stérile, c'est-à-dire le monde et ce qui s'y trouve, ne peut satisfaire vraiment aux désirs du cœur. On souffre et puis l'on meurt. Mais, mon enfant, cela est vrai surtout de chacun de nous dans notre état naturel. Qu'est notre pauvre et misérable cœur. Il est devenu, à cause du péché, comme une source empoisonnée d'où sortent toutes sortes de mauvaises choses. Lis ce que Dieu dit, au chapitre VI de la Genèse, verset 5.

SOPHIE (*lit*). — « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps. »

LA MÈRE. — Après le déluge, l'Éternel répète cette triste vérité (1). Lis encore ce que le Seigneur Jésus déclare, au chapitre XV de Matthieu, aux versets 18 et 19.

SOPHIE (*lit*). — « Les choses qui sortent de la bouche viennent du cœur, et celles-là souillent l'homme. Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages et les injures. » C'est bien en effet une source empoisonnée, et je le sais bien pour moi, chère maman, car j'ai eu et j'ai souvent de mauvaises pensées qui montent dans mon

(1) Chapitre VIII, 21.

cœur. Alors je demande au Seigneur Jésus de les chasser.

LA MÈRE. — Tu fais bien, mon enfant. Il est notre ressource et notre force, et il nous écoute toujours quand nous venons à Lui. Quant aux fruits que produit ce méchant cœur, comment pourraient-ils être bons? Un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits, dit Jésus (1). Ainsi nous sommes à l'égard de Dieu comme une terre stérile. Même les plus belles actions aux yeux des hommes, ne comptent pour rien devant Dieu, parce qu'elles sont souillées par le péché. Ce sont des œuvres mortes, dit la Parole (2).

SOPHIE. — Je comprends, maman, ce que tu viens de dire, et je vois aussi que, de même qu'Élisée se trouva à Jéricho pour rendre les eaux saines de la part de l'Éternel, Dieu a envoyé Jésus, son Fils, pour nous tirer de notre triste état.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Il nous est dit que « le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruise les œuvres du diable » (3).

SOPHIE. — J'aimerais, chère maman, que tu me dises ce que signifient le vase neuf et le sel qu'Élisée demanda.

LA MÈRE. — Le sel garantit de la corruption. Il agit avec énergie, et sa saveur se sent et se répand partout où l'on en a mis. Il est donc l'image de ce qui est incorruptible, purifiant et durable. On en mettait sur toutes les offrandes présentées à l'Éternel, et on l'appelait le « sel de l'alliance de ton Dieu » (4), pour montrer que rien, du côté de Dieu, ne pouvait altérer son alliance avec son peuple. C'est ce que signifiait l'expression : une « alliance de

(1) Matthieu VII, 18. — (2) Hébreux IX, 14.

(3) I Jean III, 8.

(4) Ézéchiel XLIII, 24; Lévitique II, 13.

sel » (1), une alliance durable. Le parfum consacré uniquement à l'Éternel, et qui représentait les grâces qui se trouvent dans la Personne du Seigneur, la saveur de ces grâces, ce parfum était pur, saint et salé (2). Et l'apôtre, écrivant aux Colossiens, leur dit : « Que votre parole soit dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel » (3). Nous pouvons donc voir dans le sel qu'Élisée jette dans le lieu d'où sortaient les eaux, une image de la puissance énergique et purifiante de la grâce qui nous a été apportée par le Seigneur Jésus, qui nous sépare du mal et nous délivre de la mort. Lis dans l'épître de Tite le beau passage du chapitre II, versets 11 et 12.

SOPHIE (*lit*). — « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobriement, et justement, et pieusement. »

LA MÈRE. — Et il ajoute plus loin : « Notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité, et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres. »

SOPHIE. — Oui, je comprends bien, chère maman. La grâce de Dieu nous sauve, puis elle agit sur nos méchants cœurs et nous purifie, et alors nous pouvons faire ce qui est agréable à Dieu.

LA MÈRE. — Cette grâce ôte la malédiction qui pèse sur le pécheur, de sorte que du cœur, qui était autrefois une source empoisonnée, coule maintenant comme un fleuve d'eau vive (4) de louanges, d'actions de grâce, de bénédictions, produites par

(1) Nombres XVIII, 19 ; 2 Chroniques XIII, 5.

(2) Exode XXX, 35. — (3) Colossiens IV, 6.

(4) Jean VII, 37-39.

l'Esprit Saint qui habite dans le croyant. Et ce même Esprit produit aussi en nous des fruits « d'amour, de joie, de paix, de longanimité, de bienveillance, de bonté, de fidélité, de douceur, de tempérance » (1), à la gloire de Dieu. Il n'y a plus alors ni mort, ni stérilité. Celui qui croit en Jésus a au dedans de lui-même une source intarissable de bonheur (2).

SOPHIE. — Et le vase, pourquoi devait-il être neuf ?

LA MÈRE. — Tu sais, Sophie, qu'il est parlé dans l'Écriture du vieil homme et du nouvel homme. Le vieil homme, c'est ce que nous sommes par nature ; le nouvel homme est ce que nous devenons quand nous avons cru au Seigneur Jésus. « Les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles » (3). C'est ce que la Parole appelle aussi « le renouvellement de l'Esprit Saint » (4), parce que c'est l'Esprit Saint qui produit cette œuvre merveilleuse. Et c'est là, je pense, ce dont le vase neuf est la figure. Pour pouvoir servir Dieu véritablement, il faut être comme un vase neuf, sans souillure, et le chrétien est racheté de toute iniquité, purifié par le sang de Jésus, doué d'une vie nouvelle par le Saint-Esprit, et il est ainsi un vase neuf. Il se sépare du mal, étant transformé par le renouvellement de son entendement (5), et il devient « un vase à honneur, sanctifié, propre au service du Maître, préparé pour toute bonne œuvre » (6).

SOPHIE. — Merci, maman ; je désire bien être aussi un petit vase neuf qui contienne la grâce de Dieu et qui puisse servir au cher Maître, le Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — La puissance de la grâce qui a déjà

(1) Galates V, 22 ; Colossiens III, 12-15.

(2) Jean IV, 13, 14.

(3) 2 Corinthiens V, 17. — (4) Tite III, 5.

(5) Romains XII, 2. — (6) 2 Timothée II, 21.

opéré dans le cœur de celui qui croit pour le transformer et y faire toutes choses nouvelles, se manifestera pleinement dans l'état à venir, l'état de résurrection. Là, nous est-il dit, il n'y aura plus de malédiction. Un fleuve d'eau vive, éclatant et pur comme du cristal, sortira du trône de Dieu et de l'Agneau, arrosant la sainte cité, et l'arbre de vie, planté sur ses rives, donnera son fruit pour la nourriture des saints (1). Ah ! comme toutes choses seront belles, quand elles auront été faites nouvelles ! Il n'y aura plus ni mort, ni stérilité ; la mort ne sera plus ; les rachetés seront avec Dieu ; ils verront sa face et jouiront pour l'éternité d'un bonheur sans mélange (2).

SOPHIE. — Combien j'aime, chère maman, que tu me parles de ces choses ! Je suis si heureuse de penser au ciel où nous serons avec Jésus ! On a peine à croire que nous jouirons d'un tel bonheur.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais nous serons certainement là. Maintenant, te rappelles-tu un fait qui s'est passé à Jéricho et qui nous fait comprendre l'œuvre du Seigneur dans un cœur ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que tu veux parler de Zachée (3).

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Le Seigneur Jésus passait dans cette ville, et il y avait là un pauvre cœur qui n'avait pas été « assaini, » dans lequel il y avait « mort et stérilité. » Il n'avait trouvé le bonheur, ni dans sa position, ni dans ses richesses, ni dans ses œuvres. Alors Jésus, qui connaissait son état, ses besoins et ses désirs, vint lui apporter la grâce divine, le salut. « Aujourd'hui, » dit Jésus en entrant chez Zachée, « le salut est entré dans cette maison. »

(1) Apocalypse XXII, 1-5 ; II, 7.

(2) Lisez Apocalypse XXI, 2-5.

(3) Luc XIX, 1-10.

C'était comme le sel bienfaisant et purificateur jeté autrefois dans les eaux de Jéricho et qui transforma tout. Quand Jésus est reçu dans un cœur — et il se tient à la porte et il frappe — tout est changé, tout est purifié, il n'y a plus ni mort, ni stérilité, mais joie, paix et bonheur. Et remarque encore, mon enfant, que lorsque les eaux de Jéricho furent rendues saines, ce fut une chose durable. Il est dit : « jusqu'à ce jour. » Ainsi, quand on est à Jésus, c'est pour l'éternité (1).



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)



DES DIVERSES FORMES RELIGIEUSES

Ce que je vous ai raconté des Arméniens et de leurs souffrances, des cruautés exercées sur eux par les Turcs, leurs barbares dominateurs, me conduit, naturellement, mes jeunes amis, à vous parler de Mahomet et de la religion qu'il a établie, et qui porte son nom.

L'apôtre Paul nous parle de trois systèmes religieux dans lesquels se rangeaient de son temps tous les hommes. Il y avait les Juifs, les Grecs qui étaient idolâtres, et l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire les chrétiens. (1 Corinthiens X, 32.) C'est comme nous dirions maintenant, le paganisme, le judaïsme et le christianisme. A ces trois formes religieuses, qui existent encore de nos jours, il faut en joindre à présent une quatrième, le mahométisme.

(1) Jean X, 28, 29

Les idolâtres ou païens formaient alors, comme aussi aujourd'hui, la classe la plus nombreuse. Ce sont ceux, vous le savez, qui adorent une multitude de divinités appelées idoles, nom donné surtout à leurs représentations en or, en argent, en pierre ou en bois (1). Ces divinités étaient, ou les astres (2), auxquels on attribuait plus qu'une existence matérielle, ou des êtres imaginaires dont on peuplait le ciel, la terre et les mers, attribuant à chacun une fonction et une puissance particulières, ou bien des animaux, même des reptiles et des plantes (3). L'homme éprouve en lui-même le besoin d'une religion, c'est-à-dire de se rattacher à une puissance supérieure, à laquelle il puisse s'adresser pour être aidé ; mais le péché l'a éloigné de Dieu dont il n'a pas gardé la connaissance (4), et Satan l'a conduit à l'idolâtrie, de sorte que, derrière les idoles, se trouvent en réalité les démons (5). Qu'ils sont encore nombreux de nos jours les pauvres idolâtres ! A quelles superstitions impures et souvent sanglantes ne sont-ils pas adonnés ! Quelle dégradation n'y a-t-il pas chez un grand nombre ! Ils sont vraiment dans les ténèbres de l'ombre de la mort (6). Depuis le commencement du christianisme, des messagers de bonnes nouvelles ont travaillé et travaillent encore parmi eux pour les amener à la connaissance du vrai Dieu et de Jésus-Christ, son fils, qu'il a envoyé dans ce monde. Que Dieu les soutienne dans leur œuvre, et souvenons-nous d'eux dans nos prières.

L'idolâtrie, mes jeunes amis, a pris naissance

(1) Psaume CXV, 4 ; Jérémie II, 27.

(2) 2 Rois XXI, 3 ; Sophonie I, 5.

(3) Romains I, 22-23. — (4) Romains I, 19-21.

(5) 1 Corinthiens X, 20-21.

(6) Ésaïe IX, 2 ; Luc I, 79 ; Matthieu IV, 16.

très peu de temps après le déluge, car Josué dit au peuple d'Israël que leurs pères, avant Abraham, avaient servi d'autres dieux (1), et elle se répandit bien vite sur la terre. Alors Dieu résolut de se choisir un peuple (2) à qui il se ferait connaître, au sein duquel sa connaissance, comme seul vrai Dieu, serait gardée, son culte conservé (3), et à qui il confierait ses oracles (4) renfermant le grand dessein de son cœur, l'envoi d'un Libérateur qui naîtrait au sein de ce peuple (5). Le peuple choisi devait avoir en horreur l'idolâtrie et rester absolument séparé des nations païennes (6). Pour accomplir ce qu'il s'était proposé, Dieu se révéla à Abraham (7), le fidèle croyant, duquel le peuple choisi devait naître. Ce sont les Juifs, avec qui Dieu avait fait alliance, à qui il avait donné une loi, prescrit un culte, ordonné une sacrifice et qui avait reçu de magnifiques promesses. Mais vous savez, mes jeunes amis, que ce peuple, comblé de tant de grâces, s'est montré ingrat, constamment rebelle, s'adonnant à l'idolâtrie et perdant ainsi son caractère glorieux de témoin de Dieu, et cela malgré les avertissements, les menaces et les châtiments, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède. Ils furent emmenés en captivité et assujettis à des rois étrangers et idolâtres. Dieu en ramena un certain nombre dans leur pays, afin que s'accomplît parmi eux la promesse du Libérateur, du Messie prédit par les prophètes (8). Et le Fils de Dieu lui-même, devenu un homme, a paru au milieu d'eux; il était né de

(1) Josué XXIV, 2. — (2) Deutéronome VII, 7; X, 15.

(3) Deutéronome VII, 9; VI, 4; X, 12, etc.; XII, 10-14.

(4) Romains III, 2. — (5) Galates IV, 4.

(6) Deutéronome V, 6-10; VI, 14; VII, 3-6, 25, 26; XI, 16, etc.; Romains IX, 4, 5. — (7) Actes VII, 2.

(8) Michée V, 2; Ésaïe VII, 14; IX, 6, 7; XI, 1-10; Daniel IX, 24-26.

femme, descendant d'Abraham, de la race de David, selon les promesses (1). Il venait les sauver de leurs péchés et établir le royaume de Dieu (2). Mais les Juifs, sauf un très petit nombre, le rejetèrent et le firent mourir. Alors Dieu les rejeta pour un temps comme son peuple, et les plus terribles jugements tombèrent sur eux. Ils furent dispersés partout, n'ayant plus de pays, de ville sainte, de temple, de sacrifices. Nous les voyons dans cet état, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils se repentent et reconnaissent pour leur Messie et leur Roi, Celui qu'ils ont rejeté (3).

Et, en attendant, Dieu s'est tourné vers les pauvres païens plongés dans les ténèbres de leur ignorance, et a fait lever sur eux la lumière (4). Il leur a fait annoncer l'Évangile, la bonne nouvelle du salut pour quiconque croit en Jésus mort, ressuscité et glorifié dans le ciel (5) ; et il a envoyé l'Esprit Saint pour rendre témoignage à la gloire de Christ, pour demeurer en chaque croyant, et pour former l'Assemblée chrétienne en rassemblant les croyants autour du Seigneur (6). Bien que les Juifs, comme nation, aient été mis de côté, quiconque d'entre eux croit au Seigneur Jésus, est sauvé et fait partie de l'Assemblée ; mais il n'est plus Juif, il est chrétien, car dans l'Assemblée, il n'y a ni Juif, ni Grec, mais Christ est tout (7). Quels précieux privilèges nous avons comme chrétiens, mes jeunes amis ! Je ne puis pas vous les rappeler tous en ce moment ; mais le

(1) Galates IV, 4 ; Luc II, 7 ; Matthieu I, 1.

(2) Matthieu I, 21 ; Marc I, 15. — (3) Osée III, 4, 5 ; Zacharie XII, 10 ; XIII, 1.

(4) Actes XIII, 46, 47 ; XXVIII, 28.

(5) Actes XIII, 38, 39 ; X, 43.

(6) Jean XIV, 16, 17 ; XVI, 14 ; I Corinthiens XII, 13.

(7) Colossiens III, 11.

grand, le merveilleux avantage que nous possédons, c'est d'avoir la révélation de tout ce qu'est Dieu, que « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous a fait connaître » (1).

Comme nous l'avons vu ensemble dans nos récits sur l'Église ou l'Assemblée, Satan a réussi à faire entrer le mal dans l'Assemblée chrétienne. Peu à peu elle a déchu de la pureté et de la simplicité primitives. Les grandes vérités du salut par la grâce ont été obscurcies, et l'on y a substitué le salut par les œuvres ; la vie a été remplacée par des formes extérieures ; à la place du culte en esprit et en vérité, on a établi un culte de cérémonies empruntées au judaïsme et au paganisme. L'Église s'est d'abord assujettie à l'État, pour avoir sa protection au lieu de celle de Dieu, puis enflée d'orgueil, elle a voulu le dominer à son tour. La mondanité s'est introduite chez elle, ensuite elle a glissé dans une idolâtrie pire que celle du paganisme, rendant un culte aux saints et à la Vierge et se prosternant devant des images. Des disputes incessantes l'ont déchirée ; d'un autre côté s'est élevée la puissance du pape de Rome, se prétendant *vicaire* de Jésus-Christ sur la terre, et revendiquant l'autorité suprême sur toute l'Église, tandis que les évêques et les prêtres qui lui étaient soumis, exerçaient leur autorité sur les troupes. A cela il faut joindre une ignorance profonde.

Tel était, mes jeunes amis, l'état des choses dans la chrétienté, quand Mahomet parut et fonda sa nouvelle religion qui répudiait le paganisme, mais n'acceptait ni le judaïsme, ni le christianisme. Le mahométisme, ou religion musulmane, fut un fléau terrible pour la chrétienté, surtout en Orient, et on peut dire pour tout le monde. Est-ce une religion

(1) Jean I, 18.

vraie, ou qui a quelque chose de vrai? Non, mes amis. Malgré ses prétentions, elle est entièrement fausse. Mahomet est un faux prophète, et le Dieu qu'il veut qu'on adore, n'est pas le vrai Dieu. Souvenez-vous toujours qu'il n'y a qu'une seule et unique révélation de Dieu : celle qu'il a donnée par les prophètes, par son Fils et ses apôtres, et qui est contenue dans la Bible, laquelle *tout entière est la parole de Dieu.*

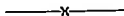
Ainsi maintenant, sur la terre, il y a quatre grandes formes religieuses : le paganisme qui se subdivise en une multitude de formes diverses, depuis le bouddhisme jusqu'au fétichisme ou culte d'objets inanimés, et qui, comme je vous l'ai dit, a Satan pour instigateur. Que d'esclaves il retient dans ses chaînes ! Ensuite le mahométisme qui prétend venir de Dieu, mais qui n'est qu'une illusion, une déception et un piège, encore plus funestes, de l'ennemi qui tient ainsi des millions d'hommes sous sa domination et dans les liens d'une erreur mortelle. En troisième lieu, le judaïsme, qui a bien le vrai Dieu, qui possède dans l'Ancien Testament une partie de la révélation de Dieu. Mais les Juifs sont désobéissants au vrai Dieu, en ne recevant pas le Christ, le Messie que l'Ancien Testament avait annoncé. Enfin, le christianisme qui a la pleine et complète révélation de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Les chrétiens ont le vrai Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit. Le christianisme, dans sa forme extérieure, est la chrétienté avec ses nombreuses sectes. Mais quel que soit le déclin de l'Église ou l'Assemblée, c'est dans le christianisme seul que se trouve la vérité qui sauve. C'est là qu'est proclamé le nom de Jésus, le seul qui ait été donné parmi les hommes, et par lequel il nous faille être sauvés (1).

(1) Actes IV, 12.

L'Église a été désobéissante et est déchue. Le temps vient pour elle, comme il est venu pour les Juifs, où elle sera vomie de la bouche du Seigneur (1). Mais dans tous les temps, Dieu a eu un résidu de témoins fidèles (2). Et à certaines époques, il a suscité des hommes qui ont remis en lumière des vérités oubliées. C'est ainsi, mes jeunes amis, qu'au temps de la réformation, tout en combattant les erreurs de Rome, Luther, Calvin, Farel et d'autres, ont remis en lumière la Bible, parole de Dieu, seule autorité infaillible, et la justification du pécheur par la foi en Jésus. Actuellement, ce qui a été rappelé à l'Église, c'est la grande vérité du retour prochain du Seigneur pour prendre les siens avec Lui, et la vraie notion de l'Église. Nous sommes aux derniers temps, mes jeunes amis, temps bien sérieux, et la parole du Seigneur à ceux — en petit nombre — qui ont reçu ces vérités, c'est : « Voici, je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne la couronne » (3).

Écoutez, mes chers jeunes lecteurs, l'avertissement solennel de Jésus : « Veillez... soyez prêts » (4).

La prochaine fois, si le Seigneur le permet, je vous dirai quelques mots sur Mahomet et sa doctrine.



Au fond de la mine, ou la précieuse lumière

Je veux vous raconter, mes jeunes amis, une petite histoire de mineur qui, je l'espère, vous intéressera. Ce que j'ai à vous dire m'est arrivé il y a longtemps, mais le souvenir en restera profondément gravé dans ma mémoire tant que je serai ici-bas.

(1) Apocalypse III, 16. — (2) Apocalypse II, 13, 25 ; III, 4.

(3) Apocalypse III, 11. — (4) Matthieu XXIV, 42, 44.

Dès ma jeunesse, ou plutôt dès mon enfance, j'étais habitué à travailler dans les mines grisouteuses (1), où l'on ne descend qu'avec une lampe fermée à clef, que l'on nomme la « lampe de Davy, » du nom de son inventeur. Mais, par la suite, la mine où je travaillais étant arrêtée, je fus conduit à m'occuper dans une mine sans grisou. Comme je cherchais du travail, je rencontrai un homme beaucoup plus âgé que moi et qui avait l'air assez robuste ; moi je n'avais que 18 ou 19 ans. Il m'engagea à m'embaucher avec lui, ce que j'acceptai volontiers, vu la tâche pénible qui m'attendait au fond des puits. Dans la mine où nous allions descendre, on se servait de lampes ouvertes. En partant de la maison, j'en avais pris une qui avait déjà servi à quelqu'un qui avait travaillé dans cette même mine. Elle était tout à fait bonne, mais n'avait pas été allumée depuis quelque temps. Je la nettoyai bien et l'emportai. De son côté, mon compagnon avait acheté une lampe neuve. Nous les remplîmes d'huile toutes deux et partîmes. Mais comme lui et moi nous n'avions travaillé jusqu'alors que dans les mines grisouteuses, où les mineurs ne prennent jamais d'allumettes pour descendre dans la bure (2), nous avons oublié de nous en munir pour rallumer nos lampes si elles venaient à s'éteindre.

Le contremaître de la mine nous envoya travailler du côté du midi pour tracer une voie dans le roc, parce qu'habituellement, la couche de charbon une fois emportée, il ne reste quand même pas assez d'ouverture pour faire passer le wagonnet. Ce genre d'ouvrage ne me plaisait pas, habitué que j'étais à extraire la houille, mais je me reposais un peu sur

(1) Celles où se dégage le *grisou*, gaz inflammable qui fait quelquefois explosion et peut causer des accidents terribles. — (2) Le puits.

mon compagnon. Nous partîmes donc depuis le fond, à travers « la pierre d'obscurité » (Job XXVIII, 3), dans les tunnels appelés « bouveaux, » et dans les voies d'où l'on avait déjà extrait la houille. Comme la mine était par exception peu profonde (100 à 150 mètres), les eaux du sol y pénétraient en abondance, de sorte qu'à côté du petit chemin de fer sur lequel roulent les wagonnets, coulait un véritable torrent. Nous marchâmes longtemps, car nous avions à faire un trajet de 2400 à 2500 mètres. Or dans les ténèbres de la mine le chemin paraît au moins le double, si ce n'est le triple.

En marchant, je pouvais à peine tenir ma lampe allumée, car le vent soufflait et je ne savais pas du tout comment je devais la porter ; à cet égard, mon compagnon était un peu plus adroit que moi. Enfin, nous arrivâmes sur le chantier qu'on appelle la taille, et nous nous mîmes aussitôt au travail. C'était le matin, car, par exception, de ce côté de la mine, on extrayait la houille la nuit, et l'on préparait les travaux le jour. On faisait cela, parce que l'on délaissait le Midi qui était presque dépouillé. Pour cette raison aussi, il n'y avait que quelques mineurs égrenés par ci, par là, et, nouveaux comme nous étions dans ce chantier, nous n'aurions su trouver personne dans les autres endroits où l'on travaillait.

Au bout de quelques heures, voilà ma lampe qui s'éteint. Tout ce que je m'efforçai de faire pour la rallumer fut inutile ; il y avait trop longtemps qu'elle n'avait servi. Ah ! comme à ce moment je commençai à apprécier la lumière. Mes efforts étant vains, il fallut se rendre à l'évidence que nous n'avions plus qu'une *lampe* pour nous deux. Qu'arriverait-il si malheureusement elle venait à s'éteindre ? Nous continuâmes notre travail, mais comme nous devions souvent changer de place notre précieuse lumière,

elle s'éteignit soudain, et nous voilà plongés dans l'obscurité la plus complète, sans même connaître aucun chemin dans ces régions profondes !

Ah ! mes jeunes amis, comme cela me rappelle l'état de ténèbres morales où nous sommes tous par nature ! Le péché nous a tous plongés dans un abîme profond, loin de la présence de Dieu, loin de « la vraie lumière. » Et dans cette région de ténèbres, on vit, on se meut, et même on trouve un certain agrément, hélas ! malgré tous les malheurs qu'on y rencontre comme conséquences du péché, et qui sont tout autant d'appels de Dieu à venir à Lui, la source de la vie, de la lumière et du bonheur. Mais combien est petit le nombre de ceux qui profitent de la lumière ! Aveugle et dans les ténèbres, l'homme s'étourdit toujours plus, s'avancant dans les voies du péché, cherchant quelque chose qui satisfasse son cœur, et ne pouvant jamais le trouver.

Et, chers jeunes amis, souvenez-vous qu'il n'y a pas seulement des ténèbres, mais aussi un « pouvoir des ténèbres » (Luc XXII, 53 ; Colossiens I, 13 ; Éphésiens VI, 12) ; que le diable, pour qui les tourments éternels sont préparés (Matthieu XXV, 41), cherche à y entraîner tout le monde avec lui ; comme la Parole sainte le dit : « Il séduit la terre habitée tout entière. » (Apocalypse XII, 9.) Aussi, mes jeunes amis — à qui Dieu fait la grâce de lire la Bonne Nouvelle — je voudrais vous presser de fuir vers Jésus, Celui qui est la « lumière de la vie » (Jean VIII, 12), de sorte que celui qui le suit « ne marchera pas dans les ténèbres, » et qui, en même temps, est « le chemin » pour aller au Père. (Jean XIV, 4-6.) Tout ce qui attire loin de Lui, en agissant sur votre cœur pour y produire de mauvais désirs, est du diable. Les œuvres qui se pratiquent dans la voie du péché sont appelées les « œuvres infructueuses »

des ténèbres. » (Éphésiens V, 11.) Prenez bien garde à l'entrée de votre chemin dans la vie, que votre cœur se tourne résolument, avec vérité, vers la lumière, vers Jésus, le bon Sauveur, qui vous appelle, qui vous attend, qui vous aime, et qui veut vous avoir avec Lui. (A suivre.)

L'anniversaire de Mimi

Je connais un petit garçon
 Qui vit bien loin, en Roumanie,
 Et savez-vous quel est son nom ?
 « Mimi, » lui dit maman chérie.

Et de Mimi voici la fête,
 En ce jour il a ses cinq ans !
 Vite, il faut qu'on la lui souhaite ;
 Ils aiment cela, les enfants.

A Mimi que souhaitons-nous ?
 Qu'il soit toujours un enfant sage,
 Obéissant, aimable et doux,
 Joyeux aussi, c'est de son âge.

A Mimi que donnerons-nous ?
 Un livre tout rempli d'images,
 Avec un baiser des plus doux ;
 Maman fera bien nos messages.

Que dire encore au cher Mimi ?
 Aime Jésus, parce qu'Il l'aime ;
 Du jeune enfant Il est l'Ami,
 Et prend de lui un soin extrême ;

Comme un berger garde un agneau,
 Et de ses yeux le suit sans cesse,
 Ainsi Jésus, plein de tendresse,
 Veille aux petits de son troupeau.

Réponses aux questions du mois de mai

1° Près de la ville de Naïn. (Luc VII, 11-17.)

2° Il était fils unique, et sa mère était veuve.

3° Jésus fut ému de compassion. Le Seigneur éprouva le même sentiment devant le lépreux (Marc I, 41); en voyant les foules, parce qu'ils étaient las et dispersés comme des brebis qui n'ont pas de berger. (Matthieu IX, 46; XIV, 14.) Il était aussi ému de compassion, parce que ceux qui l'entouraient, n'avaient rien mangé (Marc VIII, 2); il le fut encore à l'égard des aveugles qui imploraient sa pitié. (Matthieu XX, 34.) Et maintenant encore le Seigneur est plein de compassion. (Jacques V, 11.)

4° Il lui dit : « Ne pleure pas, » et il ressuscita la mort et le rendit à sa mère.

5° Cet acte nous prouve sa divinité. Dieu seul peut rendre la vie aux morts.

Questions pour le mois de juin

1° Comment Jacob montra-t-il l'affection spéciale qu'il avait pour Joseph? Citez un passage qui manifeste l'amour du Père pour Jésus.

2° Dans quel but envoya-t-il Joseph vers ses frères? Dans quel but Christ a-t-il été envoyé dans le monde?

3° Pourquoi Joseph fut-il haï par ses frères? En fut-il de même de Jésus? Citez les passages.

4° Comment agirent-ils envers Joseph, et comment cherchèrent-ils à couvrir leur péché? En quoi, dans ces circonstances, Joseph est-il le type de Jésus?

5° Quels furent les rêves de Joseph, et comment furent-ils réalisés?

Je suis heureux de dire à mes jeunes amis qui ont répondu aux questions pour avril, que leurs réponses étaient bonnes.



Le printemps

Voici le printemps
Dans sa magique parure :
Des oiseaux les chants
— Symphonie joyeuse et pure —
Montent vers les cieux
Radioux.

Le soleil sourit
A la terre qui s'éveille ;
Tout s'épanouit
A cette clarté vermeille ;
Tout renaît : les fleurs
Et les cœurs.

Et toi, chante aussi,
Chante à ton Sauveur, mon âme ;
Libre, sans souci,
Comme s'élève la flamme
Qui dans l'âtre a lui,
Monte à Lui.

S.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

LES MÉCHANTS ENFANTS DE BÉTHEL

(2 Rois II, 23, 24.)

LA MÈRE. — Nous continuerons l'histoire d'Élisée, ma chère enfant. La dernière fois, nous avons vu un touchant exemple de la grâce envers les habitants de Jéricho, et aujourd'hui, j'aurai à te parler d'un terrible exemple de jugement.

SOPHIE. — Élisée n'était donc pas resté à Jéricho ?

LA MÈRE. — Non ; Élisée se rendit à Béthel, où il y avait aussi des fils des prophètes. Il refaisait ainsi, en sens inverse, le chemin qu'il avait fait avec son cher maître Élie. Maintenant il le faisait seul, et il pensait sans doute à cet événement merveilleux, le départ d'Élie pour le ciel. Il était prophète à sa place en Israël, et c'était une grande responsabilité. Mais Béthel était le lieu où Jacob s'était arrêté, avait vu les anges de Dieu montant et descendant, et avait entendu la voix de l'Éternel lui donnant les consolantes promesses : « Je suis avec toi ; je te garderai partout où tu iras... je ne t'abandonnerai pas, » et l'Éternel lui avait aussi donné des promesses pour sa postérité (1).

SOPHIE. — Élisée pouvait s'approprier ces promesses, n'est-ce pas, et penser que Dieu serait avec lui pour faire du bien au peuple d'Israël ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Nous pouvons prendre pour nous les encouragements que

(1) Genèse XXVII, 13-15.

Dieu donnait à ses serviteurs (1). Élisée pouvait aussi se souvenir des paroles de Jacob : « L'Éternel est dans ce lieu, » et qu'il avait donné à cet endroit le nom de Béthel, c'est-à-dire « maison de Dieu. »

SOPHIE. — Oui, maman ; mais le méchant roi Jéroboam avait profané cet endroit en y mettant une idole, le veau d'or. Cela devait faire beaucoup de peine à Élisée.

LA MÈRE. — Assurément, Sophie. Mais Élisée était un témoin pour l'Éternel au milieu du mal, et il y en avait d'autres, comme les fils des prophètes, qui n'adoraient pas l'idole. Élisée exerçait un ministère de grâce en Israël, comme Jésus dont il était un type. Mais il eut bientôt l'occasion de voir la méchanceté qui existait même dans le cœur des plus jeunes, et la fâcheuse influence de l'idolâtrie, qui attire sur l'homme le jugement de Dieu.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — Comme Élisée approchait de la ville, une troupe de jeunes garçons en sortait. Élisée était déjà âgé et ses cheveux étaient tombés. Mais son âge même et son caractère de prophète le rendaient respectable. Remarque aussi qu'il était connu à Béthel, puisqu'il y avait été avec Élie. Sans doute, la nouvelle de l'enlèvement d'Élie au ciel était aussi parvenue dans cette ville, d'autant plus que les fils des prophètes connaissaient ce merveilleux événement. On aurait pu s'attendre à ce que ces jeunes garçons, en le voyant, eussent du respect pour lui et même fussent réjouis de le voir venir dans leur ville, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, je suis toujours heu-

(1) Voyez, par exemple, l'apôtre appliquant aux chrétiens ce que Dieu avait dit à Josué. Comparez Hébreux XIII, 5, 6 ; Josué I, 5.

reuse quand un serviteur de Dieu vient nous voir et nous parle du Seigneur. Cela me rappelle ce beau passage : « Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, de celui qui annonce la paix » (1).

LA MÈRE. — Élisée était en effet un de ceux-là. Il venait à Béthel avec des pensées de paix. Mais la première chose qu'il rencontra fut l'incrédulité et l'impiété.

SOPHIE. — Veux-tu donc dire que ces jeunes garçons étaient incrédules et impies ?

LA MÈRE. — Hélas ! oui, mon enfant. Et rien n'est plus triste que de voir ce mal se manifester chez ceux qui sont jeunes. Mais rappelle-toi ce que Dieu a déclaré : « L'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse » (2). Ces enfants de Béthel le firent bien voir. Lorsqu'ils virent Élisée, loin de le saluer avec respect, ce qui eût attiré sur eux sa bénédiction, ils se mirent à se moquer de lui. Peut-être y en eut-il un qui commença, et comme on le voit si fréquemment, les autres suivirent le mauvais exemple. Cela montre bien que ces malheureux enfants ignoraient ou avaient mis en oubli le précepte divin : « Tu te lèveras devant les cheveux blancs, et tu honoreras la personne du vieillard » (3). Et c'est un des tristes signes des temps fâcheux, quand « le jeune garçon use d'insolence contre le vieillard » (4). Hélas, ce manque de respect, et pour les vieillards, et pour les parents, et pour toute autorité, est ce que nous voyons si répandu de nos jours. La jeunesse est souvent arrogante, et les jeunes chrétiens ont à être en garde contre cette tendance fâcheuse et dangereuse. Il faut rendre

(1) Ésaïe LII, 7. — (2) Genèse VIII, 21.

(3) Lévitique XIX, 32. — (4) Ésaïe III, 5,

l'honneur à qui l'honneur (1). Il nous est dit que « les cheveux blancs sont une couronne de gloire, s'ils se trouvent dans la voie de la justice » (2), et c'était le cas pour Élisée. Malgré cela, ces jeunes garçons se moquaient de lui.

SOPHIE. — Ils étaient bien méchants. C'est toujours très vilain de se moquer, mais surtout d'un vieillard serviteur de Dieu. Je me souviens du passage où il est dit : « Bienheureux celui qui ne s'assied pas au siège des moqueurs (3).

LA MÈRE. — En effet, et il est aussi écrit : « Les jugements sont préparés pour les moqueurs » (4).

SOPHIE. — Mais j'y pense, maman. Peut-être que les parents de ces enfants ne leur avaient pas enseigné ce qui est dit dans la parole de Dieu.

LA MÈRE. — C'est bien probable, mon enfant. Ils avaient mis en oubli les commandements de l'Éternel relatifs à l'idolâtrie, et ce qu'il recommandait aux parents d'enseigner aux enfants : « Mettez ces mien- nes paroles dans votre cœur et dans votre âme... et vous les enseignerez à vos fils, en leur parlant » (5) ; et : « Élève le jeune garçon dès l'entrée de sa voie » (6), de même qu'aujourd'hui, il est dit aux parents d'élever « leurs enfants dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (7). C'est sans doute ce que n'avaient pas fait les parents à Béthel. Mais il y avait des faits qui s'étaient passés à Béthel, qui ne pouvaient pas encore être oubliés, et qui auraient dû inspirer aux enfants, comme aux parents, la crainte de l'Éternel. Te les rappelles-tu ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. Quand le roi

(1) 2 Timothée III, 2 ; Romains XIII, 7.

(2) Proverbes XVI, 31. — (3) Psaume I, 1.

(4) Psaume XIX, 29.

(5) Deutéronome XI, 19. — (6) Proverbes XXII, 6.

(7) Éphésiens VI, 4.

Jéroboam avait voulu faire saisir l'homme de Dieu qui l'avait repris au sujet du veau d'or, son bras s'était séché et l'autel s'était fendu. Puis l'homme de Dieu avait désobéi et un lion l'avait tué. Mais il y avait longtemps de cela. Ne l'avait-on pas oublié ?

LA MÈRE. — Il n'y avait guère plus de quatre-vingts ans, Sophie. Des vieillards de Béthel pouvaient avoir été témoins de ces faits, ou les avoir entendus raconter par leurs pères qui les avaient vus. Et puis le tombeau de l'homme de Dieu désobéissant était à Béthel, et plus de 260 ans après sa mort, les habitants de cette ville se souvenaient de cet événement (1). Peut-être était-ce dans le même chemin par où Élisée montait à la ville, que le lion avait tué l'homme de Dieu. Mais ces jeunes garçons étaient insoucians et incrédules, et n'avaient pas la crainte de Dieu dans leurs cœurs. Or « par la crainte de l'Éternel on se détourne du mal » (2).

SOPHIE. — De quelle manière se moquaient-ils d'Élisée ? Est-ce que cela est dit ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Ils lui disaient : « Monte, chauve ! monte, chauve ! » Ainsi ils se raillaient de son infirmité due à sa vieillesse et peut-être à sa vie austère, — et il y avait aussi une moquerie d'incrédulité. C'était comme s'ils avaient dit : « Tu prétends qu'Élie est monté au ciel, eh bien, montes-y aussi. »

SOPHIE. — Oh ! maman, cela rappelle comme les Juifs se moquaient du Seigneur sur la croix, quand ils disaient qu'il descendit de la croix, et qu'ils croiraient en Lui (3).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le méchant cœur de l'homme se moque de ce qu'il ne comprend pas.

(1) Comparez avec 2 Rois XXIII, 16-18.

(2) Proverbes XVI, 16.

(3) Matthieu XXVII, 41, 42.

Et ce qu'il comprend moins que tout, c'est la puissance et la grâce de Dieu (1). Ainsi les Juifs qui s'étaient moqués du Seigneur, se moquent des apôtres lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux (2). Et il est dit qu'aux derniers jours — et nous y sommes arrivés — des moqueurs viendront, et diront : Où est la promesse de son avènement ? » (3). Mais quelle a été et quelle sera la fin des moqueurs ?

SOPHIE. — J'aimerais bien que tu me dises ce que fit Élisée. Ne fut-il pas très fâché contre ces méchants enfants ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais ce ne fut pas à cause de l'insulte personnelle qu'il recevait, mais parce que l'Éternel n'était pas craint, était méprisé dans ce qu'il avait fait, et outragé dans la personne de son serviteur. Le châtement ne tarda pas à tomber sur les moqueurs. Élisée montait donc le chemin, et les jeunes moqueurs, n'osant sans doute pas l'insulter en face, attendirent qu'il eût passé, et alors le poursuivirent de leurs clameurs. Élisée « se tourna et les vit, et les maudit au nom de l'Éternel ! »

SOPHIE. — Oh ! maman ! quelle terrible chose ! Élisée venait exercer la grâce, et il maudit.

LA MÈRE. — Hélas ! mon enfant, il en est ainsi. Si la grâce de Dieu est méprisée, il ne reste que le jugement. C'est ce qui est arrivé aux malheureux Juifs qui rejetèrent le Seigneur (4). Et qu'arrivera-t-il un jour, en ce jour terrible du jugement ? De la même bouche d'où sortaient des paroles de grâce envers les pécheurs, sortiront ces paroles terribles

(1) Lisez Matthieu IX, 24 ; Actes XVII, 32.

(2) Actes II, 13. — (3) 2 Pierre III, 3, 4.

(4) Voyez l'histoire du figuier que le Seigneur maudit. Cet arbre représentait Israël qui, avec une belle apparence de piété, ne voulut pas de la grâce apportée par Jésus, et qui fut maudit.

pour ceux qui n'auront pas reçu le Sauveur : « Allez-vous-en loin de moi, maudits ! » (1).

SOPHIE. — Les enfants durent être saisis de terreur, en entendant la voix d'Élisée.

LA MÈRE. — Ils le furent bien plus, lorsque, comme à l'appel du prophète, mais en réalité sur l'ordre de Dieu, de la forêt voisine près de laquelle ils avaient peut-être joué souvent, sortirent tout à coup deux ourses furieuses qui se précipitèrent sur eux et les déchirèrent.

SOPHIE. — C'est bien terrible, chère maman. Il me semble voir ces horribles bêtes, étreindre les enfants de leurs puissantes pattes, les étouffer et puis les déchirer de leurs dents aiguës. Quelle épouvante et quels cris de douleur !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'était le jugement de Dieu sur ces enfants impies. Il vint soudainement sur eux. Qu'il sera plus terrible le jugement exercé sur ceux qui n'auront pas cru, quand Jésus viendra avec les anges de sa puissance, en flammes de feu (2). Il n'y aura aucun moyen d'échapper (3). Ils étaient sortis insoucians de chez eux, ces enfants, afin sans doute de s'amuser, et une mort subite tomba sur eux à cause de leur péché. Tels étaient les hommes au temps du déluge et au temps de Lot. Oh ! quel avertissement pour ceux qui sont insoucians et légers. La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse, et elle est une fontaine de vie, pour faire éviter les pièges de la mort (4).

SOPHIE. — Étaient-ils bien nombreux, ces malheureux enfants ?

LA MÈRE. — La Parole nous dit que quarante-

(1) Comparez Matthieu XI, 28 et XXV, 41.

(2) 2 Thessaloniens I, 7. — (3) 1 Thessaloniens V, 2, 3.

(4) Proverbes IX, 10 ; XIV, 27.

deux périrent ainsi. Y en eut-il d'autres qui échappèrent, nous l'ignorons. Mais quel deuil dans les familles de ces enfants, quand la terrible nouvelle se répandit à Béthel. Quel avertissement solennel pour ces parents négligents qui n'avaient pas appris à leurs enfants à craindre l'Éternel !

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

MAHOMET ET SA RELIGION

Après vous avoir dit quelques mots sur les quatre grandes formes de religion qui existent sur la terre, et dont la dernière qui a paru est le mahométisme, je vous parlerai de Mahomet, son fondateur.

Il naquit en l'an 570 à la Mecque, en Arabie, où l'idolâtrie subsistait presque partout. Ayant perdu son père de très bonne heure, il fut élevé par son oncle Abou Taleb, qui le mit dans le commerce. Il eut ainsi l'occasion de faire de fréquents voyages en Syrie, et là fut en contact avec des chrétiens et avec des Juifs, et apprit à connaître l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais là aussi il fut témoin des divisions, des pratiques superstitieuses et de la mondanité qui s'étaient glissées dans l'Église et qui déshonoraient le nom de Christ. Mahomet voyait donc d'un côté la folie de l'idolâtrie, et d'un autre ne voulait ni du judaïsme, ni du christianisme défigurés qu'il avait eu sous les yeux. Il pensa alors établir une religion plus pure, en prenant dans les livres saints des Juifs et des chrétiens ce qui lui convenait, et il y mêla ses propres pensées. Pour faire recevoir

cette religion, il prétendit, comme nous le verrons, avoir eu des révélations de Dieu.

Vous comprenez sans peine, mes jeunes amis, que tout en lisant les Écritures, Mahomet n'avait pas appris à connaître, ni le Dieu vivant et vrai qu'elles révèlent, ni Jésus-Christ, son fils, le Sauveur, qu'elles nous présentent. D'où lui venait donc la pensée d'établir une nouvelle forme religieuse ? Ce n'était pas de Dieu assurément, mais de celui qui autrefois avait poussé les hommes à l'idolâtrie, de Satan, le père du mensonge, menteur et meurtrier dès le commencement (Jean VIII, 44), car, en effet, le mahométisme est basé sur un mensonge, et est une religion de sang. Et c'était une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle se voilait sous une belle apparence, celle de proclamer un Dieu unique. Dans les terribles temps à venir, Satan réussira encore à susciter un faux prophète plus dangereux que Mahomet même, qui séduira les hommes et leur fera croire un mensonge. (Lisez Apocalypse XII, 9 ; XIII, 14 ; XIX, 20 ; 2 Thessaloniens II, 8-11.)

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans que Mahomet commença à se donner comme prophète, envoyé de Dieu. Il avait épousé, à 25 ans, une riche veuve plus âgée que lui, et pendant les quinze années qui suivirent son mariage, il se retirait fréquemment dans une caverne du mont Hira, près de la Mecque. Un jour, en revenant de sa retraite, il déclara à sa femme qu'il avait reçu la visite de l'ange Gabriel qui lui avait annoncé sa mission d'envoyé de Dieu. Dès lors il commença à enseigner sa doctrine, mais seulement dans sa maison et à un petit cercle d'amis et de connaissances. Sa femme fut son premier disciple ; puis il gagna plusieurs membres de sa famille et quelques personnages notables de la ville. Il leur enseignait qu'il fallait croire en un seul Dieu, et le

reconnaitre, lui, Mahomet, pour son prophète ; ensuite croire à des récompenses et des châtimens à venir, et comme formes religieuses, il imposait des ablutions et des prières. Ce n'était pas, disait-il, une nouvelle religion, mais celle de leur ancêtre Abraham (1), restaurée dans sa pureté. Il appuyait ses doctrines sur de prétendues révélations que lui apportait, disait-il, l'ange Gabriel. Ces révélations recueillies et réunies dans la suite, formèrent le Coran, ou livre sacré des mahométans.

Après trois ans, le nombre de ses adhérens ne montait encore qu'à quarante. Il n'avait jusqu'alors fait connaître sa doctrine qu'à un nombre restreint de personnes, mais enfin il se décida à l'annoncer publiquement et à attaquer avec force l'idolâtrie de ses compatriotes. Ceux-ci irrités, l'auraient tué sans l'intervention de son oncle. L'opposition ne découragea pas Mahomet, il continua à prêcher et vit le nombre de ses partisans s'accroître. Mais en l'an 622, ses adversaires excitèrent le peuple contre lui, et il se vit obligé de s'enfuir à Yatrib, ville qui depuis fut nommée Médine (Médinet al Nabi, c'est-à-dire ville du prophète). C'est de cette année que date l'ère mahométane (2) nommée *hégire*, ou fuite. Mahomet avait à Médine un certain nombre de partisans qui avaient gagné les habitants à sa cause. Ils vinrent à la rencontre du prophète méprisé, et le saluèrent comme roi et prêtre.

Ce fut le commencement de ses succès. Ses révélations lui ordonnèrent d'employer le glaive contre les idolâtres et ceux qui ne se soumettraient

(1) Les Arabes, issus en partie d'Ismaël, se disent les descendants d'Abraham.

(2) C'est-à-dire que c'est à partir de cette époque que les mahométans comptent leurs années, comme nous les comptons à partir de la naissance du Seigneur.

pas à lui. Une grande armée de ses ennemis, à laquelle s'étaient joints les Juifs, vint investir Médine ; mais Mahomet réussit à semer la division parmi les principaux chefs qui, l'un après l'autre, abandonnèrent le siège. Une trêve de dix ans fut conclue, d'où les Juifs furent exclus. Mahomet assiégea et prit plusieurs des villes de ceux-ci, s'empara de leurs biens, fit prisonniers leurs femmes et leurs enfants, et tua la plupart des hommes. C'est encore la méthode suivie de nos jours contre les malheureux Arméniens par le sultan turc, successeur du faux prophète.

Les habitants de la Mecque ayant violé la trêve, Mahomet, à la tête de dix mille guerriers, les attaqua et s'empara de la ville. Les habitants se soumirent à lui et il pardonna à tous ceux qui embrassèrent sa foi. Ensuite il détruisit les 360 idoles qu'ils adoraient, fit disparaître tout vestige d'idolâtrie, orna leur temple et le consacra au culte du seul Dieu. Puis il fit ses prières et ses dévotions dans le sanctuaire appelé Kaaba, petit édifice qui se trouve au milieu du temple et que l'on dit avoir été érigé par Abraham. Là se trouve une pierre noire, objet de la vénération des fidèles, et qui passe pour avoir été autrefois un autel consacré au vrai Dieu (1).

Mahomet devint ainsi chef suprême, à la fois religieux et temporel, de toute l'Arabie. Il projetait d'attaquer l'empire romain d'Orient qui subsistait encore, mais la mort mit un terme à ses desseins. En l'an 632, il fit encore un pèlerinage à la Mecque, et là, après avoir fait ses dévotions, s'adressant à

(1) Chaque année des milliers de mahométans de tous pays viennent en pèlerinage à la Mecque, la ville sainte. Tout mahométan doit faire ce pèlerinage au moins une fois en sa vie. Il en rapporte le titre de « hadji », c'est-à-dire pèlerin.

la foule qui l'entourait, il dit : « Écoutez mes paroles et qu'elles descendent dans vos cœurs. Je vous ai laissé une loi. Si vous vous y attachez, elle vous préservera toujours de l'erreur. C'est une loi claire et positive, un livre dicté d'en haut. O mon Dieu ! ai-je accompli ma mission ? » Et mille voix répondirent : « Oui, tu l'as accomplie ! » Le prophète ajouta : « O mon Dieu ! entends ce témoignage. » Vous voyez, mes jeunes amis, comment jusqu'au bout, il séduisait les autres, étant séduit lui-même. (2 Timothée III, 13.) L'esprit de mensonge, sous de beaux semblants, parlait par sa bouche.

Mahomet retourna chez lui et mourut peu après. La nouvelle de sa mort jeta une grande consternation chez tous ses sectateurs, qui avaient pensé qu'un prophète tel que lui ne pouvait pas mourir. Mais quelqu'un de la foule s'écria : « Musulmans, sachez que Mahomet est mort, mais Dieu est vivant et ne peut mourir. Oubliez-vous ce passage du Coran : « Mahomet n'est pas plus qu'un apôtre ; d'autres apôtres sont morts avant lui. » Et cet autre passage : « Tu mourras certainement, ô Mahomet ! et eux aussi mourront » ?

Cette citation du Coran apaisa les esprits : il était clairement révélé que le prophète devait mourir. Alors se posa la question importante de savoir qui lui succéderait. Abou Bekr, dont Mahomet avait épousé la fille, fut élu, et devint ainsi le premier « *calife*, » c'est-à-dire le vicaire ou remplaçant de Mahomet.

(A suivre.)

Au fond de la mine, ou la précieuse lumière

(Suite et fin de la page 119)

Mais reprenons notre récit. Vous me demanderez peut-être ce que nous sommes devenus dans ces ténèbres profondes, perdus que nous étions dans ces régions souterraines. Celui qui écrit ces lignes avait déjà, dans ce temps-là, tourné son cœur vers Dieu, en sorte que, pour lui, il y avait « une lumière » levée « dans les ténèbres. » (Psaume CXII, 4.) Je pouvais heureusement profiter de cette exhortation divine : « Quiconque marche dans les ténèbres et n'a point de lumière, qu'il se confie dans le nom de l'Éternel et s'appuie sur son Dieu. » (Ésaïe L, 10.) Je pouvais m'approprier cette parole, même dans les circonstances où je me trouvais. Aussi j'avais recours à Dieu, afin qu'il nous délivrât Lui-même, tandis que mon compagnon affligé écoutait le conseil que Satan avait soufflé dans le cœur de l'infortunée femme de Job (Job II, 9), et qu'elle donna à son mari. Il maudissait Dieu dans sa détresse (Ésaïe VIII, 21, 22) ; c'était tout ce qu'il savait faire ! Il était moralement, quant à son âme, dans des ténèbres plus profondes que celles qui l'entouraient matériellement.

Après avoir assez longuement réfléchi, nous nous décidâmes à partir en tâtonnant, et nous arrivâmes dans une plus grande voie (1) où le torrent coulait vers la bure. Nous la suivîmes longtemps, jusqu'à ce qu'enfin la lassitude nous prit. Mon compagnon, qui tournait contre moi son chagrin, me maltraitait, m'imputant le grand tort de n'avoir pas pris avec moi une provision d'allumettes, ce qu'il avait oublié

(1) C'est ainsi que l'on nomme ces routes souterraines.

lui-même ! Dans sa détresse, il essayait d'allumer sa lampe à du bois pourri phosphorescent, prétendant qu'il avait ouï dire qu'on pouvait y prendre du feu. Enfin nous arrivâmes dans le bouveau où il tombait tellement d'eau que mon compagnon crut que nous étions arrivés au bord du puits. Il s'avança donc en rampant à plat ventre, et prétendit qu'il sentait de sa main les abords de la bure.

Il y avait longtemps que nous étions en route, nous ne savions plus l'heure qu'il était — et que seront les ténèbres éternelles ! — nous nous demandions si les quelques hommes qui, comme nous, travaillaient au Midi, n'étaient pas remontés, et si ceux qui devaient venir le soir, n'étaient pas déjà descendus ! Comme le Midi était presque abandonné, nous supposions que peut-être on n'y travaillait plus du tout ! Habituellement il y a un homme préposé pour rester près du puits durant la nuit, mais nous nous demandions si, *dans cette mine*, il y en avait aussi un. Nous restâmes longtemps dans cette position. J'invoquai le Dieu que je connaissais, afin qu'il nous délivrât, tandis que mon malheureux compagnon se montrait toujours plus furieux contre Dieu et contre moi. Il était sans doute irrité de trouver de la piété chez moi dans de telles circonstances.

Après avoir attendu longtemps — oh ! combien le temps fut long, sans lumière et sans secours apparent ! — lorsque tout à coup, voilà un certain bruit, voilà une lumière ! Ah ! quel bonheur ! La lumière au sein des ténèbres ! Quel soulagement ! Quel repos ! Comme je pouvais bénir et louer Dieu pour sa délivrance ! Ces hommes qui arrivaient pour travailler la nuit, nous donnèrent de la lumière et des allumettes, et nous retournâmes à notre travail. Nous fûmes très en retard pour notre retour, de sorte que je trouvai mes parents en grande perplexité à mou

sujet, ce qui est le cas chaque fois qu'un mineur ne rentre pas à son heure habituelle. Les parents se demandent toujours si leur bien-aimé n'a pas été victime de quelque accident.

Ici se termine le récit de mon aventure ; mais je voudrais, mes jeunes amis, que vous sentiez un aussi grand besoin de posséder la lumière divine qui éclaire l'âme, que moi, lorsque dans les ténèbres de la mine, je désirais si ardemment la lumière pour les yeux de mon corps. Vous avez compris qu'après tout nous n'avons été que quelques heures, une demi-journée peut-être, sans aucune lumière. Que sera-ce, hélas ! lorsque la lumière du *monde actuel* sera éteinte dans les profondes ténèbres de l'éternelle nuit ? (Apocalypse XVIII, 23.) Les hommes se vantent de leurs progrès, de tous les bienfaits que la civilisation leur a apportés. On les voit se soumettre les forces de la nature et les faire servir à leurs besoins, à leurs aises et à leurs jouissances ; ils embellissent tout, afin que les convoitises des yeux et de la chair, avec l'orgueil de la vie, soient pleinement satisfaits. « Ce siècle, » disent-ils, « est un siècle de lumières, » de sorte que, s'il arrive quelque chose de fâcheux, on entend répéter : « et dire que telle chose se passe au XIX^{me} siècle ! » On compte ainsi que le monde se perfectionne et qu'enfin on parviendra à un état stable et durable. Et en attendant, l'incrédulité grandit — la crainte de Dieu s'en va — la violence se fraie un chemin à travers tous les obstacles, et, en même temps, un sentiment intérieur de malaise est dans tous les cœurs, et l'on se demande : « Où courons-nous ? »

Ah ! oui, où courons-nous ? La réponse est simple : « Vers l'éternité. » Et quelle éternité ? La parole de Dieu seule peut nous le dire. Elle est la lumière qui brille à travers toutes les ténèbres, au milieu

de toutes les incertitudes des hommes. Elle nous dit que bientôt le Seigneur Jésus va venir prendre auprès de Lui tous les siens, tous ceux qui sont appelés « fils de la lumière » (Luc XVI, 8 ; Éphésiens V, 8 ; 1 Thessaloniens V, 5) et « fils du jour. » Il veut les avoir avec Lui dans la gloire du ciel, dans la maison de son Père (Jean XIV, 2 ; XVII, 22-24) ; là ils seront conformes à Lui-même (Philippiens III, 20 ; 1 Corinthiens XV, 47-49), et il leur donnera une place dans la cité sainte, où tout sera lumière et bonheur. (Apocalypse XXI et XXII.)

Mais tandis que les enfants de Dieu, ayant quitté ce monde, seront dans la gloire, le diable sera précipité ici-bas, « étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. » (Apocalypse XII, 12.) Car le jugement qui est proche, sera arrivé, et tous ceux qui n'auront pas voulu la lumière, seront abandonnés au pouvoir des ténèbres : ils périront sans miséricorde. Et la fin ! Oh ! qu'elle sera terrible pour ceux qui n'auront pas reçu Christ pendant ce « jour de salut ! » La fin pour eux, ce sera d'être pour jamais loin de Dieu, sans espoir, dans une détresse indescriptible, et dans d'indicibles souffrances. L'étang de feu et de soufre sera leur partage. (Apocalypse XXI, 8.) Mon malheureux compagnon pouvait encore *espérer* que quelqu'un viendrait apporter du soulagement dans la détresse où nous étions ; mais en enfer il n'y a plus aucun espoir ; la miséricorde ne s'exerce pas dans le séjour des réprouvés. (Luc XVI, 23-26.)

Le temps pendant lequel nous étions restés sans lumière avait été relativement court, mais nous avait paru *très long*, parce que, bien qu'ayant nos montres, nous ne pouvions pas voir l'heure. Dans l'abîme éternel, il n'y aura ni montre, ni lumière ; le temps ne se comptera plus ; on y sera jeté pour

souffrir « aux siècles des siècles. » (Apocalypse XIV, 10, 11.) Hâtez-vous donc de vous mettre en sûreté en vous tournant aujourd'hui même vers le Seigneur Jésus. Il reçoit tous ceux qui viennent à Lui. Jeunes et vieux, riches ou pauvres, le salut est pour « quiconque croit au Fils. » Combien il est précieux que Dieu ait ainsi mis son salut à notre portée !

En prenant congé de vous, chers jeunes lecteurs, je vous rappellerai encore un verset qui résume tout ce que j'ai essayé de faire ressortir par cette courte histoire.

« Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (Jean III, 36.)

Veuille l'Esprit Saint appliquer ces paroles à votre cœur !

Dans l'abîme de misère,
Où j'expirais loin de Toi,
Ta honte, mon Dieu, mon Père,
Descendit jusques à moi ;
Tu parlas, mes yeux s'ouvrirent :
A mes regards éperdus,
Tes secrets se découvrirent ;
J'étais mort et je vécus.

Mon fils, ma fille, « donne-moi ton cœur. » Qui est-ce qui vous adresse cette invitation ? C'est le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu. Qui, plus ou même autant que Lui, est digne de tout votre amour ? Qui le mérite davantage ? A qui de plus grand, de plus dévoué, de plus tendre, donneriez-vous votre cœur ? Qui vous a aimé et vous aime comme Lui ?

Pour vous il a quitté la gloire du ciel et est venu ici-bas vivre dans la pauvreté, méprisé des hommes qui l'ont couvert d'ignominie, insulté, couronné d'épines et cloué sur la croix. Oh ! comme il vous a aimés ! Pour vous, pour que vous ne périssiez pas,

il a porté le poids de la colère et du jugement de Dieu, pour vous, il est descendu dans la mort, afin de vous ouvrir le ciel. Oh ! comme il vous a aimés ! Et là-haut, dans la gloire, il prie pour vous, il vous appelle, il vous invite à venir à Lui, afin que vous soyez avec Lui dans la maison du Père, dans l'éternel bonheur. Oh ! comme il vous aime !

Écoutez donc sa voix ; ne tardez pas ; donnez-Lui ce cœur qu'il réclame pour vous rendre heureux.

Réponses aux questions du mois de juin

1^o « Jacob aimait Joseph plus que tous ses fils... et il lui fit une tunique bigarrée. » (Genèse XXXVII, 3.)

Le Père dit à Jésus : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir. » (Luc III, 22.)

2^o Jacob envoya Joseph vers ses frères pour voir s'ils se portaient bien, et si le bétail est en bon état. (Genèse XXXVII, 11.)

Dieu a envoyé Christ en Israël pour chercher du fruit. (Matthieu XXI, 33-37.) Mais il l'a aussi envoyé pour sauver les pécheurs. (Galates IV, 4, 5 ; Jean III, 17.)

3^o Joseph fut haï de ses frères, parce qu'il était plus aimé qu'eux de Jacob, et à cause de ses songes. (Genèse XXXVII, 4, 8.)

Jésus a été haï, parce qu'il était la lumière qui découvrait les mauvaises œuvres des hommes. (Jean III, 19, 20 ; XV, 24.)

4^o Ils voulurent d'abord tuer Joseph ; mais ensuite ils le vendirent et l'envoyèrent dans un lointain pays. Puis ils firent croire à leur père qu'une bête sauvage l'avait déchiré. (Genèse XXXVII, 20-35.)

Jésus fut aussi vendu, puis ayant été mis à mort il ressuscita et s'en alla dans le lointain pays du

ciel. Mais les Juifs prirent son sang sur leurs têtes, et voulurent le faire passer pour un imposteur. (Matthieu XXVI, 14, 15 ; XXVII, 35-50 ; Marc XVI, 9, 19 ; Matthieu XXVII, 25, 63 ; XXVIII, 11-15.)

5° Les rêves de Joseph se réalisèrent lorsqu'il devint premier ministre de Pharaon, et que ses frères se prosternèrent devant lui en Égypte. (Genèse XII, 41 ; XLII, 6.)

Questions pour le mois de juillet

Lisez avec soin la parabole du bon Samaritain et répondez aux questions suivantes :

1° A quelle occasion fut-elle prononcée, et à quelle question fournit-elle une réponse ?

2° Que représente la route suivie par l'homme qui tomba entre les mains des voleurs ?

3° Que représentent ces voleurs ?

4° Dans quelle conditions les voleurs le laissèrent-ils ?

5° Quels sont les différents actes de bonté exercés par le Samaritain envers le blessé ?

6° Pourquoi le sacrificateur et le Lévite ne pouvaient-ils pas aider l'homme blessé ?

7° Quel sentiment fait agir le Samaritain ?

8° Qui représente-t-il ?

J'ai reçu plusieurs bonnes réponses pour mai. Encouragez-vous, chers jeunes amis, à acquérir la connaissance des saintes Lettres qui peuvent vous rendre sages à salut. J'ai aussi été bien réjoui en apprenant qu'un (ou une) de mes jeunes amis avait pris sa place à la table du Seigneur. Puisse-t-il y en avoir d'autres qui, connaissant et goûtant l'amour du Seigneur, désirent annoncer ainsi sa mort jusqu'à son retour. (1 Corinthiens XI, 26.)



La conversion d'un prêtre mahométan

« Dieu est riche en miséricorde. »
(Éphésiens II, 4.)

Vous ayant parlé de Mahomet et de sa fausse religion, je veux dans ce récit, mes jeunes amis, vous montrer que Dieu réalise aussi envers les pauvres mahométans la vérité des paroles de l'apôtre, et sauve ceux d'entre eux qui croient en Jésus, quelque puissantes que soient les chaînes du faux prophète.

Il y a plus de quarante ans que vivait dans l'Afghanistan (1) un homme nommé Dilawar Khan. Il était, à cette époque, pour autant qu'on peut le savoir, le seul chrétien de cette contrée. Les Afghans

(1) Contrée située au nord-ouest de l'Hindoustan.

sont mahométans, sectateurs fanatiques du faux prophète. Ils sont d'ailleurs une race cruelle, de ceux dont l'Écriture dit que « leurs pieds sont rapides pour verser le sang, et qu'un venin d'aspic est sous leurs lèvres. » (Romains III, 13-15.)

Un jeune ami de Dilawar Khan, ayant appris sa conversion, fit un voyage de cinq journées de marche pour venir le maudire. Ce jeune homme, maintenant un vieillard, a aussi été converti, et après sa conversion, voici ce qu'il racontait de l'entrevue qu'il avait eue avec le vieux chrétien : « Je connaissais le caractère naturel de Dilawar Khan. C'était un homme qui, à la moindre provocation, vous aurait coupé la gorge. Cependant il resta tranquillement assis, et ne répondit pas un mot à tout ce que je lui disais. A la fin, je le secouai en lui disant : « Pourquoi ne dis-tu rien ? » Il me répondit : « Je te dirai ce qu'est le christianisme, » et il me le dit. Lorsqu'il eut fini, je l'accablai de malédictions jusqu'à ce que je ne pusse plus parler. Il se contenta de répondre : « Jeune homme, j'ai une barbe, et toi, tu n'en as point encore. Le Seigneur aura un jour compassion de toi, bien que ce puisse être seulement quand la barbe sera, non seulement longue comme la mienne, mais encore toute blanche. » Et aujourd'hui, ajouta le vieux chrétien, en caressant sa barbe blanche, ces paroles de Dilawar Khan sont accomplies : le Seigneur a eu compassion de moi. »

Maintenant vous aimeriez bien savoir comment le Seigneur convertit cet homme qui, dans sa jeunesse, avait été témoin de la douceur d'un disciple de Christ, en contraste avec sa propre violence. Je vais vous le dire, et vous admirerez avec moi la longue patience de Dieu et ses voies merveilleuses de grâce.

Devenu homme fait, il fut un dévot musulman, un

de ceux que l'on nomme saint, et dont la sainteté se montre entre autres choses dans le meurtre des hérétiques. Il eut un fils qu'il destina à être prêtre et qui le devint en effet, et aussi fanatique qu'un Afghan peut l'être. Eussiez-vous connu le père et le fils, vous auriez pensé : Voilà deux hommes qui sont aussi loin que possible de Christ.

Mais, mes jeunes amis, les voies du Seigneur sont merveilleuses, sa puissance et son amour sont infinis, et Celui qui autrefois a converti Saul, l'ennemi acharné du nom de Christ (Actes XXVI, 9, 11), pouvait bien aussi briser le cœur d'un sauvage et cruel Afghan. Le jeune prêtre était devenu desservant d'une mosquée. Une de ses fonctions était de lire le Coran. Mais un rayon de lumière divine avait lui dans son âme, et lui avait découvert l'horreur du péché ; il se sentait pécheur et était très malheureux. Il lisait et relisait le Coran (1), mais ce livre n'apportait ni lumière, ni espérance, ni aide, à son âme. Or dans le Coran il y a un chapitre intitulé « la Table, » dans lequel se trouve un passage qui frappa vivement le jeune prêtre. C'est celui-ci, où Dieu est censé dire à Mahomet : « En vérité, nous avons envoyé ici-bas les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament qui renferment direction et lumière. »

« Oh ! si seulement j'avais ces livres, » se disait le jeune prêtre, « j'y trouverais les directions et les lumières dont j'ai besoin. » Mais comment se les procurer ? Dans la contrée qu'il habitait, il n'y avait

(1) Je rappelle à mes jeunes lecteurs que le Coran est le livre sacré des mahométans. Son nom veut dire ce qui est écrit, l'Écriture. C'est l'ensemble des révélations que Mahomet disait avoir reçues de l'ange Gabriel. L'Islam est la doctrine qui y est contenue ; l'islamisme est la religion de l'Islam. Quant au mot *musulman*, il dérive du même terme *islam*, et veut dire disciple de l'islam.

ni Bibles, ni Testaments, et pas un chrétien à qui s'adresser. D'ailleurs on lui disait que Christ avait pris avec Lui l'Ancien et le Nouveau Testament dans le ciel, de sorte que le pauvre jeune homme restait dans les ténèbres, sans savoir ce qu'il lui fallait faire pour être sauvé.

Or non loin du village où il demeurait avec son père, dans un district de l'Inde britannique, il y avait un maître de poste hindou. Le jeune prêtre lui parla un jour de ces livres qu'il aurait désiré connaître, et apprit de lui que Jésus-Christ n'avait pas pris avec Lui dans le ciel l'Ancien et le Nouveau Testament, comme le disent les mahométans, « car, » ajoutait le maître de poste, « je me souviens d'avoir lu dans ces livres quand j'étais à une école à Lahore. »

« Et qu'y a-t-il dans ces livres ? » demanda anxieusement le prêtre.

« Oh ! » répondit avec insouciance le maître de poste, « il y a si longtemps que je ne m'en souviens plus beaucoup. Cependant je me rappelle qu'il y était question du pardon des péchés, et de choses de ce genre. » C'était justement ce que le prêtre désirait tant connaître et dont le maître de poste se souciait peu. Le désir du jeune prêtre d'avoir un Nouveau Testament ne fit que s'accroître, et le Seigneur y répondit.

Vers ce temps-là une dame chrétienne, zélée pour le salut des âmes, et qui était d'une santé délicate, vint avec une amie chercher, dans la contrée montagneuse où demeurait le maître de poste, un air plus pur et plus vivifiant. Elle commença immédiatement à parler de Jésus, autant qu'il lui était possible, aux mahométans qui l'entouraient. C'est, mes jeunes amis, le privilège du chrétien d'être une lumière partout

où le Seigneur le conduit. (Lisez Actes VIII, 4.) Le maître de poste, dès qu'il apprit l'arrivée de ces dames, envoya un message à son ami le prêtre mahométan, afin de l'avertir que maintenant il pourrait, sans nul doute, se procurer auprès d'elles le livre qu'il désirait. Aussitôt, bien qu'il eût un long chemin à parcourir, sans faire aucun préparatif, sans se préoccuper ni de sa nourriture, ni de la fatigue, le prêtre partit et ne s'arrêta pas avant qu'il eût trouvé ces dames. Il leur dit le but de sa visite et demanda un Nouveau Testament. Elles lui donnèrent l'évangile de Jean. Le livre n'était pas dans le ciel, mais il le tenait dans ses mains. Heureux de posséder ce qu'il avait tant désiré, il se mit aussitôt à lire avec avidité. Quel exemple ce prêtre mahométan donne à ceux qui ont toute la Bible et qui en font si peu de cas ! Il avait besoin de vie et de lumière, et il ne lut pas en vain, car « la lumière de la vie » brilla dans son âme. Il crut en Jésus ; il sut que ses péchés étaient pardonnés ; il fut affranchi de ses doutes et de ses craintes.

Pourriez-vous citer, mes jeunes amis, quelques-uns des beaux versets du commencement de l'évangile de Jean, qui, par la grâce de Dieu et la puissance de l'Esprit Saint, ont pu apporter la lumière et la paix dans cette pauvre âme chargée du poids de ses péchés ? Je suis sûr que vous pensez tout de suite à ce beau passage : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Le Coran n'avait pas parlé au jeune prêtre de cet amour de Dieu. Il y a encore celui-ci : « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. » (Jean I, 12.) Le Coran ne lui avait rien dit de semblable. Quelle lumière, quelle paix

et quelle joie pour son âme, d'avoir trouvé et reçu Jésus ! Et vous, mes chers jeunes amis, l'avez-vous reçu ?

(A suivre.)

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

MAHOMET ET SA RELIGION

(Suite et fin de la page 133)

Le caractère personnel de Mahomet n'apparaît pas sous un jour bien élevé. Avait-il besoin d'une sanction sur un de ses actes, si injuste ou déloyal ou immoral fût-il, il apportait aussitôt une révélation qu'il disait tenir de Dieu. Plus d'une fois il se justifia ainsi d'avoir tué ses ennemis, violé ses serments et épousé l'une après l'autre plusieurs femmes. Je vous ai déjà dit un mot de sa doctrine. Il reconnaissait les Écritures, auxquelles il avait emprunté plusieurs choses, comme étant des livres divins, mais il prétendait que les Juifs et les chrétiens les avaient altérées, et que lui avait été envoyé pour rétablir la vérité. Il tenait pour des prophètes suscités pour instruire les hommes, Noé, Abraham, Moïse et d'autres, nommés dans l'Ancien Testament. Mais quant au Seigneur Jésus, notre adorable Sauveur, son langage est tout à fait blasphématoire. Il dit bien : « Le plus grand de tous les prophètes est

Jésus, le fils de Marie, » mais il niait qu'il fût le Fils de Dieu. « Le Messie Jésus, » dit-il, « le fils de Marie, n'est qu'un apôtre de Dieu... Dieu est un seul Dieu ; c'est porter atteinte à sa gloire de dire qu'il a un fils. Ce sont des infidèles ceux qui disent que le Messie, fils de Marie, est Dieu. Dieu est un, Dieu est éternel ; Il n'engendre point et n'a pas été engendré. Il n'y a personne qui lui soit semblable. » Vous voyez, mes jeunes amis, combien tout cela est opposé à ce que nous dit la parole de Dieu. (Lisez avec soin Jean I, 1, 14, 18 ; Romains I, 3, 4 ; IX, 5 ; Philippiens II, 6 ; Colossiens I, 14-17 ; Hébreux I, 1-3 ; 1 Jean I, 7 ; IV, 15.) Que nous dit encore l'apôtre Jean : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père » (1 Jean II, 23), c'est-à-dire qu'il ne connaît pas vraiment Dieu, et ne peut être son enfant. Jean dit aussi : « Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. » (1 Jean V, 12.) Et cette vie est la vie éternelle. On n'a donc la vie éternelle, on ne peut donc être sauvé qu'en reconnaissant Jésus comme étant le Fils de Dieu, et en croyant en Lui. (Jean III, 16, 18, 36.) Nous voyons ainsi dans quelle erreur mortelle, le mahométisme retient les âmes.

Mahomet insistait sur l'unité de Dieu. Il semble beau et grand de dire : « Il n'y a qu'un seul Dieu ; Dieu est éternel, etc. » Cela est certain du vrai Dieu, mais le Dieu de Mahomet est-il le vrai Dieu, Celui que l'Écriture nous révèle ? Non, mes jeunes amis. Dieu est *lumière*, et le Coran n'est que ténèbres, car il ne révèle pas Dieu dans sa nature comme Père, Fils et Saint-Esprit, ni dans son caractère moral, et il ne fait pas connaître le moyen, pour l'homme pécheur, d'être sauvé et d'approcher d'un Dieu juste et saint. Dieu est *amour*, et le Coran ne respire que haine, vengeance et meurtre. Nous venons, hélas !

de le voir à l'œuvre en Arménie. Dieu est *saint et pur*, et le Coran sanctionne les convoitises et va jusqu'à promettre à ses sectateurs un paradis de jouissances sensuelles. C'est un des moyens par lesquels il retient les hommes dans ses liens, en flattant la chair et ses passions, tandis que l'apôtre Paul nous dit que « ceux qui sont du Christ, ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. » (Galates V, 24.)

Le mahométisme est donc tout l'opposé du vrai christianisme ; il est une œuvre du diable, une affreuse séduction de l'ennemi, qui a ainsi entraîné des millions d'âmes et en retient des millions dans une erreur mortelle, loin du vrai Dieu et du salut. Les conquêtes des successeurs de Mahomet furent rapides et s'étendirent au loin, et de nos jours, 200 millions d'hommes sont courbés sous ce joug et reconnaissent pour chef spirituel le sultan turc, celui qui a fait tuer récemment des centaines de mille chrétiens. On pourrait penser que la religion de Mahomet est un progrès sur le paganisme, en ce qu'elle tourne les pensées de l'homme vers un Dieu unique, invisible et éternel. Mais ce Dieu n'est pas plus le vrai Dieu que ne le sont les idoles, puisque comme elles, il laisse l'homme se livrer à ses passions, et qu'il n'ouvre pas, au pécheur perdu, la voie du salut, de la vie et de la paix. « C'est ici la vie éternelle, » dit le Seigneur, « qu'ils te connaissent toi seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » (Jean XVII, 3.) Voilà la voie royale, celle du salut, de la vie et du ciel, car Jésus a dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » (Jean XIV, 6.) Quel contraste avec le mahométisme qui proclame : « Il y a un seul Dieu, et Mahomet est son prophète, » qui tolère le péché et verse le sang ! Quel accord peut-il y avoir entre un mahométan et

un vrai chrétien, si ce n'est que celui-ci priera pour l'autre, afin que Dieu l'éclaire ? Rendons grâces à Dieu, mes jeunes amis, qui s'est fait connaître à nous par son fils, en qui sont venues « la grâce et la vérité, » et prions pour les mahométans, aussi bien que pour les pauvres païens, et pour les ouvriers du Seigneur qui travaillent chez les uns et chez les autres.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

LA DÉLIVRANCE DES TROIS ROIS

(2 Rois III.)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, la triste histoire et la terrible fin des jeunes moqueurs de Béthel. Aujourd'hui, je te parlerai d'Élisée devant les trois rois de Juda, d'Israël et d'Édom.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée resta dans la ville de Béthel ?

LA MÈRE. — Non ; il alla au Carmel, la montagne que tu sais, puis il vint à Samarie.

SOPHIE. — Et voudrais-tu me dire qui étaient ces trois rois ?

LA MÈRE. — L'un était Josaphat dont nous avons déjà parlé, l'autre Joram, fils d'Achab et successeur d'Achazia, son frère ; quant au roi d'Édom, son nom ne nous est pas connu.

SOPHIE. — Est-ce que Joram était méchant comme son père Achab ?

LA MÈRE. — Voici ce qui nous est dit de lui : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, non pas toutefois comme son père et sa mère ; et il ôta la stèle de Baal que son père avait faite. Seulement il s'attacha aux péchés de Jéroboam, fils de Nébath, par lesquels il avait fait pécher Israël ; il ne s'en détourna point. »

SOPHIE. — Cela veut dire, n'est-ce pas, qu'il ne servait pas le faux dieu Baal, mais qu'il continuait à rendre un culte aux veaux d'or que Jéroboam avait faits ?

LA MÈRE. — Oui.

SOPHIE. — Mais qu'avait-il à faire avec Josaphat ?

LA MÈRE. — Je vais te le dire. Du temps de David, les Moabites avaient été vaincus et obligés de payer un tribut aux rois d'Israël (1). Sous le règne d'Achab, ce tribut se payait en petit bétail : cent mille agneaux et cent mille béliers avec leur laine. Mais lorsqu'Achab fut mort, Méscha, roi de Moab, refusa de payer le tribut et se rebella contre le roi d'Israël. Alors Joram résolut de lui faire la guerre et de le soumettre, mais craignant de n'être pas assez fort, il demanda à Josaphat de venir l'aider.

SOPHIE. — Mais Josaphat refusa, je pense. Il avait appris, quand il s'était allié avec Achab, que c'était mal de s'unir aux méchants (2), et il avait alors couru un grand danger.

LA MÈRE. — Le pauvre Josaphat n'avait pas été rendu plus sage. N'en est-il pas souvent de même des enfants qui, après avoir été punis, retombent dans la même faute ? Sans doute, Josaphat croyait avoir de bonnes raisons. Il pensait peut-être que

(1) 2 Samuel VIII, 2. — (2) 2 Chroniques XIX, 1-3.

comme Joram n'était pas si méchant que son père, il n'y avait pas de mal à l'aider. Et puis son fils avait pour femme une fille d'Achab (1), c'était sans doute pour lui une autre raison pour s'allier au roi d'Israël. Mais en pensant ainsi, il se séduisait lui-même ; la défense de s'allier aux méchants était aussi positive dans ce temps-là qu'elle l'est maintenant (2). Nous devons prendre garde de nous laisser entraîner à nous associer en quoi que ce soit avec le monde. La parole de Dieu dit : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules » (3). Josaphat ne consulta pas Dieu et sa parole ; il oublia la répréhension que lui avait faite le prophète Jéhu : « Aides-tu au méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Éternel ? » et il répondit à Joram, comme il avait répondu à Achab : « J'y monterai ; moi je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux. » Et ils convinrent d'aller contre Moab en traversant le désert d'Édom.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire où était situé le pays des Moabites ?

LA MÈRE. — C'était à l'orient de la mer Morte, et les Édomites, descendants d'Ésaü, occupaient la contrée au sud des Moabites, jusqu'au bras oriental de la mer Rouge. Il faut aussi que tu saches que les Édomites, depuis les jours de David, étaient assujettis aux rois de Juda (4), de sorte que le roi d'Édom, avec son armée, se joignit à Joram et à Josaphat.

SOPHIE. — Quelle étrange association pour Josaphat : un adorateur des veaux d'or et un ennemi

(1) 2 Rois VIII, 18. — (2) L'idolâtrie était punie de mort ; lisez Deutéronome XIII et XVII, 2-7. N'était-ce pas un mal de s'allier à un idolâtre ? — (3) 2 Corinthiens VI, 14.

(4) 2 Samuel VIII, 13, 14.

d'Israël, car les Édomites n'aimaient pas les Israélites, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; nous le voyons par maints passages des prophètes (1). Mais tu as raison ; Josaphat, qui servait l'Éternel, n'aurait pas dû se trouver avec ces deux rois. Sa place était à Jérusalem, près du temple, au milieu de son peuple. Qu'est-ce que les guerriers de Juda pouvaient apprendre de bon des idolâtres auxquels Josaphat les associait ? C'est ainsi, hélas ! que des parents chrétiens, trop souvent, mêlent leurs enfants avec le monde, au lieu de les en tenir à part. Josaphat eut bientôt lieu de voir à quoi l'on s'expose en marchant avec des infidèles. C'est lui qui avait donné le conseil d'aller par le chemin du désert de Moab. Avait-il consulté l'Éternel ? Sans doute pas plus que lorsqu'il s'était allié à Achab. Il suivait le chemin de la sagesse humaine et le résultat se montra bientôt. Après une marche de sept jours dans le désert, l'eau vint à manquer, et pour l'armée, et pour le bétail que l'on avait emmené. Que faire dans cette extrémité ? Le roi d'Israël n'avait pas la ressource d'invoquer ses veaux d'or : ils étaient loin de lui. Aussi il s'abandonne au désespoir. Il pense bien à l'Éternel, mais c'est pour le voir comme un Dieu de jugement, et il l'accuse : « Hélas ! » dit-il, « l'Éternel a appelé ces trois rois pour les livrer en la main de Moab. » C'est ainsi que font ceux qui ne connaissent pas Dieu ; s'ils sont dans quelque circonstance pénible, ils accusent Dieu.

SOPHIE. — Mais Josaphat connaissait l'Éternel ; il ne fit pas comme Joram, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non ; dans sa détresse, il se souvint que c'est l'Éternel qui délivre, comme l'avait dit son

(1) Ézéchiel XXV, 12 ; Abdias 10-14.

ancêtre David (1). Il dit : « N'y a-t-il pas ici un prophète de l'Éternel, afin que nous consultions l'Éternel ? »

SOPHIE. — Mais est-ce qu'un prophète aurait suivi l'armée ?

LA MÈRE. — Oui ; l'Éternel qui connaît toutes choses à l'avance, avait pourvu à ce que Josaphat ne pérît pas, tout en permettant qu'il passât par l'épreuve. En même temps, l'Éternel voulait manifester sa gloire devant les deux autres rois. Élisée, le sauveur d'Israël, était là. Un des serviteur du roi d'Israël dit : « Il y a ici Élisée, fils de Shaphath, qui versait l'eau sur les mains d'Élie. »

SOPHIE. — Cela veut dire, n'est-ce pas, qu'Élisée avait servi Élie ? Je comprends, maman ; l'Éternel avait dit à Élisée de suivre l'armée. Mais que c'est étrange qu'un serviteur sût qu'Élisée était là, et que les rois l'ignorassent.

LA MÈRE. — Élisée ne se mettait pas en avant ; comme Jésus plus tard, il était plus connu des humbles et des petits. Josaphat tout heureux et plein d'espoir, en apprenant qu'un prophète de l'Éternel était là, dit : « La parole de l'Éternel est avec lui, » c'est-à-dire l'Éternel parle par sa bouche.

SOPHIE. — Josaphat connaissait donc Élisée ?

LA MÈRE. — La renommée d'Élie et d'Élisée s'était sans doute répandue en Juda. Les trois rois se rendirent donc auprès du prophète. Mais à la vue de Joram, Élisée ne put retenir son indignation à l'égard de ce roi idolâtre : « Qu'y a-t-il entre moi et toi ? » lui dit-il. « Va vers les prophètes de ton père et vers les prophètes de ta mère. » Élisée, lui, se tenait tout à fait à part des méchants. Le malheureux Joram répondit : « Non ; car l'Éternel a

(1) Voyez Psaumes XLVI, 1 ; XXXIII, 16-19.

appelé ces trois rois pour les livrer entre les mains de Moab. » Ainsi il reconnaissait que ses faux prophètes ne pouvaient rien pour lui. Élisée ajouta ces paroles terribles pour Joram : « L'Éternel des armées, devant qui je me tiens, est vivant, que si je n'avais égard à la personne de Josaphat, roi de Juda, je ne te regarderais pas, et je ne te verrais pas, » c'est-à-dire : je ne m'occuperais pas de toi.

SOPHIE. — Pauvre Joram ! Cela devait être bien pénible pour lui d'entendre le prophète parler ainsi.

LA MÈRE. — Sans doute, mais c'était bien mérité. Comment un prophète de l'Éternel aurait-il pu montrer de la condescendance envers un roi idolâtre qui avait été témoin des merveilles de l'Éternel opérées par Élie, et qui n'avait pas abandonné ses idoles ?

SOPHIE. — Je suis aussi frappée de voir, chère maman, que c'est à cause de Josaphat que l'Éternel vient au secours de tous.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Malgré ses fautes, Josaphat était cher à l'Éternel, parce qu'il marchait droitement et recherchait le Dieu de son père, et qu'il observait ses commandements (1). Et pour l'amour de lui, l'Éternel épargna les deux autres rois (2). Après avoir adressé à Joram ces paroles sévères, Élisée dit : « Amenez-moi un joueur de harpe. » Et comme le joueur de harpe jouait, la main de l'Éternel fut sur Élisée, c'est-à-dire que l'Éternel agit avec puissance sur son esprit pour lui découvrir ce qu'il fallait faire.

SOPHIE. — Mais pourquoi, chère maman, avait-il besoin de ce joueur de harpe ?

(1) 2 Chroniques XVII, 3, 4 ; 1 Rois XXII, 43.

(2) Voyez aussi comme, à cause de Paul, Dieu sauve tout l'équipage du navire. La présence d'un enfant de Dieu fidèle est une bénédiction pour ceux qui l'entourent.

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que c'était pour calmer et adoucir son esprit agité et peiné par les tristes choses qu'il avait sous les yeux, et pour transporter ses pensées hors de ce monde afin d'être libre d'entendre la voix de Dieu. Sous l'action de la puissance de l'Éternel, il commanda de creuser des fosses plein la vallée. Puis il dit : « Vous ne verrez ni vent, ni pluie, et cette vallée sera remplie d'eau, et vous boirez, vous et vos troupeaux et votre bétail. » Et il ajouta que l'Éternel livrerait Moab entre leurs mains, répondant ainsi à la parole incrédule de Joram.

SOPHIE. — C'était comme autrefois quand les Israélites étaient dans le désert, et que Dieu fit sortir de l'eau du rocher, et qu'il frappa les Amalékites (1).

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'était le même Dieu Tout-puissant qui agissait en faveur de Josaphat.

SOPHIE. — Mais je suis curieuse de savoir pourquoi Dieu fit creuser des fosses dans la vallée ?

LA MÈRE. — Tu vas le comprendre. Au matin, à l'heure où l'on offrait le premier agneau en holocauste devant le temple à Jérusalem, des eaux vinrent du chemin d'Édom, et le pays fut rempli d'eau. Tu vois maintenant à quoi servaient les fosses. C'était pour recueillir et garder les eaux, afin que hommes et bêtes pussent se désaltérer.

SOPHIE. — Comme l'Éternel est puissant et bon, chère maman ! Mais j'aimerais encore que tu me dises s'il y avait une raison pour que ces eaux vinsent à l'heure de l'offrande du matin.

LA MÈRE. — Je crois qu'il y en avait une, mon enfant ; car Dieu n'agit jamais sans une raison. Les deux agneaux que l'on offrait, l'un le matin, l'autre le soir, étaient l'holocauste perpétuel, une bonne odeur à l'Éternel, un signe permanent de la bonté

(1) Exode XVII.

de Dieu envers son peuple, et de sa relation constante avec Lui (1). « Ils sauront, » dit l'Éternel, « que moi, l'Éternel, je suis leur Dieu, qui les ai fait sortir du pays d'Égypte, pour habiter au milieu d'eux. » Et cette relation subsistait, car le temple était debout à Jérusalem, et l'on y offrait les sacrifices à l'Éternel. Pour Josaphat et les Israélites croyants, il y avait dans cette heure où les eaux affluaient pour les sauver de la mort, un souvenir touchant. Cela leur parlait de la fidélité de l'Éternel, le Dieu Tout-puissant. La bonne odeur de l'holocauste montait vers Dieu en leur faveur, bien qu'ils fussent loin de Jérusalem. Et pour nous, mon enfant, la bonne odeur du sacrifice de Jésus demeure aussi constamment devant Dieu pour notre sécurité (2).

SOPHIE. — C'est bien doux pour nous, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Mais ces eaux qui étaient le salut pour les Israélites, furent l'occasion de la destruction des Moabites. Ainsi la mort de Jésus, salut pour les croyants, est la condamnation du monde (3). Les Moabites, ayant appris que les trois rois de Juda, d'Israël et d'Édom venaient les attaquer, s'étaient campés en armes sur leur frontière, attendant leurs ennemis. Lorsqu'ils se levèrent de bon matin, le soleil dardait à ce moment ses premiers rayons sur les eaux, et les faisait paraître rouges comme du sang. Les Moabites s'y trompèrent et dirent : « C'est du sang ! Ces rois se sont frappés l'un l'autre, et se sont détruits. Maintenant, Moabites, au butin ! » Et ils se précipitèrent sur le camp des Israélites. Mais que trouvèrent-ils ? Non des corps morts, mais des guerriers vivants et prêts à

(1) Exode XXIX, 38-46.

(2) Éphésiens V, 2. — (3) 1 Pierre II, 7, 8.

les recevoir. Les Israélites frappèrent les Moabites qui s'enfuirent devant eux. Les Israélites entrèrent dans le pays, prirent les villes et les détruisirent, abattirent tous les bons arbres, bouchèrent les sources d'eau et remplirent de pierres toutes les bonnes portions de terre.

SOPHIE. — Quelle terrible dévastation ! Mais pourquoi firent-ils cela ? Il me semble que Moïse quelque part recommandait aux Israélites, quand ils assiégeraient une ville, d'épargner les bons arbres (1).

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. S'ils firent autrement, c'est que l'Éternel, par la bouche d'Élisée, le leur avait commandé. Et ce fut sans doute comme un châtiment infligé à Moab qui avait refusé de payer le tribut qu'il devait. Les Israélites s'avancèrent ainsi jusqu'à Kir-Haréséth, ville forte où le roi de Moab s'était retiré, et ils l'assiégèrent. Comme le roi de Moab se sentait trop faible pour résister, il fit une sortie avec sept cents guerriers d'élite pour percer jusqu'au roi d'Édom, qui était sans doute à l'arrière-garde, espérant ainsi échapper. Mais il fut repoussé et forcé de rentrer dans la ville. Pensant alors que son dieu Kemosh (2) était irrité contre lui, il voulut l'apaiser et se le rendre propice. Pour cela il prit son fils premier-né, celui qui devait régner à sa place et qui sans doute lui était particulièrement cher, et il l'offrit en holocauste sur la muraille, à la vue des assiégeants.

SOPHIE. — Veux-tu dire qu'il le tua.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Les dieux qu'adoraient ces pauvres païens étaient des divinités sanguinaires auxquelles il fallait le sang de victimes humaines (3). Lorsque les Israélites virent ce sacrifice

(1) Deutéronome XX, 19, 20.

(2) 1 Rois XI, 7. — (3) Deutéronome XII, 31.

épouvantable, ils furent saisis d'horreur, et les rois avec leurs armées se retirèrent dans leur pays.



Jésus t'aime

Sais-tu que Jésus t'aime,
Mon cher enfant ?
Que son amour suprême
Te suit à chaque instant ?

Sais-tu ce qu'à ta place
Il a souffert,
Afin que, par sa grâce,
Le ciel te fût ouvert ?

Vois-tu sa patience,
Lorsqu'il t'instruit ?
Sa bonté, sa puissance,
Te gardant jour et nuit ?

En ta grande faiblesse,
As-tu recours
A Celui qui, sans cesse,
Vient à notre secours ?

Jamais rien ne le lasse,
Ce bon Sauveur,
Et rien ne nous efface
Des tables de son cœur.

Marche dès ton jeune âge
En son sentier,
Et, rempli de courage,
Suis-le sans dévier.

Si le monde t'attire,
 Ferme ton cœur
 A ce qu'il pourra dire :
 Il est toujours trompeur.

Il promet, mais ne donne
 Aucun bonheur ;
 Flétrie est sa couronne,
 Son ris cache le pleur.

Jésus seul nous assure
 Bonheur et paix ;
 Et sa paix elle dure,
 Nous dit-il, à jamais.

Ah ! puisque Jésus t'aime,
 Mon cher enfant ;
 A son amour suprême
 Réponds donc à l'instant.

S.



Réponses aux questions du mois de juillet

1^o La parabole du bon Samaritain a été prononcée à l'occasion de la question du docteur de la loi : « Et qui est mon prochain. »

2^o La route suivie par l'homme qui tomba entre les mains des voleurs, figure celle où se trouve le pécheur. Adam a quitté le lieu de la bénédiction représenté par Jérusalem, et ses descendants sont sur le chemin de la perdition, représentée par Jérico, la ville maudite.

3^o Les voleurs sont Satan et ses serviteurs. (Jean X, 10.)

4^o Les voleurs laissèrent le pauvre homme blessé,

dépouillé, sans force et à demi-mort. C'est l'état du pécheur qui n'a à attendre que la mort.

5° Les différents actes de bonté du Samaritain sont qu'il verse sur ses plaies de l'huile et du vin, qu'il les bande, qu'il met le blessé sur sa propre monture, qu'il le mène à l'hôtellerie, qu'il prend soin de lui, puis enfin qu'il donne en partant deux deniers à l'hôte pour prendre soin de lui, promettant de payer ce qui serait dépensé de plus.

6° Le sacrificateur et le Lévite n'aidèrent pas le blessé, parce qu'ils avaient un cœur dur et qu'ils étaient trop orgueilleux. Mais ils représentent la loi qui ne peut aider et sauver le pécheur.

7° Le Samaritain fut ému de compassion. C'est ce sentiment qui le fait agir.

8° Le Samaritain représente Jésus.

Questions pour le mois d'août

1° En quoi le Samaritain de la parabole représente-t-il Jésus ?

Pour les questions suivantes citez les passages.

2° Quel est le pharisien qui vint de nuit à Jésus ? Est-il parlé de lui dans d'autres portions du Nouveau Testament ?

3° Quel est le nom du disciple qui instruisit et baptisa l'officier éthiopien sur le chemin de Gaza ?

4° Dans quelles autres circonstances est-il mentionné ?

Reçu des réponses de E. D., de P.; M. B.; G. V.; C. C., de T.; H. K.; B. K., de M.; S. G., de P.; C. B.; L. B. et L. P., de C.

La conversion d'un prêtre mahométan

(Suite et fin de la page 146)

Le jeune prêtre retourna chez lui, riche du plus précieux trésor. Quelque temps après, il tomba malade. « Tu vas mourir, » lui disait et répétait son père, l'homme saint ; « dis : Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète, et puis monte au Paradis. » Mais son fils, qui semblait aux portes de la mort, répondait d'une voix entrecoupée : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Christ, son Fils, est le Sauveur des hommes, et Mahomet n'est qu'un vil imposteur. »

« Misérable impie ! » s'écria le père en le maudissant. « Si ce n'était que tu n'as plus que quelques minutes à vivre, je te couperais la gorge à cause de ton blasphème. »

Cependant A. (c'est ainsi que nous désignerons le jeune chrétien) se rétablit, et désira d'être baptisé. Son père l'ayant appris, dit en secret à son cousin d'aller le tuer. Celui-ci semble avoir eu quelque affection pour A., car il vint le trouver et lui dit : « Étant jeunes garçons, nous avons vécu et joué ensemble, et nous étions l'un pour l'autre comme des frères. Je viens donc t'avertir que l'on m'a dit de te couper la gorge cette nuit. Si tu es assez insensé pour rester ici, eh bien, je le ferai. » Bien qu'il fût encore faible, A. s'enfuit de nuit et se rendit à une maison de mission, où, peu de temps après, il fut baptisé. Le père en ayant eu connaissance, promit une forte récompense à quiconque le tuerait. A. était alors occupé dans un hôpital, et le docteur chrétien qui en était le directeur, osait à peine le perdre de vue, de peur qu'on ne l'assassinât.

Quelque temps s'écoula, et chaque jour notre ami apprenait à connaître davantage l'amour de Dieu et la grâce du Seigneur Jésus. Un jour il arriva que son père vint dans la ville où il demeurait, mais ayant su que son fils s'y trouvait, il le maudit et voulut repartir aussitôt, disant qu'il ne voulait pas rester dans le même endroit que lui. En même temps, il lui fit dire qu'il aurait bientôt de ses nouvelles, ce qui signifiait sans doute qu'il chercherait à le faire tuer. Mais A., sachant que le train ne partirait pas avant quelques heures, vint à la station, et en pleurant, parla avec tendresse à son père qui cependant, au fond de son cœur si rude, conservait de l'affection pour son fils.

« Venez, » lui dit celui-ci, « et voyez mon père spirituel. » C'est ainsi qu'il désignait le docteur chrétien près duquel il vivait.

Le vieillard y consentit. « Oui, » dit-il, « allons, afin que je le maudisse aussi ! »

Il suivit son fils chez le docteur C. Mais la salutation qui l'attendait sur le seuil de la maison, le frappa d'étonnement. Le docteur C. vint le recevoir, et d'un ton affectueux et plein de respect (car le père était un beau vieillard à barbe blanche), il lui dit : « Soyez le bienvenu, mon très digne hôte. »

« Suis-je en effet le bienvenu ? » dit le saint qui était venu pour maudire.,

« Oui, aussi certainement que l'eau fraîche réjouit l'âme altérée, » lui fut-il répondu.

« Alors, » répondit le vieillard, « qu'au nom de Dieu, la paix soit sur toi et ta maison ! »

Le train partit sans lui. Il fut pendant dix jours l'hôte de la maison, et avant de la quitter, mettant la main de son fils dans celle du docteur, il dit à celui-ci : « Ce jeune homme est à toi, et non à moi. Le christianisme n'est pas si mauvais que je le pen-

sais. Il a bien fait. Personne ne lui fera de mal. »
« Mais, » ajouta-t-il, « s'il revient à la maison, je serai obligé de lui couper moi-même la gorge, car, sans cela, comment pourrai-je continuer à être un saint ? »

Le docteur C. lui donna un Nouveau Testament, et il partit. De retour chez lui, il lut le livre avec une sérieuse attention. Ensuite, douze autres hommes instruits se joignirent à lui, et ils le lurent ensemble à plusieurs reprises. En réalité, leurs cœurs étaient remplis et leurs esprits étonnés de la vérité de l'Évangile.

Neuf mois plus tard, le vieillard revint chez le docteur C. Il fit à peine attention à la salutation du docteur. « Je ne viens pas pour être ton hôte, » dit-il. « Je ne m'arrêterai pas ; j'ai un message pour toi. » Il raconta alors comment lui et d'autres avaient lu le livre, et il ajouta : « Nous avons remarqué qu'il est appelé le *Nouveau Testament*, et nous avons pensé qu'il doit y en avoir un *Ancien*. S'il existe, je te prie, au nom de Dieu, de me le donner. S'il n'existe pas, dis-le moi. Et ne m'arrête pas ; laisse-moi retourner vers ceux qui m'ont envoyé. »

Il ne resta que le temps nécessaire pour avoir une Bible complète, et il partit.

Quelque temps après, il revint, disant au docteur C. : « Je viens pour être ton hôte, » et on lui souhaita la bienvenue. Or il avait eu précédemment l'habitude de lire chaque jour pendant deux heures le Coran. Quand l'heure fut venue d'accomplir ce devoir, on lui apporta le livre, mais il dit : « Laissez-le ; je verrai bientôt. » Le vieil Afghan laissa chacun s'étonner durant quelques jours, puis il dit au docteur C. : « Depuis que j'ai lu l'autre livre, je n'ai plus de goût pour celui-ci. Pourquoi le cacherais-je plus longtemps ? Moi aussi, je suis maintenant un chrétien. Le Dieu de mon fils est mon Dieu. » Quel

triomphe de la grâce, n'est-ce pas, mes chers jeunes amis !

Peu après, son fils tomba malade et s'en alla près du Seigneur. Avant de mourir, il dit : « Pourquoi craindrais-je, puisque je suis dans les bras de Jésus ? » Quant au vieux père, il vit encore, monument éclatant de la grâce du Seigneur. Les paroles de Dilawar Khan sont devenues une réalité. Qu'elle est merveilleuse la puissance de la parole de Dieu ! Vous, mes jeunes amis, qui possédez l'Ancien et le Nouveau Testament, appréciez-vous et aimez-vous ces « saintes lettres qui peuvent vous rendre sages à salut, par la foi dans le Christ Jésus ? » (2 Timothée III, 15.) Les lisez-vous et les relisez-vous, et avez-vous reçu dans votre cœur leurs divines déclarations, comme, par exemple, celle-ci : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » ?



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

ÉLISÉE MULTIPLIE L'HUILE DE LA VEUVE

(2 Rois IV, 1-7.)

LA MÈRE. — Après l'expédition des trois rois, Élisée était revenu au pays d'Israël, et là il continua ses miracles de bonté au milieu du peuple.

SOPHIE. — J'aime à te les entendre raconter, maman. Car c'est la bonté de Dieu lui-même qui se manifestait ainsi, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. L'Éternel, après avoir fait entendre la voix sévère de la loi par le ministère d'Élie, faisait maintenant entendre la voix

de la grâce par le moyen d'Élisée, et dans les deux cas, c'était pour ramener le peuple à Lui. C'est ce que le Seigneur Jésus avait fait aussi. Après que Jean le baptiseur eut appelé le peuple à la repentance, Jésus avait manifesté la grâce de Dieu dans ses œuvres et par ses paroles. Mais ni au temps d'Élisée, ni au temps du Seigneur, la masse du peuple juif ne voulut écouter (1), et c'est pourquoi le jugement de Dieu est tombé sur eux. Je veux maintenant te raconter une histoire qui montre la bonté de l'Éternel s'exerçant envers une pauvre femme par le moyen d'Élisée. C'était la femme d'un des fils des prophètes ; mais le deuil était entré dans la maison. Le chef de famille était mort, et elle était restée seule avec deux fils. C'est une situation bien douloureuse et difficile pour une femme que d'être veuve et d'avoir à nourrir et à élever des enfants sans l'appui de son mari. Les enfants de cette femme, il est vrai, pouvaient bien être une consolation et plus tard un soutien pour leur mère, s'ils étaient sages et obéissants. Car c'est là le devoir d'enfants qui craignent le Seigneur. Ils ont à entourer leur mère veuve d'un respect, d'un amour et d'un dévouement d'autant plus grands qu'elle est seule. Rien n'est plus triste que de voir des enfants, et surtout des fils, se montrer insubordonnés et irrespectueux envers leur mère, parce que l'autorité du père n'est plus là. L'œil du Seigneur est sur eux et ils n'échapperont pas à son jugement (2).

SOPHIE. — Pendant que tu me parlais, maman, je pensais à notre pauvre voisine qui est veuve et souvent malade. Mais elle a un si brave fils qui travaille tout le jour et donne tout ce qu'il gagne pour aider

(1) Lisez. mes enfants, Luc VII, 31-34 ; Jérémie XXV, 4-7.

(2) Proverbes XIII, 17.

sa mère. Et il est si gentil et si doux avec elle. Et sa sœur aussi fait tout ce qu'elle peut pour la soulager. Aussi ils ont tous l'air heureux.

LA MÈRE. — Dieu les bénira certainement, Sophie. Mais continuons notre histoire. A la douleur d'avoir perdu son mari, vint s'ajouter une autre épreuve pour cette veuve. Elle était pauvre et son mari avait contracté des dettes qu'elle ne pouvait payer, de sorte que, comme c'était son droit, le créancier vint pour prendre ses deux fils, afin qu'ils fussent ses serviteurs. Quel coup pour la pauvre mère !

SOPHIE. — En effet, maman. Cela me rappelle cette autre veuve qui avait perdu son fils unique ; mais le Seigneur, ému de compassion, le ressuscita et le rendit à sa mère (1). J'espère que l'Éternel fit de même pour celle dont tu me parles. Seulement je trouve que ce créancier était bien dur.

LA MÈRE. — C'est vrai, il aurait dû user, non de son droit, mais de miséricorde et se montrer compatissant, ce qui est si souvent recommandé dans l'Ancien Testament (2). Mais ce créancier représente la loi qui est inflexible, qui exige ce qui lui est dû, c'est-à-dire l'obéissance absolue. Elle dit : « Tu feras ceci et cela ; tu t'abstiendras de faire telle ou telle chose ; sinon tu mourras. » Elle tient ainsi l'homme dans l'esclavage et ne saurait faire grâce de rien. Que pouvait donc faire la pauvre femme vis-à-vis de son impitoyable créancier ?

SOPHIE. — Oh ! je le sais, maman. Elle pouvait aller vers l'homme de Dieu et lui exposer sa détresse.

LA MÈRE. — C'est ce qu'elle fit, Sophie. Et c'est ce que le pauvre pécheur a aussi à faire pour être

(1) Luc VII, 11-16.

(2) Voyez Lévitique XXV, 35-43 ; Deutéronome XV, 7, 8 ; XXIV, 10-15 ; Exode XXII, 22-27.

délivré du jugement que la loi prononce contre lui à cause de ses transgressions. A qui doit-il aller ?

SOPHIE. — A Jésus, maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, à Jésus qui a été fait malédiction pour nous sur la croix, pour nous racheter de la malédiction que la loi prononçait contre nous (1). La veuve vint donc vers l'homme de Dieu, et lui dit : « Ton serviteur, mon mari, est mort ; et tu sais que ton serviteur craignait l'Éternel ; et le créancier est venu pour prendre mes deux enfants, afin qu'ils soient ses serviteurs. » Tu vois qu'elle place simplement sa misère devant le prophète (2).

SOPHIE. — Oui, maman ; mais une chose m'étonne, c'est que le mari craignait l'Éternel, et cependant il avait fait des dettes. La parole de Dieu défend de faire des dettes, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Dans l'Ancien Testament, il n'y a pas de défense positive à cet égard. Il suppose qu'un Israélite devienne pauvre et soit obligé pour vivre de se vendre, ou bien qu'il soit forcé d'emprunter, et celui qui prête est exhorté à user de miséricorde envers lui. Dans les Proverbes, nous lisons : « Celui qui emprunte est serviteur de l'homme qui prête » (3). Mais le Nouveau Testament dit : « Ne devez rien à personne » (4), ce qui est très positif. Celui qui a des dettes ne peut jamais avoir l'esprit tranquille, ni jouir pleinement de la paix de Dieu. Il est dans la dépendance de celui à qui il doit, et s'il vient à mourir, il laisse sa veuve ou ses enfants dans des difficultés, et risque de faire perdre celui à qui il a emprunté. Ce n'est ni heureux, ni honorable pour un enfant de Dieu. Nous voyons bien cela par l'histoire de la pauvre veuve.

(1) Galates III, 10-13. — (2) Lisez Philippiens IV, 6.

(3) Proverbes XXII, 7. — (4) Romains XIII, 8.

SOPHIE. — Que lui dit l'homme de Dieu ? Je suis sûre que l'Éternel lui montra un moyen de la secourir.

LA MÈRE. — Élisée lui dit d'abord : « Que ferai-je pour toi ? » Et, en effet, par lui-même il ne pouvait rien faire, mais l'Esprit de l'Éternel qui était sur Élie, était maintenant sur Élisée, et lui apprit ce qu'il y avait à faire. Il ajouta : « Dis-moi ce que tu as à la maison. » Et elle lui répondit : « Ta servante n'a rien du tout à la maison qu'un pot d'huile. »

SOPHIE. — C'était bien peu, maman. Avec cela il est certain qu'elle ne pouvait satisfaire son créancier, ni nourrir elle et ses fils.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; et de même nous ne pouvons par nous-mêmes, avec tous nos efforts, ni satisfaire à la juste exigence de la loi, ni entretenir la vie de notre âme. Mais en Jésus nous avons toute ressource. La pauvre veuve trouva aussi sa ressource dans la toute-puissance de l'Éternel. Élisée lui donna un ordre qui dut lui paraître d'abord bien étrange. « Va, » dit-il, « demande pour toi, du dehors, des vases à tous tes voisins, des vases vides, et n'en demande pas peu ; et rentre, et ferme la porte sur toi et sur tes fils, et verse dans tous ces vases, et ôte ceux qui seront remplis. »

SOPHIE. — La femme pouvait en effet être bien étonnée. Et fit-elle ce qu'Élisée lui avait dit ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, car elle avait foi dans la parole de l'Éternel par la bouche de son prophète. Elle ne raisonna pas, elle ne demanda pas comment il pouvait se faire que, d'un seul vase, il sortit assez d'huile pour en remplir une quantité d'autres. Elle obéit simplement comme Pierre, à qui le Seigneur avait dit de jeter le filet là où toute la nuit il n'avait pu rien prendre (1), et il y eut une multitude de

(1) Luc V, 5, 6.

poissons. La femme emprunta les vases, autant qu'elle en put trouver, et, seule avec ses fils, elle versait, versait de son unique vase dans les autres, et l'huile coulait, coulait toujours jusqu'à ce que tous fussent remplis.

SOPHIE. — Cela ressemble, n'est-ce pas, au miracle que fit Élie pour la pauvre veuve à Sarepta ?

LA MÈRE. — Oui, mou enfant. C'était la même puissance et la même bonté divines qui répondaient aux besoins des pauvres et qui y répondent toujours. Seulement il faut bien remarquer que ces veuves ont toutes deux exposé leurs besoins, leur entier dénuelement, et qu'ensuite elles ont cru la parole de l'Éternel et lui ont obéi, et alors elles ont reçu la bénédiction. Elles nous donnent ainsi un bel exemple à suivre. Les vases étant remplis, la veuve dit à l'un de ses fils : « Apporte-moi encore un vase ; » et il répondit : « Il n'y en a plus ; » et l'huile s'arrêta. S'il y avait eu encore plus de vases, l'huile aurait continué à couler ; ce qui nous montre, Sophie, que la capacité de l'homme est limitée, mais que la bonté de Dieu est infinie.

SOPHIE. — Cela est bien beau, maman.

LA MÈRE. — En effet. La femme avait là toute une richesse, mais avant de rien faire de cette huile, elle vint rapporter à l'homme de Dieu ce qui était arrivé, et il lui dit : « Va, vends l'huile, et paye ta dette ; et vous vivrez, toi et tes fils, de ce qui restera. »

SOPHIE. — C'est une très belle histoire, chère maman. Elle montre bien le tendre soin que Dieu prend des veuves, des orphelins et des pauvres. Il est toujours le même, n'est-ce pas ? Quand on se confie en Lui, il nous donne ce qui nous est nécessaire. Le Seigneur dit qu'il ne faut pas se mettre en souci pour la nourriture et le vêtement, parce que notre Père céleste y pourvoit, Lui qui nourrit les

petits oiseaux, et revêt les fleurs des champs de leurs brillantes couleurs (1). Mais je pense, maman, que cela ne veut pas dire que, pour cette raison, nous devions être paresseux. La veuve et ses fils eurent à faire ce que Dieu disait : chercher les vases, verser l'huile et la vendre.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. L'apôtre Paul dit que celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger (2). Mais il y a une autre leçon à tirer de ce récit. Je t'ai dit que le créancier impitoyable représente la loi qui exige et ne peut faire grâce. Que nous représente donc cette huile inépuisable qui pourvoit aux besoins ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'est la grâce du Seigneur.

LA MÈRE. — Oui, la grâce qui nous est apportée par Jésus (3) et que l'Esprit Saint applique à nos âmes. D'abord la grâce nous apprend que notre dette est payée, cette dette contractée envers Dieu par nos transgressions de sa sainte loi et que nous ne pouvions payer. La grâce nous apporte le salut opéré par Jésus (4). Mais ce n'est pas tout. Après avoir été sauvés, il nous faut vivre pour servir Dieu, et la même grâce, par l'Esprit Saint qui produit en nous la vie, l'entretient aussi dans nos âmes et les nourrit par la parole de Dieu (5). Si un homme avait contracté une dette qu'il fût incapable de payer, et pour laquelle il fût mis en prison, et qu'un riche bienfaiteur payât la dette, l'homme sortirait de prison, n'est-ce pas ? Mais il serait sans ressources, et comment pourrait-il vivre ? Mais si le bienfaiteur

(1) Matthieu V, 25-34 ; Luc XII, 22-31.

(2) 2 Thessaloniens III, 10. — (3) Jean I, 17.

(4) Tite II, 11-14.

(5) Lisez Jean III, 5 ; 1 Pierre I, 23 ; II, 2,

ajoute à son premier bienfait le don d'une bonne somme d'argent pour pourvoir aux besoins du prisonnier libéré jusqu'à la fin de ses jours, que manquera-t-il à celui-ci ? Rien, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Non, maman ; et je comprends que c'est là ce que Dieu fait pour nous. Il nous sauve en nous pardonnant nos péchés, et puis il nous donne la vie et nous soutient pour que nous puissions Le servir. Je voudrais te demander encore une chose. Pourquoi le prophète avait-il dit de fermer la porte ?

LA MÈRE. — Parce que l'œuvre de Dieu se fait dans le secret, au fond de l'âme, et se manifeste par ses fruits au dehors (1). Les voisins virent les effets de la puissance de Dieu par l'huile que vendit la femme. La vie de Dieu en nous se montre au dehors par notre conduite (2). Il faut aussi que tu remarques que les vases empruntés étaient vides. Et c'est ainsi que Dieu veut que nos cœurs, comme ces vases, soient vides des vanités du monde, des mauvais désirs, des folles pensées, pour que la grâce seule les remplisse et nous fasse goûter tout l'amour de Dieu et du Seigneur Jésus (3).



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LA PAPAUTÉ

Après vous avoir parlé du mahométisme, la religion du faux prophète, qui avait envahi de si vastes con-

(1) Voyez Actes IX, 9-19 et comparez avec le verset 20.

(2) Romains VI, 13, 14 ; Éphésiens V, 8 ; Galates V, 16, 22-25. — (3) Éphésiens III, 16-19.

trées, principalement en Orient, et en avait fait presque disparaître le nom chrétien, je vous entretiendrai, mes jeunes amis, de ce qu'était devenu l'Église. Je vous parlerai surtout de l'Église occidentale, c'est-à-dire de celle qui s'était étendue dans les contrées de l'ouest de l'Europe, et qui a assumé le titre de *catholique* ou universelle, dont elle se pare encore maintenant. C'est bien à tort, car nombre de ceux qui professent le christianisme, comme les églises d'Orient, les églises protestantes et autres, sont séparées d'elle. Elle prend aussi le nom de *romaine* pour une raison que nous verrons, et celui d'*apostolique*, parce qu'elle prétend se rattacher directement aux apôtres, dont, hélas ! elle n'a pas gardé les enseignements. Au contraire, elle s'en est écartée de plus en plus et s'est corrompue, comme son histoire le montre.

Cette église est un vaste système qui s'est formé peu à peu et s'est développé surtout dans les siècles d'ignorance du moyen âge, et qui existe maintenant, comme vous le savez. Il porte aussi le nom de *papauté*, parce que le pape, qui était simplement l'évêque de Rome dans l'origine, en est le chef suprême. De là vient le nom de *romaine* que prend l'église catholique, de là vient aussi le terme de *Romanisme* que l'on donne à l'ensemble de son culte et des doctrines qu'elle professe.

L'église romaine dit être la seule vraie église, et ses docteurs prétendent que hors d'elle il n'y a point de salut. C'est ainsi que, par la crainte d'être perdues, elle retient dans son sein nombre d'âmes ignorantes. Mais cette prétention est-elle vraie ? Ceux qui ne possèdent pas la Bible, la parole de Dieu, peuvent le croire sur la foi des prêtres et des catéchismes qui les instruisent, mais que dit l'Écriture ? C'est que la vraie Église — l'Église de Dieu — est

formée de tous les vrais croyants au Seigneur Jésus, qui sont lavés de leurs péchés dans le sang de l'Agneau et scellés de l'Esprit Saint, qu'ils appartiennent ou non à l'église romaine. Ils ne sont pas sauvés parce qu'ils font partie d'une église ou d'une forme religieuse quelconque, mais ils sont sauvés parce qu'ils croient au Seigneur Jésus, et alors ils appartiennent à l'Église ou l'Assemblée de Dieu. L'Écriture dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, » et non crois à l'Église ; et encore : « Il n'y a de salut en aucun autre (que Jésus) ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes XVI, 31 ; IV, 12) ; et non « hors de l'église romaine ou autre, il n'y a point de salut. »

L'église romaine, comme celle d'Orient et d'autres systèmes religieux dans la chrétienté, se compose de deux classes de personnes, le clergé et le peuple ou les laïques : distinction que nous ne trouvons pas dans la parole de Dieu. Le Seigneur disait à ses disciples : « Vous êtes tous frères » (Matthieu XXIII, 8), bien que, dans sa grâce, il ait donné des apôtres et prophètes, des évangélistes, des pasteurs et docteurs, pour fonder et former l'Église, puis pour l'édifier, la nourrir, l'exhorter et l'instruire. (Éphésiens IV, 11-13.) Mais ils ne forment pas une caste à part ; ils sont des serviteurs de Christ et de l'Assemblée (Colossiens I, 23-25), et des membres de son corps, sans plus de titre que le plus faible chrétien (1 Corinthiens XII, 13, 18-23, 28.)

Le clergé, dans l'église romaine, comprend tous les prêtres, évêques, archevêques, cardinaux, et enfin à la tête de tous le pape, qui s'intitule chef de l'Église et vicaire de Jésus-Christ, c'est-à-dire son représentant ou son substitut sur la terre. Combien cette prétention est contraire à la parole de Dieu,

vous pouvez aisément le voir, mes jeunes amis. Elle nous dit que Christ, dans le ciel, est le Chef ou la Tête de l'Église ou l'Assemblée qui est son corps (Éphésiens I, 22, 23 ; Colossiens I, 18), et nulle part, elle ne nous parle d'un chef sur la terre. Sur quoi donc les papes de Rome s'appuient-ils pour s'arroger une telle position ? Ils disent que c'est comme successeurs de l'apôtre Pierre, qui, selon eux, était le chef des apôtres, et qui a été le premier évêque ou pape de Rome, selon leur dire. Ils citent comme preuve les passages où il est dit : « Tu es Pierre (1), et sur cette pierre (2), je bâtirai mon assemblée (ou église), et les portes du hadès (3) ne prévaudront point contre elle. » Et encore : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. » (Matthieu XVI, 18, 19.) Mais ni ces passages, ni aucun autre dans l'Écriture, ne disent que Pierre eût une autorité quelconque sur les autres apôtres. En premier lieu, le roc sur lequel l'Église est bâtie, n'est pas Pierre, mais la vérité contenue dans la confession qu'il fit que Jésus était « le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Verset 16.) Pierre n'était qu'une pierre dans l'édifice de l'Église qui devait s'élever après la mort, la résurrection et l'ascension du Seigneur. Il est vrai que les apôtres et prophètes sont le fondement de l'Église, mais Pierre pas plus qu'un autre (Éphésiens II, 20 ; Apocalypse XXI, 14), et la maîtresse pierre du coin n'est pas Pierre, mais Jésus-Christ, comme Pierre le dit lui-même. (I Pierre II, 4-6.) Ainsi les prétentions des papes n'ont aucun fondement

(1) Littéralement « une pierre. »

(2) Littéralement « ce roc. »

(3) Le hadès, le lieu invisible, où les âmes des hommes vont après la mort.

de vérité et ravissent au Seigneur Jésus sa gloire. Les docteurs de l'église romaine prétendent aussi que les paroles du Seigneur à Pierre : « Pais mes brebis, » et « pais mes agneaux » (Jean XXI, 15-17), sont une preuve que Pierre et ses successeurs étaient établis sur les prêtres en général, désignés par les brebis, et sur les laïques, représentés par les agneaux. Mais la triple exhortation du Seigneur avait pour but de réintégrer Pierre après sa chute, et de lui confier les agneaux et les brebis de la circoncision, c'est-à-dire les Juifs qui se convertiraient. Pierre était essentiellement l'apôtre de la circoncision, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur auprès des Juifs, comme Paul était l'apôtre de l'incirconcision, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur auprès des nations, des païens (Galates II, 7-10) ; bien qu'à l'occasion, Pierre ait prêché l'Évangile aux nations, et Paul aux Juifs. A qui s'adresse la première épître de Pierre ? C'est aux Juifs convertis dispersés parmi les nations. Et d'où l'écrivait-il ? De Babylone, loin de Rome, au milieu des nombreux Juifs qui s'y trouvaient. (1 Pierre I, 1 ; V, 13.) Qu'il ait jamais été à Rome, est une chose douteuse ; qu'il en ait été le premier pape, n'a point de fondement solide.

Enfin, quant aux clefs du royaume des cieux confiées à Pierre, ce ne sont en tout cas pas celles du ciel. Il ouvrit le royaume des cieux aux Juifs le jour de la Pentecôte, en leur annonçant l'Évangile, et il l'ouvrit à Corneille et aux gentils, en leur prêchant Christ. (Actes II, 36-39 ; X, 43.) Les Juifs y étaient reçus, bien qu'ils eussent rejeté Christ, s'ils se repentaient et croyaient en Lui ; et les gentils, bien que n'y ayant aucun droit, y étaient aussi reçus en croyant au Seigneur, et ainsi des deux peuples, il n'en faisait qu'un. (Éphésiens II, 13-15.) C'est ainsi que Pierre fit usage des clefs qui lui étaient confiées

par le Seigneur. Il lia et délia, en annonçant aux uns et aux autres que leurs péchés étaient pardonnés s'ils croyaient au Seigneur Jésus ; mais que, s'ils étaient incrédules, ils périraient. Mais lier et délier n'appartenait pas seulement à Pierre. Le Seigneur dit que c'est le privilège des deux ou trois assemblés en son nom, c'est-à-dire à toute assemblée de Dieu, si petite soit-elle ; et il étend le même privilège de remettre ou retenir les péchés à tous les disciples individuellement. (Matthieu XVIII, 18-20 ; Jean XX, 23.) Sans doute que le Seigneur accorda un grand honneur à Pierre ; mais a-t-il eu des successeurs ? Nulle part, dans la parole de Dieu, il n'est question de succession apostolique, ni de succession d'aucun genre à des charges ecclésiastiques. Paul, avant son départ, dit aux anciens d'Éphèse : « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce » (Actes XX, 32), et non aux prêtres, aux évêques, ni au pape, ni à l'Église.

A proprement parler, le clergé, et le pape à sa tête, est ce qui constitue l'église romaine. Ils forment une caste à part, et sont les intermédiaires entre Dieu et les hommes. Les laïques ne sont rien, et n'ont qu'à recevoir et croire les yeux fermés ce que l'Église dit ; car l'Église n'a pas erré, et ne peut errer, disent-ils. Elle est infaillible dans ses enseignements, et son chef, le pape, est infaillible. Aux laïques appartient d'obéir, et ceux qui, laïques ou non, ne se soumettent pas en tout aux enseignements de l'Église ou s'en écartent, sont des *hérétiques*, que l'Église rejette de son sein, et même, quand elle en a eu le pouvoir, elle les a livrés au bras séculier pour être punis. C'est ainsi qu'au moyen âge surtout, ont sévi de cruelles persécutions contre les saints qui s'attachaient à la parole de Dieu et dont l'église romaine a versé le sang. (Apocalypse XVII, 6.)

Or, mes jeunes amis, l'Écriture qui parle d'anciens et de serviteurs de Dieu dans l'Assemblée, ne forme d'eux nullement une caste à part. Ils doivent être les modèles du troupeau, et ne doivent pas dominer sur lui. (1 Pierre V, 2-4.) Ils sont établis de Dieu, et non par l'homme, ni en vertu d'une succession. (Actes XX, 28.) Et quant à l'Église, elle n'enseigne pas, mais elle doit être la colonne et l'appui de la vérité, et cette vérité est la parole de Dieu, que les serviteurs de Dieu annoncent, expliquent et appliquent, et que l'Église a la responsabilité de maintenir. Or l'église romaine, loin d'être la colonne de la vérité, enseigne et soutient l'erreur.

L'église romaine se vante aussi de son *unité*. Elle est une en effet extérieurement en ce sens que tous ceux qui professent la reconnaître sont soumis à son joug. La vraie Église de Christ, l'Assemblée qui est son corps, est seule réellement *une*, selon ce que dit l'apôtre : « Il y a un seul corps, » dont Christ est la Tête, et dont tous les vrais croyants sont les membres. (Éphésiens I, 23 ; IV, 4 ; 1 Corinthiens XII, 12, 13.) Mais l'Église a sa manifestation extérieure, et aurait dû en cela montrer l'unité. Mais Satan a réussi à y semer la division ; l'Église a manqué et l'on ne voit dans ce qui se nomme la chrétienté que divisions et sectes, et l'église romaine n'est qu'une de ces sectes.

On aurait peine à s'imaginer, mes jeunes amis, si l'histoire ne l'attestait, jusqu'où l'ambition et l'orgueil ont conduit les papes de Rome. Non contents de dominer sur le clergé tout entier et par le clergé sur le peuple, ils prétendirent être au-dessus des princes, des rois et des empereurs.

Le pape Grégoire VII (1), homme énergique, qui

(1) Il occupa le siège pontifical de 1073 à 1085.

voulait réformer l'Église et la purifier de la corruption profonde dans laquelle le clergé était tombé, disait dans son orgueil : « Le pontife romain est évêque universel ; son nom n'a point son pareil dans le monde entier. A lui seul appartient de déposer les évêques, comme de les réintégrer. Tous les princes sont tenus de lui baiser les pieds. Il a le droit de déposer les empereurs, et de délier les sujets de leurs devoirs envers eux... Tous les royaumes doivent être regardés comme des fiefs (comme dépendants) du siège de Saint-Pierre. L'Église ne doit pas être la servante des princes, mais leur maîtresse. Ayant reçu le pouvoir de lier et délier dans le ciel, à plus forte raison l'a-t-elle dans les choses terrestres. » Ces paroles audacieuses, chers jeunes amis, rappellent ce que nous dit l'Esprit Saint, au XVII^{me} chapitre de l'Apocalypse, où la fausse église, appelée Babylone, est représentée comme une femme assise sur la bête qui figure la puissance impériale. (Versets 3 à 6.)

C'est ce même pape qui exigea que tous les ecclésiastiques fussent voués au célibat, c'est-à-dire qu'il leur fût défendu de se marier, afin d'avoir toute une armée d'hommes dégagés des liens de famille et dévoués à l'église romaine, et qui n'attendaient que de Rome leur mot d'ordre. Auparavant les prêtres pouvaient être mariés ou non ; les moines seuls ne devaient pas l'être. Grégoire voulut que les prêtres qui étaient mariés se séparassent de leurs femmes, et comme un grand nombre se révoltaient contre cette mesure, il leur dit : « Peut-il espérer d'avoir le pardon de ses péchés, celui qui méprise l'homme qui ouvre et ferme à sa volonté la porte du ciel ? Ceux-là attirent sur leurs têtes la colère divine et la malédiction apostolique. » Ce célibat forcé n'est-il pas en opposition avec ce que nous apprend Paul,

quand il dit : « Il faut que le surveillant (ou évêque) soit irrépréhensible, mari d'une seule femme » (1 Timothée III, 2), et qu'à Tite, il dit que l'ancien (ou prêtre) « soit mari d'une seule femme » ? (Tite I, 6.) Et n'est-ce pas la réalisation des paroles prophétiques de Paul : « Défendant de se marier » ? (1 Timothée IV, 3.)

Innocent III, l'un des successeurs de Grégoire (1), et grand persécuteur des fidèles de son temps, disait : « Le serviteur que le Seigneur a établi sur son peuple, est le *vicaire* de Christ, le successeur de saint Pierre. Il est l'oint du Seigneur : entre Dieu et les hommes : au-dessous de Dieu, au-dessus des hommes ; moindre que Dieu, plus que l'homme. Il juge tout et n'est jugé par personne. » Quel langage audacieux et blasphématoire, qui rappelle ce que l'apôtre dit de l'homme de péché ! (2 Thessaloniens II, 3, 4.) Ce n'est pas que les papes soient l'homme de péché : celui-ci paraîtra quand les saints auront été ravis auprès du Seigneur, mais ils portent le même caractère d'orgueil. Quelle différence avec Pierre, dont ils se disent les successeurs ! Le saint apôtre disait : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux, » et non au-dessus d'eux. (A suivre)

Réponses aux questions du mois d'août

1^o Je laisse mes jeunes amis répondre à la première, et j'insérerai dans le numéro suivant la meilleure réponse.

(1) Il fut pape de 1198 à 1216.

2° Le pharisien qui vint de nuit à Jésus est Nicodème. (Jean III, 1, 2.) Il est parlé de lui comme prenant la défense de Jésus devant le sanhédrin (VII, 50, 51), et on le voit, après la mort du Seigneur, venir ensevelir son corps avec Joseph d'Arimathée. (XIX, 39-42.)

3° Le disciple qui baptisa l'officier de la reine d'Éthiopie, était Philippe, qu'il ne faut pas confondre avec l'apôtre du même nom. (Actes VIII, 26-40.)

4° Il était un des sept diacres ou serviteurs, choisis par l'assemblée de Jérusalem pour avoir soin des pauvres et des veuves. (VI, 5, 6.) Après la mort d'Étienne, il prêcha l'Évangile à Samarie (VIII, 4-13) ; et après avoir baptisé l'officier de la reine Candace, il évangélisa depuis Azot jusqu'à Césarée. C'est pourquoi il est appelé Philippe l'évangéliste, nom qui lui est donné dans les Actes, lorsque l'apôtre Paul s'arrête chez lui à Césarée. (XXI, 8.)

Questions pour le mois de septembre

1° Combien de fois dans les Actes la conversion de Paul nous est-elle racontée, et dans quelles occasions ? Citez les passages.

2° Quel est le nom du disciple que le Seigneur envoya à Saul pour qu'il recouvrât la vue et fût baptisé ? Ce disciple est-il mentionné dans chacun des récits ? Citez les passages.

3° Où Paul dit-il qu'il a été un blasphémateur, un persécuteur et un outrageux ? Trouvez dans les Actes les passages qui justifient ce qu'il dit.



Premier beau jour d'été

Le val sourit, il est en fête ;
Le soleil luit dans sa splendeur
Versant à flots vie et chaleur.
Les sapins balancent leur tête
Avec ces mystérieux chants
Qu'en passant murmurent les vents.

Mille fleurs rjantes foisonnent
 Le long des sinucux sentiers
 Bordés de roses églantiers ;
 Les insectes joyeux bourdonnent,
 Et les clochettes des troupeaux
 Se répondent sur les coteaux.

Paisible coule la Sarine
 Au fond de son lit de granit ;
 Tandis qu'à l'horizon qui fuit,
 S'estompe en silhouette fine
 Le profil tres net et très pur
 Des bois et des monts sur l'azur.

Et partout, sur les vastes pentes,
 Se hâtent d'ardents travailleurs
 Foulant le fruit de leurs labeurs
 Qui git en ondes odorantes.
 Tout chante et rit à la clarté
 De ce premier beau jour d'été.

Que sera-ce, ô terre nouvelle,
 Quand nos yeux te contempleront,
 Et que nos cœurs entonneront
 L'hymne de la joie éternelle ?
 Terre où Satan ne règne plus
 Et ne peut troubler les élus.

Et vous pour qui le repos reste,
 Vaillants semeurs des champs divins,
 Combien plus grands seront vos gains
 Un jour dans la cité céleste !
 Courage, ne vous lassez pas :
 Le Maître soutiendra vos pas.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

HISTOIRE DE LA SUNAMITE

(2 Rois IV, 8-37.)

LA MÈRE. — Tu as trouvé bien belle l'histoire de la pauvre veuve, Sophie. Aujourd'hui, la parole de Dieu nous en dira une plus merveilleuse et plus touchante encore.

SOPHIE. — J'aime, maman, l'entendre me dire et m'expliquer ces histoires. Il me semble que c'est ainsi que Timothée, quand il était enfant, écoutait sa mère et sa grand-mère. Je désire profiter comme lui des saintes lettres qui rendent sage à salut (1).

LA MÈRE. — Le Seigneur bénira sa Parole pour toi, mon enfant. Nous continuerons donc l'histoire du ministère d'Élisée en Israël. Élisée se tenait souvent sur la montagne du Carmel. Il aimait sans doute cet endroit où son cher maître Élie demeurait habituellement, et où l'Éternel avait montré sa puissance aux yeux de tout le peuple. Mais de là le prophète allait visiter différentes villes et différents endroits du peuple d'Israël. Il arriva un jour qu'Élisée passa par la ville de Sunem, qui était située dans une contrée riche et fertile. Là se trouvait une femme qui avait de grands biens, mais qui possédait quelque chose de plus précieux que ses richesses. Elle craignait l'Éternel et aimait ses serviteurs. Elle avait reconnu qu'Élisée était un de ceux-ci, et elle l'engagea à entrer chez elle et le retint pour prendre un repas.

(1) 2 Timothée I, 5; III, 15; Actes XVI, 1, 2.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que cela me rappelle ? C'est Marthe qui reçut le Seigneur Jésus dans sa maison à Béthanie (1).

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; et toute cette histoire nous rappelle celle de Marthe, de Marie sa sœur, et de Lazare leur frère. Nous voyons ainsi qu'Élisée était un type bien frappant de notre précieux Sauveur dans son ministère de grâce. Élisée accepta volontiers l'hospitalité de cette femme dévouée, et dès lors, chaque fois qu'il passait à Sunem, il se retirait chez elle pour prendre un repas.

SOPHIE. — Elle devait être très heureuse, chère maman. Je vois combien vous aimez à recevoir un serviteur du Seigneur, et moi je l'aime aussi. N'est-ce pas que le Seigneur Jésus a dit que celui qui reçoit un de ses serviteurs, c'est comme si on le recevait Lui-même (2) ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et il a dit que « celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète » (3). La femme riche de Sunem qui reçut ainsi le prophète Élisée, fit l'expérience de cette parole de Jésus. Dieu la bénit.

SOPHIE. — Comment cette femme avait-elle reconnu qu'Élisée était un serviteur de Dieu ? Le lui avait-il dit ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, car il est écrit : « Qu'un autre te loue, et non ta bouche, — un étranger et non tes lèvres » (4). Mais les paroles et la conduite du prophète montraient ce qu'il était. Il est dit que « même un jeune garçon (et sans doute aussi une jeune fille) se fait connaître par ses actions, si sa

(1) Luc X, 38.

(2) Matthieu X, 40. — (3) Matthieu X, 41.

(4) Proverbes XXVII, 2.

conduite est pure et si elle est droite » (1). Sans doute qu'Élisée, tandis qu'il prenait son repas, s'entretenait avec la femme riche de Sunem, et lui parlait des merveilles de la bonté et de la miséricorde de l'Éternel. Et comme elle lui donnait la nourriture du corps, il lui donnait en revanche celle de l'âme, les paroles de l'Éternel plus douces que le miel (2), paroles qui instruisent et consolent le cœur, et qui étaient bien précieuses au milieu de la ruine d'Israël. C'est ainsi que les vrais serviteurs du Seigneur agissent maintenant aussi. Ils ne perdent pas leur temps en vaines paroles, comme tu as pu le voir chez ceux que nous sommes heureux de recevoir, mais, suivant ce que dit l'apôtre, leur parole est « dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel ; » « bonne, propre à l'édification » (3). Ils fuient « les discours vains et profanes » (4), ce que tous les chrétiens doivent faire. Mais revenons à Élisée. C'est donc par sa conduite et ses discours que la femme de Sunem reconnut ce qu'il était, de sorte qu'elle dit à son mari : « Voici, je connais que c'est un saint homme de Dieu qui passe chez nous continuellement. »

SOPHIE. — C'est un bien beau témoignage, chère maman, que la femme de Sunem rendait au prophète. Elle avait reconnu qu'il était, non seulement un homme de Dieu, par qui Dieu parlait au peuple, mais un saint homme de Dieu. Cela nous dit quelle était sa vie, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; c'était une vie toute consacrée à Dieu. L'apôtre Paul écrivant à Timothée, son enfant bien-aimé, lui dit quel est le caractère

(1) Proverbes XX, 11. — (2) Psaume CXIX, 107.

(3) Colossiens IV, 6 ; Éphésiens V, 29. — (4) 1 Timothée VI, 20.

d'un homme de Dieu. Lis dans la première épître, chapitre VI, verset 11.

SOPHIE (*lit*). — « Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses (1), et poursuis la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit. » Oui, maman, je pense que c'était bien le caractère d'Élisée.

LA MÈRE. — Quand la Sunamite (2) eut reconnue qu'était Élisée, et en eut fait part à son mari, elle voulut faire pour lui plus qu'exercer la simple hospitalité. Elle ajouta : « Faisons, je te prie, une petite chambre haute en maçonnerie, et mettons-y pour lui un lit, et une table, et un siège, et un chandelier ; et il arrivera que quand il viendra chez nous, il se reposera là. »

SOPHIE. — C'était bien bon de la part de cette femme riche, et je trouve aussi très intéressant qu'elle désirât que son mari fût d'accord avec elle. Elle voulait l'associer à sa bienfaisance envers le serviteur de Dieu. Je suis sûre qu'il ne s'y refusa pas. Mais j'aimerais que tu m'expliques ce que c'était que cette chambre haute.

LA MÈRE. — C'était une petite construction qui s'élevait au-dessus du toit en terrasse de la maison, et qui avait souvent une issue extérieure outre celle qui communiquait avec l'intérieur de la maison. Le prophète pouvait s'y retirer loin du mouvement de la famille, et y être tout à fait tranquille pour s'y reposer, y méditer, et y prier. Nous voyons quels soins pleins de délicatesse la bonne Sunamite prenait de l'homme de Dieu. Quelle différence avec l'accueil qu'il avait reçu à Béthel ! Le cœur d'Élisée en fut

(1) L'amour de l'argent et les désirs insensés et pernicieux qu'il fait naître.

(2) C'est-à-dire la femme de Sunem.

bien touché, et il en témoigna sa reconnaissance, comme nous le verrons.

SOPHIE. — Chère maman, je suis encore frappée d'une chose. C'est que la femme sunamite, non seulement fait faire une petite chambre, mais la meuble si simplement, elle qui était pourtant riche.

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, je pense qu'en faisant ainsi, elle honorait le caractère du prophète. Élisée était sans doute aussi simple dans sa manière de vivre que son maître Élie, et n'avait pas besoin d'une grande chambre somptueusement meublée. Il ne désirait ni ne cherchait rien de ce qui flatte la chair (1). La femme sunamite avait compris cela. Il est bon d'honorer les serviteurs du Seigneur, mais ce n'est pas par la bonne chère, ni par les riches appartements qu'ils seront honorés ; ce sera en écoutant et recevant la parole qu'ils apportent de la part du Seigneur.

SOPHIE. — Tu m'as dit qu'Élisée montra sa reconnaissance à la femme sunamite, de quelle manière le fit-il ?

LA MÈRE. — La femme de Sunem était riche, mais Élisée, qui ne possédait rien des trésors de la terre, était plus riche qu'elle. Te rappelles-tu ce qui arriva à Pierre et à Jean, quand ils allaient au temple à l'heure de la prière ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il y avait là un homme boiteux dès sa naissance qu'on mettait à la Belle porte du temple et qui mendiait. Il s'attendait à ce que les apôtres lui feraient l'aumône. Mais Pierre lui dit : « Je n'ai ni argent, ni or, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi, et marche. Et le boiteux fut guéri » (2). Mais

(1) « Ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, soyons satisfaits. » (1 Timothée VI, 8.) — (2) Actes III, 1-6.

la femme de Sunem, maman, n'était pas malade, et n'avait pas besoin que le prophète la guérit.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, mais elle pouvait avoir dans son cœur un besoin, un désir caché, que toute sa richesse et tout l'art des hommes ne pouvaient satisfaire. Comme je te l'ai dit, Élisée voulait lui montrer sa reconnaissance, et lui donner « une récompense de prophète. » Un jour qu'il s'était retiré dans sa petite chambre haute, il dit à Guéhazi, son serviteur, d'appeler la Sunamite. Elle vint, et le prophète lui dit : « Tu as montré beaucoup d'empressement pour nous, qu'y a-t-il à faire pour toi ? Faut-il parler pour toi au roi, ou au chef de l'armée ? » Tu te rappelles, Sophie, la grande délivrance opérée en faveur des trois rois dans le pays de Moab ; Élisée était sans doute connu du roi et honoré par lui. Il pouvait parler pour elle et lui obtenir quelque grâce royale. Mais la femme répondit simplement : « J'habite au milieu de mon peuple. » C'est comme si elle eût dit : « Je ne manque de rien en fait de ce que le roi pourrait me donner. Je suis riche ; j'ai un bon mari, des amis, des serviteurs, des jardins et des champs : que demanderais-je au roi ? »

SOPHIE. — Élisée devait être bien embarrassé.

LA MÈRE. — Oui, mais Dieu savait ce qu'ignorait Élisée. Toute riche qu'était la Sunamite, il manquait dans sa riche maison ce qui l'aurait rendue plus riche, et aurait fait luire un brillant rayon de soleil dans le cœur de la femme.

SOPHIE. — Oh ! maman ; je sais ce que tu veux dire. Elle n'avait pas d'enfants, et elle en désirait un. Mais pourquoi ne le dit-elle pas à Élisée ?

LA MÈRE. — Elle pensait peut-être que c'était une chose trop grande et impossible. Mais si Élisée ne pouvait pas connaître ce secret désir du cœur

de la Sunamite, Dieu se servit d'un humble instrument pour le lui découvrir. Le prophète dit à son serviteur : « Qu'y a-t-il donc à faire pour elle ? » Et Guéhazi répondit : « Eh bien, elle n'a pas de fils. » C'était comme s'il avait dit : « C'est là ce qu'il faudrait faire pour elle ; lui donner un fils. »

SOPHIE. — Mais Élisée ne pouvait pas faire cela.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais tu oublies qu'Élisée était un prophète, un homme de Dieu, qui vivait en la présence de l'Éternel, et qui pouvait obtenir de Dieu qu'il répondit au désir caché de la Sunamite, en récompense de ce qu'elle avait fait si généreusement et avec tant de dévouement pour un serviteur de l'Éternel. Et c'est ce qui arriva. Élisée dit à Guéhazi : « Appelle-la. » Et elle vint, et se tint humblement à la porte devant l'homme de Dieu qui lui dit : « A cette même époque l'année qui vient, tu embrasseras un fils. »

SOPHIE. — Comme elle dut être heureuse en entendant cette parole du prophète !

LA MÈRE. — Oui, certes. De joie, elle avait peine à le croire et dit : « Non, mon seigneur, homme de Dieu, ne mens point à ta servante ! » C'est comme si elle eût dit : « C'est trop beau pour que ce soit possible ! » Mais toutes choses sont possibles à Dieu, et elle le vit bientôt, car au terme fixé, comme Élisée le lui avait dit, elle eut la joie si douce pour une mère d'avoir sur ses genoux un petit garçon.

SOPHIE. — Et je pense que ce fut une grande joie pour son mari et toute la maison. C'était bien un beau rayon de soleil, et ce devait être charmant à mesure que le petit garçon grandissait de l'entendre bégayer, puis parler, puis courir partout. C'est comme lorsque mon petit frère est né. J'ai été si heureuse, et maintenant qu'il a grandi, j'aime tant être avec lui. C'était bien une récompense de pro-

phète pour la Sunamite. Mais maintenant j'aimerais que tu me dises davantage touchant ce cher petit garçon.

LA MÈRE. — Ce sera pour une autre fois, Sophie, si le Seigneur le permet.

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LA PAPAUTÉ (suite)

La papauté, mes jeunes amis, telle était la puissance dont je vous ai dit quelques mots, et qui, avec la prétention d'être la vraie Église chrétienne, s'élevait orgueilleusement (Apocalypse XVIII) sur la terre d'Occident et asservissait les âmes, tandis que croissait en Orient celle de Mahomet, le faux prophète. Quels terribles temps que ceux de ténèbres que l'on nomme le *moyen âge* ! Pour tenir les princes et leurs sujets sous leur domination et celle du clergé, les papes se servirent d'une arme terrible, surtout dans ces temps d'ignorance et de superstition. C'est l'*interdit*.

L'*interdit* était une sentence par laquelle étaient défendus l'administration des sacrements, le culte public et les funérailles ecclésiastiques, c'est-à-dire accomplies avec les cérémonies de l'église. L'*interdit* pouvait être prononcé contre une personne ; elle était ainsi excommuniée, privée de tout culte, ne pouvant entrer dans une église, et considérée comme un lépreux avec qui on ne devait avoir aucune communication. Elle était séparée de la communion chrétienne et bannie du royaume céleste, disait Rome. Les

papes, au temps de leur puissance, osèrent frapper d'interdit des rois et des empereurs, comme l'histoire nous l'apprend, et causèrent ainsi de grands troubles et des guerres. Quelquefois l'interdit frappait une ville, un territoire ou un pays, et alors tous les habitants étaient comme excommuniés. Les enfants restaient sans baptême, on ne sonnait plus les cloches pour appeler les fidèles aux églises, on ne célébrait aucun culte, ni cérémonie religieuse, le clergé ne portait plus aux malades et aux mourants les consolations de la religion, et les morts étaient portés en terre sans qu'un prêtre les accompagnât. La terreur était ainsi jetée dans les âmes simples et superstitieuses de cette époque. Tel est encore un trait de la puissance que les papes s'étaient arrogée sur les âmes pour se les soumettre.

Vous comprenez, mes jeunes amis, que les princes et les peuples portaient impatiemment ce joug et cherchaient à s'y soustraire. Depuis les temps de la Réformation, l'église romaine a dû renoncer à faire valoir ses prétentions de domination sur les princes et leurs sujets. Mais au fond, elle n'a pas changé. Ne pouvant dominer ouvertement, elle cherche à s'assujettir les consciences, et a bien des moyens pour y parvenir, étant d'une habileté consommée pour arriver à ses fins. C'est une puissance en apparence très déchuë et amoindrie, mais qui subsiste toujours. Nous vivons au milieu d'elle, et elle est industrielle pour attirer à elle et séduire les âmes par ses cérémonies, son culte pompeux qui parle aux sens, et parce qu'elle sait revêtir un beau masque de piété et de vérité, de manière à répondre aux besoins religieux de certaines âmes. Et, mes chers jeunes amis, c'est parce qu'on peut aisément se laisser prendre par les séductions (Apocalypse III, 20) de cette église qui se dit la seule vraie, que j'ai

voulu vous en parler et vous la présenter sous ses véritables traits, en présence de la parole de Dieu.

Mais avant de vous dire quelque chose de ses enseignements erronés, je dois vous rappeler qu'elle confesse et conserve les grandes vérités fondamentales que nous enseigne la parole de Dieu. Ainsi elle maintient qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois Personnes, le Père, le Fils et l'Esprit Saint. (Matthieu XXVIII, 19.) Elle confesse aussi que Jésus-Christ, le Fils unique et éternel de Dieu, une Personne divine, est devenu un homme sur la terre, pour accomplir sur la croix la rédemption des pécheurs. (Jean I, 1-18.) Elle reconnaît qu'il y a un ciel pour les sauvés, et un enfer pour les incrédules. Il peut donc y avoir, et il y a eu dans son sein de vrais enfants de Dieu, des âmes qui, croyant simplement au nom, à l'amour et au sacrifice du Seigneur Jésus, sont sauvées, car « celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » (Jean III, 36.) Mais l'église romaine a enfoui ces saintes vérités et d'autres qui s'y rapportent, sous un amas d'ordonnances, de cérémonies et de pratiques extérieures, et y a joint quantité d'erreurs, de sorte que ce sont ces choses qui prédominent, et qu'elle présente comme nécessaires au salut, au lieu de la foi simple au Seigneur Jésus. De cette manière, les âmes sont retenues loin de Dieu et du Sauveur, et ainsi loin de la paix ; et de plus, elles sont livrées, comme nous le verrons, à une idolâtrie pire que celle du paganisme. (Lisez Apocalypse III, 20.) Le christianisme par elle est entièrement défiguré.

Vous me demanderez peut-être : « Cette église ne reconnaît-elle donc pas la Bible, les Écritures, comme la parole de Dieu, puisqu'elle s'écarte tellement de son enseignement ? » Oui, certainement, mes jeunes amis, elle les reconnaît comme telles, et c'est même

un fait digne de remarque que c'est elle qui a conservé ce dépôt des Écritures qui la condamnent, de même qu'autrefois les Juifs conservaient l'Ancien Testament. (Romains III, 2.) C'est dans les couvents de l'église romaine que des moines copiaient les manuscrits de la Bible et les gardaient soigneusement. Mais comme les Juifs l'avaient fait aussi — sans parler des livres apocryphes (1) qu'elle a joints au saint volume — elle a mis à côté de l'Écriture la tradition qu'elle nomme la parole de Dieu non écrite, et dont elle prétend avoir le dépôt. C'est sur la tradition qu'elle appuie ses erreurs et ses pratiques religieuses, et ainsi, comme autrefois le Seigneur le reprochait aux Juifs, elle annule l'Écriture par ses traditions. (Matthieu XV, 3-6.)

Mais il y a plus. Une autre chose empêche les âmes soumises au joug de l'église romaine de venir s'éclairer à la pure lumière de la parole de Dieu. Elle défend aux laïques la lecture des saintes Écritures. Le clergé peut les lire, mais c'est à l'église de les interpréter. Il était même défendu autrefois de les traduire en langue vulgaire, et si le fait se produisait, on brûlait les exemplaires que l'on pouvait saisir. Telle était la loi au moyen âge. Nous en avons la preuve dans un décret du concile de Toulouse tenu en 1229, qui le premier défendit d'une manière formelle la lecture de la Bible : « Nous défendons aussi au commun peuple, de posséder aucun des livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf peut-être le Psautier, ou le Bréviaire, ou les Heures de la Sainte Vierge, que quelques-uns par dévotion

(1) Les livres apocryphes (ou cachés) sont des compositions qui n'ont jamais été reçus comme inspirés par les Juifs, auxquels les oracles de Dieu ont été confiés (Romains III, 2), mais que le concile de Trente (dans le seizième siècle) a déclarés divins.

désireraient posséder, mais avoir un seul même de ces livres en langue vulgaire est strictement défendu. » Or vous savez que les Heures de la Vierge, livre de dévotions adressées à la Vierge, ne sont pas du tout partie des Écritures, non plus que le Bréviaire qui, à côté de portions de la Bible, renferme beaucoup de choses qui lui sont contraires. Mais le clergé ne voulait pas que le peuple illettré et aveuglé s'aperçut de cette distinction. C'était en effet un temps de grande ignorance où un bien petit nombre de personnes savaient lire. Le clergé en profitait pour exercer une autorité d'autant plus absolue sur le peuple. Il usait aussi de son influence pour engager le pouvoir civil à défendre la lecture de la Bible. Ainsi, en 1394, un arrêt de la Chambre des Lords en Angleterre l'interdisait. Les prêtres disaient à propos de la traduction de la Bible en langue vulgaire : « Hélas ! la perle de l'Évangile est maintenant jetée aux pourceaux et foulée par eux. L'Évangile que Christ avait donné au clergé pour qu'il le garde, devient maintenant le partage des laïques. »

On dira peut-être : « C'est dans le moyen âge seulement que les choses se passaient ainsi. » Ce serait une erreur de le penser, mes jeunes amis. En l'an 1526, ce que l'on nomme le moyen âge était passé, et l'Anglais Tyndall, un serviteur de Dieu, dont je vous parlerai un jour, s'il plaît au Seigneur, avait traduit et fait imprimer le Nouveau Testament. L'évêque de Londres ayant appris que ces livres étaient destinés à être répandus en Angleterre, acheta toute l'édition et la fit brûler à Londres. En 1530, le même fait se renouvela. On ne se contentait même pas de brûler les saintes Écritures ; maintes fois le même sort atteignait ceux qui les possédaient et les lisaient. Ainsi, en 1519, une pauvre veuve, mère de plusieurs enfants, fut brûlée vive, parce

qu'on avait trouvé sur elle la prière du Seigneur, les dix commandements et le symbole des apôtres en anglais. Telle était la frayeur qu'inspirait au clergé la parole de Dieu. Pourquoi ? Parce que ce livre condamne les erreurs et les pratiques de l'église de Rome. Le clergé en voyant l'usage que de prétendus hérétiques faisaient des Écritures, pour dévoiler et combattre les abus et les fausses doctrines de cette église, ne trouvait rien de mieux que d'en défendre la lecture, de peur que les âmes ne vissent à la lumière. Il inculquait au peuple la pensée — et il cherche encore à le faire — que les laïques ne peuvent comprendre la Bible et que, par sa lecture, ils risquent le salut de leur âme. Un évêque anglais qui vivait à la même époque que la veuve dont je vous ai parlé, disait du haut de la chaire : « Otez ces traductions nouvelles (celle de la Bible), sans cela une ruine totale menace la religion de Jésus-Christ. » Il voulait dire par là l'église romaine. Et il suppliait le roi de fermer à ce livre l'entrée du royaume.

Mais de nos jours ? direz-vous. L'église romaine ne change pas, mes jeunes amis. De nos jours, il est vrai, des prêtres catholiques ont traduit en langage vulgaire les saintes Écritures, mais un laïque soumis à l'église n'osera pas les lire sans l'approbation du prêtre, et il faudra qu'il accepte l'interprétation que l'église donne. Et il est même telle contrée où, si le prêtre apprend qu'une personne ou une famille possède la Bible, il se la fera remettre pour la brûler, Bien plus, en 1883, à Barcelone, par ordre du gouvernement, un certain nombre d'exemplaires des Évangiles furent livrés aux flammes. Et un journal non seulement approuvait ce fait, mais exprimait le désir que les hérétiques qui cherchaient à répandre ce livre partageassent le même sort. Vous voyez donc que si l'église romaine ne peut plus, comme

au moyen âge, dresser des bûchers et y faire périr ceux qui ne se soumettent pas à elle, son esprit est resté le même. Elle est figurée dans la parole de Dieu par « la femme enivrée du sang des saints, et du sang des témoins de Jésus. » (Apocalypse XVII, 6.) Et nous verrons, dans la suite de notre histoire, combien, hélas ! cela est vrai.

Mais quant à la défense de lire les Écritures, combien cela est opposé au témoignage qu'elle-même rend ! Un jeune enfant même, je veux dire Timothée, avait dès son jeune âge la connaissance des saintes lettres qui rendent sage à salut. (2 Timothée III, 15.) Paul adjurait les saints que ses lettres fussent lues à tous les saints frères (1 Thessaloniens V, 27), et qu'elles passassent d'une assemblée à une autre. (Colossiens IV, 16.) L'Esprit Saint louait les Bérésens de ce qu'ils contrôlaient par les Écritures même les paroles d'un apôtre (Actes XVII, 19), et, mes jeunes amis, souvenez-vous des paroles de notre Seigneur et Sauveur : « Sondez les Écritures, car vous estimez avoir en elles la vie éternelle, » et ce sont elles qui rendent témoignage de Jésus. Tenez donc ferme, mes jeunes amis, à la sainte Parole par laquelle nous pouvons juger de toutes choses.

« Je t'ai racheté »

Anna avait treize ans. Elle n'était pas entourée d'amis chrétiens. Sa mère était morte, lorsqu'elle était encore une très jeune enfant, et son père, qui était un homme d'un caractère moral, mais tout à fait du monde, s'était remarié. La belle-mère d'Anna avait une nature froide et soupçonneuse, de sorte que la vie de la jeune fille n'avait guère de

rayons de soleil pour l'égayer. Mais le bon Berger ne l'oubliait pas.

Un jour, Anna fut accusée de ce qui lui sembla être une faute énorme, et dont elle était tout à fait innocente. Elle fut tellement surprise qu'on eût pu même la soupçonner d'une telle chose, que les paroles lui manquèrent pour se justifier. Elle se précipita dans sa petite chambre, en ferma la porte, et se jeta à genoux en versant un torrent de larmes, et en cachant sa figure dans son lit. « O maman ! chère maman ! » sanglotait-elle, « si tu vivais, je n'aurais jamais été accusée d'une telle faute. »

Pauvre fille ! sa mère ne pouvait ni l'entendre, ni lui répondre, mais Jésus la voyait, l'entendait et avait compassion d'elle, et il allait lui montrer qu'il l'aimait bien plus que la plus tendre mère ne l'aurait aimée. « Ceux qui sont troublés et agités devraient prendre leur Bible et la lire, » semblait murmurer une voix à son oreille, et ses yeux se tournèrent vers sa petite Bible à fermoir. Elle lui avait été donnée, lorsqu'elle n'avait que cinq ans, par une vieille parente qui aimait la jeune enfant et avait demandé à Dieu que son présent fût en bénédiction à son âme.

« Je sais tout ce qu'il y a dans la Bible, » pensait Anna ; « il n'y a là rien de nouveau pour moi. Je pourrais dire toute l'histoire de Joseph et de Samuel, de David et de Daniel, et raconter les voyages de Paul. Certainement il n'y a rien dans la Bible que je ne connaisse ; » et elle se replongea dans son chagrin, gémissant et sanglotant.

« Prends et lis la Bible, » lui semblait-il encore entendre. Machinalement, elle se leva, prit le livre et l'ouvrit, sachant à peine ce qu'elle faisait. Et ses yeux tombèrent et se fixèrent tout à coup sur ces paroles : « Ne crains point, car je t'ai racheté ; je

L'ai appelé par ton nom : tu es à moi. » (Ésaïe XLIII, 1). Elles lui parurent comme des paroles brûlantes et vivantes. C'était la voix de Dieu qui lui parlait dans la solitude de sa tranquille petite chambre. Elle les relut, oh ! comme son cœur palpitait ! « Ne crains pas, » dit Dieu. Elle avait justement été remplie d'une crainte qu'elle ne pouvait définir, mais combien était rassurante cette parole : « Ne crains pas ! » Et pourquoi ? « Car je t'ai racheté. » Qu'est-ce que cela voulait dire ? Que pouvait signifier ce mot : « racheté » ? Anna avait été plus d'une fois dans le cimetière et avait entendu le pasteur dire en se rendant vers une tombe : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, » et elle avait une vague idée que c'était de Jésus dont il était question. Mais que signifiaient ces paroles qu'elle avait lues ?

Anna avait entendu quelque part parler de gages qui n'avaient point été rachetés, et, par conséquent, point retirés dans les établissements où l'on prête de l'argent contre des objets que l'on donne en garantie. Et tout à coup cette pensée lui vint et lui aida à comprendre. Ce fut comme un éclair qui illumina son esprit ; elle se vit comme engagée à Satan, à cause de ses péchés, « vendue au péché. » Jamais elle n'aurait pu se dégager, payer le prix pour se racheter ; mais Jésus l'avait payé pour elle, l'avait dégagée de l'esclavage et tout était accompli. Elle relut encore ces précieuses paroles avec des larmes de joie : « Je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom. » Eh quoi ! Jésus l'aimait et s'occupait assez d'elle pour la connaître par son nom, elle pauvre petite fille méprisée et négligée ! Jésus l'aimait à ce point ! Quelle joie nouvelle et précieuse pour son âme ! C'était presque plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle relut encore : « Ne crains point, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom ; tu es à moi. »

Anna tomba à genoux. « Oui, Seigneur, » dit-elle, « je suis à Toi ; tu m'as rachetée, garde-moi pour Toi à jamais. »

Sa joie débordait. Elle se releva et lut le verset suivant : « Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi ; et par les rivières, elles ne te submergeront pas ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas. » Plus d'une fois, depuis ce jour où Dieu parla pour la première fois à son âme, Anna fut appelée à passer par les eaux profondes de l'affliction, et elle éprouva la fidélité de Celui qui l'avait appelée par son nom.

Cher jeune lecteur, le Sauveur t'appelle aussi. Il connaît ton nom ; oui, bien plus, il lit en ce moment dans ton cœur. Si jusqu'ici tu n'as point entendu son appel, il te parle maintenant et tu ne peux donner pour excuse que tu n'as pas été appelé. *Quelle réponse donnes-tu au Seigneur ?*

Réponses aux questions du mois de septembre

Voici, pour la première question du mois d'août, deux réponses qui m'ont été adressées :

1^o « Le Samaritain représente Jésus venu vers nous en grâce et en amour. Au verset 34, il s'est chargé du malheureux, et l'ayant mis sur sa propre bête, il l'a mené à l'hôtellerie, et a pris soin de lui. Ainsi en Ésaïe LIII, verset 4, nous voyons que le Seigneur s'est chargé de nos douleurs. »

2^o « Le Samaritain nous représente le Seigneur Jésus, en ce qu'il a eu compassion et a usé de miséricorde envers ce pauvre homme. Ainsi le Seigneur l'a fait à notre égard, et à l'égard de tous les pauvres pécheurs qui ont reçu le secours que Dieu leur a offert en son fils bien-aimé. » On peut ajouter que

le Seigneur, ayant sauvé le pécheur de la mort, le met dans un lieu de sécurité et pourvoit à tout ce qui le concerne, jusqu'à son retour.

Je ferai remarquer à mes jeunes lecteurs qui ont donné des réponses à propos de Philippe, qu'il ne faut pas confondre, comme plusieurs l'ont fait, Philippe l'apôtre avec Philippe l'évangéliste. Comparez les versets 2 à 5 du chapitre VI des Actes. Les apôtres ne devaient pas servir aux tables, et les sept choisis pour ce service, étaient pris, non parmi les apôtres, mais, dirent ceux-ci, « d'entre vous, » c'est-à-dire d'entre les simples fidèles.

Passons aux réponses du mois de septembre.

1^o La conversion de Paul est racontée trois fois : a) comme récit, en Actes IX ; b) par Paul lui-même devant les Juifs à Jérusalem (Actes XXII) ; c) devant Festus et le roi Agrippa, en Actes XXVI.

2^o Le nom du disciple que le Seigneur envoya à Paul est Ananias. Il n'est mentionné que dans le premier et le second récit. Dans le premier, il est seulement dit qu'il était un disciple (Actes IX, 10) ; dans le second, Paul, parlant aux Juifs, le nomme « un homme pieux selon la loi, et qui avait un bon témoignage de tous les Juifs qui demeuraient là, » et cela convenait très bien pour la circonstance.

3^o Paul se nomme lui-même blasphémateur, persécuteur et outrageux, en écrivant à Timothée, première épître, I, 13. Les passages des Actes qui justifient son dire, sont : Actes VII, 58 ; VIII, 3 ; IX, 1, 2, 4 ; XXII, 4, 5 ; XXVI, 9-11.

Questions pour le mois d'octobre

1^o Dans quelle tribu était Sunem et où est-elle mentionnée ? Cherchez en Josué.

2^o Quel grand événement eut lieu près de Sunem, à la fin du règne de Saül ?

3^o Est-il fait mention dans l'Écriture d'une autre Sunamite ? Cherchez dans 1 Rois.

4^o Citez, dans le Nouveau Testament, une femme qui retint chez elle les serviteurs du Seigneur, comme la Sunamite retint Élisée.

5^o Quelles autres femmes eurent comme elle la joie inattendue d'avoir un fils ?

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

HISTOIRE DE LA SUNAMITE

(2 Rois IV, 8-37.)

LA MÈRE. — Tu m'as dit, Sophie, que tu aimerais bien savoir la suite de l'histoire du petit garçon de la femme de Sunem. Je te la dirai aujourd'hui. L'enfant grandit, faisant la joie de sa mère (1). De quels soins n'entourait-elle pas cette tendre fleur ! Quelle sollicitude de tous les instants pour ce cher et unique enfant ! Les enfants ne pensent pas toujours à tout ce qu'ils ont coûté à leur mère jusqu'à ce qu'ils aient grandi.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Mais quand je vois tout ce que tu fais pour mon petit frère, je pense que tu as fait tout cela aussi pour moi, et je comprends ce que tu viens de dire. Je désire bien y penser davantage, car tu as encore toujours soin de nous, et nous avons tant besoin de toi ! Aussi nous t'aimons bien, chère maman, et nous désirons te faire plaisir.

LA MÈRE. — Je le sais, mon enfant, et Dieu te bénira (2). En donnant ses soins pleins de tendresse à son cher enfant, le cœur de la Sunamite s'attachait toujours plus à lui. Elle était sans doute bien reconnaissante envers l'Éternel de le lui avoir donné, mais elle sentait aussi combien elle avait besoin que Lui-même le gardât. L'enfant avait grandi, et

(1) Psaume CXIII, 9. — (2) Éphésiens VI, 1-3.

pouvait maintenant marcher et sortir avec son père qui jouissait d'avoir un fils, selon ce qui est dit : « Les fils sont un héritage de l'Éternel » (1).

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est comme papa qui est toujours si heureux d'avoir son petit garçon auprès de lui.

LA MÈRE. — Par une chaude journée d'été, les moissonneurs étaient dans les champs fertiles qui appartenaient à la Sunamite, et le père était avec eux pour les surveiller. Les enfants, et les jeunes garçons surtout, aiment à voir comment on coupe les blés et comment on en forme les gerbes ; puis comment on les charge sur les chars qui les conduisent à la grange, ou sur l'aire où les épis seront foulés. Le petit garçon sortit pour aller vers son père, vers les moissonneurs. Le père était sans doute heureux d'avoir son jeune enfant près de lui, s'amusant, ramassant peut-être les fleurs qui tombaient avec les épis. Il pensait peu que son cher petit garçon pourrait aussi être moissonné comme une tendre fleur.

SOPHIE. — Quoi, maman ! Veux-tu dire que l'enfant allait mourir ?

LA MÈRE. — Ma chère Sophie, tu sais bien que les jeunes enfants, même les tout petits, meurent tout comme les grandes personnes et les vieillards. Ne te souviens-tu pas du petit Abija, le fils de Jéroboam (2) ; et de la jeune fille de Jaïrus, le chef de synagogue (3) ? Ne te rappelles-tu pas notre petite voisine Marie ? Elle était sortie pour s'amuser dans la prairie. Mais l'ardent soleil frappa sa délicate petite tête, la fièvre la prit et, malgré tous les soins, elle mourut dans la nuit. La parole de Dieu dit : « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire

(1) Psaume CXXVII, 3. — (2) 1 Rois XIV. — (3) Marc V.

comme la fleur de l'herbe ; l'herbe est séchée, et sa fleur est tombée » (1).

SOPHIE. — Oui, maman, je me rappelle bien la petite Marie, et la désolation de sa pauvre mère. Mais je pensais que, puisque l'enfant de la femme sunamite lui avait été donné comme récompense de ce qu'elle avait fait pour le prophète, il ne pouvait pas lui être ôté.

LA MÈRE. — Dieu, mon enfant, dans sa sagesse, veut éprouver la foi des siens. Vois, par exemple, l'histoire d'Abraham. Il avait longtemps attendu que Dieu lui donnât un fils, et quand Isaac est devenu un jeune homme tendrement aimé de son père, voilà que l'Éternel lui dit de l'offrir en sacrifice. C'est comme si Dieu disait : « M'aimes-tu assez, as-tu assez de confiance en moi, pour me donner ton enfant sans murmurer ? » C'est là ce qu'il demande à toute mère fidèle quand il permet qu'un enfant lui soit enlevé. Mais si Dieu éprouve ainsi, c'est pour bénir ensuite plus abondamment.

SOPHIE. — Et qu'arriva-t-il au petit garçon de la Sunamite ?

LA MÈRE. — Pendant qu'il était avec son père et les moissonneurs, tout d'un coup il s'écria : « Ma tête, ma tête ! » Peut-être était-ce l'ardeur du soleil qui l'avait frappé. Quoi qu'il en soit, il ne put plus jouir des fleurs, ni courir dans les champs, ni même retourner vers sa mère. Sans se douter de la gravité du mal, le père dit à un jeune serviteur : « Porte-le à sa mère. » Où est-ce qu'un petit enfant malade se trouverait-il le mieux, si ce n'est près de sa mère ?

SOPHIE. — Pauvre petit, et pauvre mère ! Quelle douloureuse surprise pour elle, lorsqu'elle vit le serviteur lui apporter son cher enfant malade, et le déposer sur ses genoux !

(1) 1 Pierre I, 24.

LA MÈRE. — Oh ! oui, Sophie. On ne peut pas décrire le déchirement du cœur d'une mère quand elle voit son enfant qui, quelque temps auparavant, était plein de santé et de vie, et qui maintenant est languissant et s'en va vers sa fin, sans qu'aucun secours humain puisse le sauver. Et sais-tu d'où vient cela ?

SOPHIE. — Ah ! maman, c'est le péché qui a amené les maladies, les souffrances et la mort.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. La mort est devenue le partage de tous les hommes, parce que tous ont péché (1). Même un tout jeune enfant est un pécheur.

SOPHIE. — Je le sais, maman. Mais le Seigneur Jésus est venu et est mort pour sauver les petits enfants (2).

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Une grande fille comme toi, qui a la connaissance de ce qui est bien et mal, est coupable devant Dieu, et pour être sauvée il faut qu'elle croie au Seigneur Jésus mort pour expier ses péchés. Mais un jeune enfant qui n'a pas encore eu de connaissance, est sauvé à cause du sacrifice de Jésus. Et c'est là une grande consolation pour les mères affligées qui ont perdu leur petit enfant. Elles savent qu'il est auprès du Seigneur à l'abri du mal. Le Père céleste ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse. Mais la Sunamite ne savait pas cela. La mort pour les Israélites était un objet de terreur, tandis que nous savons que Jésus a vaincu la mort (3).

SOPHIE. — Est-ce que le jeune garçon mourut bientôt après avoir été apporté à sa mère ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Elle essaya sans doute

(1) Romains V, 12. — (2) Matthien XVIII, 10, 11, 14.

(3) Hébreux II, 14, 15.

tout ce qu'elle pouvait pour soulager et guérir son enfant ; mais, malgré tous ses soins, à midi, la petite fleur baissa la tête et mourut. Le brillant rayon de soleil qui égayait la maison, s'éteignit, ne laissant que le deuil. « Il resta sur les genoux de la mère jusqu'à midi, et il mourut, » nous dit l'Écriture. Quelle douleur pour son cœur, et quelle épreuve pour sa foi. L'enfant qui lui avait été donné d'une manière si inattendue, lui était enlevé. Que pouvait-elle faire ? L'homme est tout à fait impuissant contre la mort.

SOPHIE. — Ah ! je sais, maman, ce qu'elle pouvait faire. C'était de recourir à Dieu et d'aller pour cela auprès d'Élisée, l'homme de Dieu.

LA MÈRE. — Telle fut, en effet, sa pensée. Élisée lui avait sans doute raconté l'histoire de la veuve de Sarepta, dont l'Éternel à la requête d'Élie avait ressuscité le fils. Il lui avait peut-être cité ce passage : « L'Éternel fait mourir et fait vivre ; il fait descendre au shéol et en fait monter, » et aussi : « Moi, je tue, et moi je fais vivre ; moi, je blesse, et moi je guéris » (1). Et la Sunamite se dit : « C'est le même Dieu ; il peut aussi me rendre mon fils. J'irai trouver l'homme de Dieu. » Elle porta le petit corps privé de vie dans la chambre haute, et le coucha sur le lit de l'homme de Dieu, et ferma la porte sur lui.

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'elle avait confiance en Élisée et dans le Dieu d'Élisée. Elle mettait son cher trésor sous sa garde. Oh ! maman, je pense que l'Éternel ne pouvait pas manquer de répondre à sa foi.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Avoir confiance en Dieu et s'attendre à Lui, l'honore. Aussi est-il dit que :

(1) Rois XVII, 17-24 ; 1 Samuel II, 6 ; Deutéronome XXXII, 39. Le shéol est le lieu où vont les âmes de ceux qui sont délogés.

« Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion qui ne peut être ébranlée » (1). Le Seigneur Jésus disait à Marthe, la sœur de Lazare, qui était mort depuis quatre jours : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (2). Et quand le seigneur de la cour pressait Jésus de venir guérir son fils, le Seigneur lui dit : « Ton fils vit, » et cet homme *crut* et à son retour, il trouva son fils guéri (3). Ainsi Dieu ne trompe jamais celui qui met sa confiance en Lui. La femme sunamite appela son mari, et lui dit : « Envoie-moi, je te prie, un des jeunes hommes, et une des ânesses, et je courrai jusqu'à l'homme de Dieu, et je reviendrai. »

SOPHIE. — Mais ne dit-elle pas à son mari que l'enfant était mort ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Une seule chose occupait son esprit ; c'était d'aller auprès de l'homme de Dieu lui dire ce qui était arrivé. Son mari lui dit : « Pourquoi vas-tu vers lui aujourd'hui ? Ce n'est ni nouvelle lune, ni sabbat » (4). Et ces paroles nous font bien voir que c'étaient de pieux Israélites qui ne participaient pas au culte des veaux d'or et aux fêtes instituées par Jéroboam. Ils n'allaient point à Jérusalem, mais se rassemblaient sans doute avec d'autres fidèles, les jours de fête, autour du prophète.

SOPHIE. — Et que répondit-elle à son mari ?

LA MÈRE. — Une parole qui peut nous sembler bien étrange. Elle lui dit : « Tout va bien. »

SOPHIE. — Ne penses-tu pas qu'elle ne voulait pas inquiéter son mari, et qu'elle ne voulait rien lui dire avant d'avoir vu l'homme de Dieu, surtout si elle avait l'espérance de recouvrer son fils ?

(1) Psaume CXXV, 1.

(2) Jean XI, 40. — (3) Jean IV, 46-54.

(4) Aux nouvelles lunes, c'est-à-dire au commencement du mois, il était prescrit d'offrir certains sacrifices. Voyez Nombres X, 10 ; XXVIII, 11 ; 1 Chroniques XXIII, 31.

LA MÈRE. — C'est possible, mon enfant. Mais celui qui se confie au Seigneur peut toujours dire : « Tout va bien. » Ainsi le chrétien, par exemple, peut s'appuyer sur cette déclaration : « Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (1). Alors tout va bien pour celui qui croit cette parole, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oui, maman ; je le comprends.

LA MÈRE. — Dès que l'ânesse eut été sellée, la Sunamite dit au serviteur qui l'accompagnait : « Mène-la, et marche ; ne m'arrête pas dans la course, à moins que je ne te le dise. »

SOPHIE. — Elle avait hâte d'arriver ; mais savait-elle où était l'homme de Dieu, et y avait-il loin à aller pour le trouver ?

LA MÈRE. — Élisée allait en divers lieux du pays d'Israël, mais il semble que son séjour habituel était sur la montagne de Carmel, où se tenait aussi son cher maître Élie. La femme sunamite le savait, et c'est vers le Carmel qu'elle se dirigea. Il fallait au moins deux heures pour y arriver, même au pas rapide des ânes d'Orient, et ce devait être pour la pauvre mère une grande fatigue. Mais rien ne lui coûtait. Elle voulait le plus vite possible être auprès de celui qui pourrait la consoler. Nous, Sophie, nous avons pour cela la parole de Dieu, et un accès libre auprès de Dieu. Dans nos peines et nos épreuves, nous sommes invités à nous approcher « avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (2). Et nous pou-

(1) Romains VIII, 28. Un voyageur rapporte que de nos jours encore, en Orient, si vous vous informez de l'état d'une personne que vous savez être malade, la réponse sera invariablement : « *Bien*, grâces à Dieu, » alors même que les paroles suivantes vous diront qu'elle est mourante.

(2) Hébreux IV, 16.

vons le faire à chaque instant, sans avoir un long chemin à parcourir.

SOPHIE. — C'est bien précieux pour nous, maman. Mais j'ai hâte de savoir ce qu'Élisée dit à la pauvre mère.

LA MÈRE. — Nous le verrons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LE PAPISME

Je vous ai parlé, mes jeunes amis, de cette grande puissance religieuse qui s'est établie sur la terre, la papauté, qui prend le nom d'église catholique (ou universelle), apostolique et romaine, et prétend être la seule vraie Église, hors de laquelle il n'y a point de salut, ce qui est contraire à l'Écriture. Je vous dirai aujourd'hui quelques mots sur son culte, ses pratiques, et sur quelques-unes de ses doctrines, ce que l'on comprend sous le nom de papisme.

Vous savez, mes jeunes amis, que dans le Nouveau Testament, le Seigneur a établi seulement deux ordonnances. D'abord le baptême (1), qui est le signe de l'introduction dans l'Église, la maison de Dieu sur la terre, fondée sur la mort et la résurrection du Seigneur. Mais le baptême ne sauve pas, ne lave pas du péché, ne régénère pas, comme l'enseigne l'église romaine. L'apôtre Pierre le dit expressément (2). Par conséquent, quand le Seigneur Jésus

(1) Matthieu XXVIII, 19. — (2) 1 Pierre III, 21.

dit à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (1), l'eau ne désigne pas le baptême, mais *la parole de Dieu*, comme Jacques le dit en parlant des chrétiens : « De sa propre volonté, Dieu, le Père des lumières, nous a engendrés (ou fait naître) par *la parole de la vérité* » (2). C'est pourquoi l'apôtre dit : « Dieu nous sauva... selon sa propre miséricorde, par le *lavage de la régénération* et le renouvellement de l'Esprit Saint » (3). Et Pierre dit aussi : « Vous êtes régénérés (ou nés de nouveau)... par *la vivante et permanente parole de Dieu* » (4). Ce n'est donc pas le baptême d'eau qui produit la nouvelle naissance, sans laquelle on ne peut entrer dans le royaume de Dieu, mais c'est la parole de Dieu reçue dans le cœur et appliquée à l'âme par la puissance de l'Esprit Saint. C'est l'Esprit Saint qui, par le moyen de la Parole, produit en nous une nature et une vie nouvelles. Le Seigneur dit : « Celui qui entend *ma parole* et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle » (5). Ainsi, mes jeunes amis, il ne suffit pas que vous ayez été baptisés et portiez le nom de chrétiens. Pour avoir la vie éternelle, il faut croire du cœur au nom du Fils de Dieu.

La seconde ordonnance est la Cène ou souper du Seigneur. Vous savez que le Seigneur l'a instituée avant sa mort, lorsqu'il était pour la dernière fois à table avec ses bien-aimés disciples et qu'il avait mangé avec eux la Pâque (6). Mais après être monté dans la gloire, il a rappelé à l'apôtre Paul ce qu'il avait établi la nuit qu'il fut livré, pour que tous les vrais croyants y participent (7). Nous voyons par là com-

(1) Jean III, 5. — (2) Jacques I, 18.

(3) Tite III, 5. — (4) 1 Pierre I, 23.

(5) Jean V, 24. — (6) Luc XXII, 19, 20.

(7) 1 Corinthiens XI, 23-26.

bien notre précieux Sauveur tient à ce que la Cène soit célébrée, de même qu'autrefois l'Éternel tenait à ce que les enfants d'Israël ne négligeassent pas de garder l'ordonnance de la Pâque, qui leur rappelait leur délivrance du pays d'Égypte (1). C'est que la Cène rappelle aussi aux chrétiens la délivrance bien plus grande dont ils sont les objets. Elle remet en mémoire aux croyants que Christ, dans son amour, a souffert et est mort pour eux. C'est pourquoi il est appelé « notre Pâque. » « Christ, notre pâque, a été sacrifié pour nous » (2). Vous savez, mes jeunes amis, comme la Cène du Seigneur se célèbre simplement, quand on suit la parole de Dieu. Le pain que l'on rompt et qui est partagé entre tous, représente et rappelle le corps du Seigneur qui a été livré pour nous et offert en sacrifice sur la croix. Le vin contenu dans la coupe, à laquelle tous participent, parce que le Seigneur a dit : « Buvez-en tous » (3), est le mémorial du sang précieux de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache, qui a été versé pour la rémission des péchés, afin de nous racheter et de nous purifier du péché (4). Et le Seigneur a dit en instituant la Cène, soit en rompant le pain, soit en distribuant la coupe : « Faites ceci en mémoire de moi. » Quelle chose douce et précieuse pour le cœur du chrétien de se rappeler d'une manière spéciale, chaque premier jour de la semaine, le grand et ineffable amour du Sauveur envers lui. Et il le fait en communion d'amour avec les autres croyants, qui sont, comme lui, membres du corps de Christ (5). L'apôtre Paul rappelle encore une chose

(1) Deutéronome XVI, 1, 2; Exode XII, 21-27; XXXIV, 18; Lévitique XXIII, 5; Nombres XXVIII, 16, 17.

(2) 1 Corinthiens V, 7. — (3) Matthieu XXVI, 27.

(4) 1 Pierre I, 18, 19; 1 Jean I, 7; Apocalypse I, 5.

(5) 1 Corinthiens XII, 13; X, 17; Ephésiens V, 30.

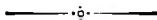
relativement à ce saint repas. Il dit : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1). Ainsi, dans la Cène, nous sommes mis en présence de l'amour infini du Seigneur mort pour nous, nous annonçons cette mort au monde coupable ; puis nos pensées sont portées en avant vers ce bienheureux jour où Christ reviendra pour consommer sa victoire en transformant nos corps et en nous introduisant dans la gloire avec Lui. Tout nous parle là de son amour. Quel bonheur d'avoir sa place à la table du Seigneur ! Peut-être est-il de mes jeunes amis qui goûtent ce bonheur ? Mais l'église romaine a complètement travesti la Cène du Seigneur dans ce qu'elle appelle la messe, dont je vous parlerai plus tard.

Ces ordonnances du Seigneur sont appelées par quelques-uns, et surtout par l'église romaine, des *sacrements*. A ce mot se rattache l'idée qu'elles confèrent une certaine grâce spirituelle à celui qui y a part. Je vous ai montré, mes jeunes amis, qu'aucune grâce n'est conférée par le baptême. C'est un privilège, sans doute, d'être introduit par le baptême dans la maison de Dieu sur la terre ; mais ce n'est qu'un signe. Il n'apporte aucun changement dans l'âme de celui qui le reçoit. C'est un très grand privilège de participer à la Cène du Seigneur ; mais on le fait et on en jouit, parce que l'on est déjà sauvé par la mort du Christ, membre de son corps, et béni en Lui *de toute bénédiction spirituelle* (2). On est heureux de rappeler son amour, ou Lui rend grâces et on rend grâces au Père qui nous a introduits dans le royaume du Fils de son amour, et nous a donné une part avec les saints dans la lumière (3). On adore le

(1) 1 Corinthiens XI, 26.

(2) Éphésiens I, 3. — (3) Colossiens I, 12-14.

Père et le Fils par l'Esprit Saint qui nous a été donné ; mais on a déjà tout reçu en fait de grâces. Seulement dans la Cène, le croyant jouissant de tout ce qu'il a reçu en bénit son Seigneur et son Dieu, et c'est une grâce de pouvoir le faire. (A suivre.)



Les voies du Seigneur envers une jeune fille

Nous désirons placer devant nos jeunes lecteurs quelques traits de la courte carrière d'une chère jeune fille, nommée Emma T. Puissent-ils retirer de ce simple récit de salutaires instructions, et, de même que celle qui en est l'objet, apprendre de bonne heure à connaître, à aimer et à suivre le Seigneur Jésus.

Emma était la fille de parents chrétiens. Elle était une aimable enfant, douée d'un caractère ouvert et affectueux. Mais malgré ces qualités naturelles, elle avait besoin de ce changement que le Seigneur exprime par ces paroles : « Il vous faut être nés de nouveau » (Jean III, 7), et comme tout pécheur jeune ou vieux, il lui fallait un Sauveur. Ainsi qu'elle le confessait plus tard, elle avait fait l'expérience de la méchanceté de son cœur, aussi sa joie fut-elle grande, lorsque Dieu lui fit la grâce de connaître la béatitude dont David disait : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées, et dont les péchés ont été couverts. » (Romains IV, 7.)

A l'âge de 13 ans, en vue de compléter son éducation, elle fut envoyée en Angleterre chez des amis chrétiens. Là, loin de ses parents, dans l'isolement où elle se trouvait sur une terre étrangère, elle entendit la voix douce et puissante du bon Berger, parlant de consolation et de paix à son âme.

Voici en quels termes elle annonçait cette bonne nouvelle à ses parents :

Mes très chers parents,

J'ai reçu Jésus dans mon cœur comme mon Sauveur. J'ai la foi en Jésus, qui est mon précieux Sauveur. Quel amour Dieu a eu pour nous ! « Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Quelque temps après, écrivant à son frère inconverti, elle lui adressait de pressants appels : « O mon cher frère, » lui disait-elle, « mon grand désir à ton égard est que tu sois converti au Seigneur Jésus, que tu viennes à Lui sans tarder. Il t'adresse encore un appel en ce moment ; viens donc, n'attends pas plus longtemps, car voilà déjà quinze ans que tu as passés loin de Lui, quoique tu aies eu sa Parole et que tu aies été maintes et maintes fois averti. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Lis ces beaux passages de la parole de Dieu, ainsi que bien d'autres qui parlent de son amour. Prends plaisir à lire la parole de Dieu ; ne cherche pas à lire de mauvais livres, comme je sais que tu le faisais quand j'étais auprès de vous. Oh ! ne tarde pas, mon cher frère, de venir à Jésus, car, d'un moment à l'autre, il peut te retirer de cette terre, et alors où iras-tu ?

» Mais, cher frère, ceux qui ont Dieu pour leur Père céleste et Jésus pour leur Sauveur, voient arriver leur fin avec joie. Ils partent de cette terre pour aller dans la maison de leur Père céleste, auprès de Jésus, leur précieux Sauveur, où il n'y a que joie et bonheur.

» Oh ! mon cher frère, quand tu seras venu à Jésus, tu ne pourras plus continuer à fréquenter la mau-

vaise compagnie des garçons qui travaillent avec toi, lors même que tu serais pour eux un sujet de moqueries. Mais bienheureux est celui qui souffre pour le nom de son Sauveur et Seigneur, et qui lui rend témoignage. Encore une fois, mon cher frère, viens, viens à Jésus. Voilà la prière constante que j'adresse à mon Père céleste et à mon Sauveur et Seigneur Jésus, et j'espère que, pour toi aussi, Dieu sera bientôt ton Père, et Jésus, ton Sauveur. Je suis sûre que c'est aussi la prière de nos chers parents pour toi. »

Quelques mois plus tard, écrivant à sa mère, elle lui fait part de son désir de participer à la table du Seigneur et des démarches qu'elle a faites à ce sujet :

« Il y a à peu près un mois que je suis allée chez Monsieur H. lui demander si je pouvais être reçue à la table du Seigneur pour rompre le pain et être en communion avec les frères et les sœurs. Car le Seigneur Jésus m'a mis au cœur de faire ce qu'il a dit, en mémoire de Lui. Quel grand privilège le Seigneur nous a accordé, en nous disant : « Faites ceci en mémoire de moi, » en attendant qu'il vienne nous prendre dans la demeure céleste auprès du Père, car le Seigneur Jésus nous dit : « Je viens bientôt. » J'ai été proposée ce matin. Que le Seigneur, dans sa bonté, m'accorde de ne vivre que pour Lui, et de ne faire que sa volonté ! »

En exprimant sa joie d'avoir pu participer à la Cène du Seigneur, elle écrivait à son père :

« Le Seigneur m'a mis au cœur de faire ce qu'il a dit avant de quitter ses disciples : « Faites ceci en mémoire de moi. » Quel grand privilège le Seigneur nous a accordé, pendant que nous sommes étrangers et voyageurs, et aussi quelle précieuse parole il nous a laissée, en nous disant : « Je viens bientôt ! » Que le Seigneur, dans sa bonté, nous accorde

le privilège de ne vivre que pour Lui, et que nos âmes l'adorent en esprit et en vérité ! Oh ! quel don ineffable notre Dieu et Père nous a fait en nous donnant Jésus qui nous a rachetés de tout péché, et nous a sauvés pour la vie éternelle, nous tous qui croyons en Lui. Quel immense amour notre Dieu et Père a montré envers nous ! *Dieu est amour.* »

Vous voyez, chers jeunes amis, quelle était la joie du salut dans cette jeune âme, quelle joie elle éprouvait dans la certitude de l'amour de Dieu envers elle. Puis deux choses nous montrent la réalité de sa conversion et de la vie de Dieu en elle : le désir de vivre pour le Seigneur en faisant sa volonté, et l'attente de son retour. Sont-ce là aussi les sentiments de votre cœur ?

Mais une autre chose la distinguait aussi et montrait combien elle appréciait le salut : c'est sa vive sollicitude à l'égard de son frère. Une année après avoir écrit à ses parents ce que nous avons lu plus haut, elle adressait encore de sérieux appels à ce frère : « Oh ! cher A., j'espère que, dans cette nouvelle année, tu apprendras à connaître Jésus comme ton Seigneur et Sauveur. Viens à Jésus ; il t'appelle ; ne tarde pas, car tu ne sais ce qui peut t'arriver d'un jour à l'autre. Quel salut merveilleux ! Quel amour ! Comment, cher A., peux-tu repousser un tel salut ? Je demande au Seigneur qu'il ouvre ton cœur à sa précieuse Parole. Quel bonheur pour moi, quand j'apprendrai que tu as appris à connaître Jésus comme ton Sauveur !

» Mon cher frère, je veux te demander si tu as lu le traité que je t'ai envoyé. J'ai demandé à Dieu de le bénir pour ton âme, et j'ai la confiance qu'il le fera. Si ce n'est pas encore le cas, que Dieu, dans sa bonté, se révèle à la conscience, et c'est sa volonté de le faire. Oh ! mon cher frère, tu as déjà été

averti bien des fois ; ne rejette pas davantage la grâce de Dieu. »

Il est dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »

Elle écrivait à une jeune cousine qui lui avait annoncé la mort de sa sœur aînée : « C'est une grande consolation pour tous, si vraiment la chère Esther s'est endormie dans le Seigneur. Si elle a confessé Jésus Christ pour son Sauveur, elle est sauvée pour l'éternité, et nous la retrouverons là haut, où tout est bonheur et paix parfaite.

» Et toi, ma chère petite cousine, qu'en est-il à l'égard de ton âme ? Connais-tu Jésus pour ton Sauveur ? Car Lui, le Fils unique du Père, a daigné descendre sur cette terre où il a été le méprisé et le rejeté des hommes, où il a été mis à mort. Son précieux sang a coulé pour nous sur la croix, et quiconque croit en Lui, en son sang, sera lavé, sauvé et racheté pour l'éternité. Quelle grâce ! Quel salut merveilleux ! Quel immense amour ! Il a accompli parfaitement la volonté de Dieu, son Père, et maintenant, il est assis à la droite de Dieu, dans la gloire céleste. »

Ces lettres toutes simples d'Emma nous montrent combien son cœur avait été touché par l'amour de Christ, cet amour qui surpasse toute connaissance. La fin de cette chère enfant, nous montre la réalité de la vie divine en elle.

.

Loin des siens, qui éprouvèrent la grande douleur de ne pas la revoir ici-bas, Emma tomba malade. Il fut bientôt évident à tous ceux qui l'entouraient que ses jours étaient complés.

« Dis-moi, ma chère enfant, » lui demandait un jour une des amies dévouées qui la soignaient,

« l'est-il jamais venu à la pensée que le Seigneur voulait te reprendre à Lui ? »

« Oui, » répondit-elle, « j'y ai pensé. »

« Et quel est ton sentiment à cet égard ? »

« Si c'est sa volonté, c'est aussi la mienne, » répondit-elle aussitôt.

Quand Emma eut appris que la maladie faisait de rapides progrès, et que l'on conservait peu d'espoir de guérison, son bonheur sembla inexprimable. La sombre vallée qu'elle avait à traverser, était éclairée par la douce lumière de la présence de Dieu.

« Je vais bientôt voir le Seigneur, » disait-elle ; « j'ai soif de le voir. »

Sa confiance, aussi simple que vraie, était réellement l'œuvre de l'Esprit de Dieu.

« Je vois très bien, » disait-elle encore, « que c'est dans son amour que le Seigneur a permis que je fusse malade. Lorsque j'étais forte et bien portante, mon cœur était partagé. Je l'adorais, mais non comme il est digne de l'être. Quand je m'approchais de Sa table, j'avais quelquefois de la peine à ne penser qu'à Lui. Il veut avoir tout notre cœur. Oh ! maintenant je vois qu'il veut et doit être glorifié par nous. »

Parlant de son regret de quitter ceux qu'elle aimait, elle ajoutait : « Le Seigneur vient ; nous ne serons pas longtemps séparés. »

« Que vous êtes bonne ! » disait-elle à l'amie qui la soignait. « Non, je ne suis pas bonne, » répondit celle-ci, « mais je l'aime ; nous nous aimons. »

« Oui, » ajouta la jeune malade, « c'est l'amour qui vient de Dieu ; il a dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

Elle fut, jusqu'à ses derniers moments, préoccupée de l'état spirituel des divers membres de sa famille, et particulièrement de l'un d'eux qui, bien qu'appar-

tenant au Seigneur, s'était détourné du chemin de la vérité. Elle lui envoya un dernier message tendre et solennel, le suppliant de considérer ses voies et de revenir de son égarement.

Peu d'heures avant son délogement, elle exprima encore son ardent désir de voir ses frères et ses sœurs convertis au Seigneur, ainsi que d'autres personnes de la famille, ajoutant : « Il est digne de posséder tous les cœurs. »

Après avoir encore rendu témoignage au Seigneur et à sa parfaite grâce envers elle, et avoir parlé de son bonheur d'être bientôt auprès de Lui, elle s'endormit doucement et, « absente du corps », elle fut présente avec le Seigneur, en attendant le jour où sa voix bénie ressuscitera les morts et où les saints, introduits dans la maison du Père, contempleront la face ravissante de Celui qui les a rachetés et lavés dans son sang.

Chers jeunes amis, notre vie n'est que comme une ombre qui s'enfuit, une vapeur qui passe. Comme Emma, vous pouvez être appelés à quitter bientôt la terre, et l'éternité s'ouvrira pour vous. Êtes-vous prêts comme elle ? Avez-vous reçu Jésus dans votre cœur, comme Celui qui nous sauve de nos péchés ? L'aimez-vous comme Emma l'aimait ?

Qu'elle est précieuse la part de ceux qui ont cru ! Ils possèdent maintenant la vie éternelle et le pardon de leurs péchés ; ils servent Jésus avec joie, en attendant son retour qui les introduira dans la gloire et la félicité éternelles !

Marc VI

Tandis qu'au fier palais des rois
 Une reine impie et cruelle,
 Par le meurtre, étouffait la voix
 D'un serviteur de Dieu fidèle ;

En un lieu désert, à l'écart,
 Jésus, le Maître débonnaire,
 Conduit ses disciples à part,
 Loin du tumulte de la terre.

Tous se serrent autour de Lui ;
 Chacun à l'envi Lui raconte
 Les moindres faits du jour enfui,
 Dont ils aiment Lui rendre compte.

Et Lui qui connaît leurs travaux,
 Leur ménage, dans sa tendresse,
 Tout près de son cœur du repos,
 Loin de la foule qui les presse.

Vivre ainsi dans l'intimité
 Avec ce Sauveur adorable,
 Lui parler en simplicité,
 Quelle douceur inexprimable !

Car de sa bouche l'on entend
 L'enseignement de la sagesse,
 Mais c'est sur son cœur qu'on apprend
 Tous les trésors de sa tendresse.

La foule revient et le suit,
 Car de l'entendre elle est avide ;
 Le temps passe, voici la nuit ;
 Veut-il la renvoyer à vide ?

Non ; Jésus ne saurait changer,
 Et les siens auraient dû connaître
 Ce que voulait le bon Berger,
 L'amour si tendre de leur Maître.

Il va Lui-même les nourrir
 Avec les pains qu'il multiplie ;
 Pour nous, image et souvenir
 Du véritable pain de vie.

Jésus est tout seul maintenant.
 Les disciples, dans la nacelle,
 Obligés d'aller en avant,
 Rament sur une mer rebelle.

Ils se tourmentent ; vains efforts !
 Ils ne peuvent gagner la rive.
 Les flots s'enflent, les vents sont forts ;
 Il est temps que Jésus arrive.

Jésus, resté seul pour prier,
 Les voit au sein de la tourmente,
 Les suit et les entend crier,
 Dans l'excès de leur épouvante.

« C'est moi, » dit-il, « n'ayez pas peur » :
 A sa voix les vents font silence.
 Le calme rentre dans leur cœur,
 Au port la nacelle s'élançe.

Que d'orages tumultueux,
 Sur l'océan du vaste monde,
 Viennent troubler les plus heureux,
 Laissant une empreinte profonde.

Que de cris d'appel anxieux,
 S'élèvent de l'âme en détresse !
 Mais Jésus les entend des cieus :
 Il répondra dans sa tendresse.

S.

Réponses aux questions du mois d'octobre

1^o Sunem était dans la tribu d'Issachar. (Josué XIX, 19.)

2^o La bataille dans laquelle Saül et ses fils perdirent la vie se livra entre Sunem et Guilboa. (1 Samuel XXVIII, 4.)

3^o *Abisag*, la jeune fille qui soignait et servait David dans son âge avancé, était de Sunem. (1 Rois I, 3 ; II, 2.)

4^o *Lydie*, la marchande de pourpre de Thyatire, après avoir été convertie, pressa Paul et ses compagnons de demeurer dans sa maison. (Actes XVI, 14, 15.)

5^o Sara, Rebecca, Rachel, Anne et Elisabeth. (Génèse XVIII, 13, 14 ; XXI, 1 ; XXV, 21 ; XXX, 22 ; 1 Samuel I ; Luc I.)

Questions pour le mois de novembre

Un jeune ami désire que je propose aux lecteurs de la Bonne Nouvelle les questions suivantes :

1^o Trouver le nom du fils d'un patriarche, lequel fils Dieu avait établi père du Pharaon.

2^o Le nom d'un homme de la tribu de Dan à qui l'Éternel avait mis au cœur d'enseigner.

3^o Le nom d'un grand roi qui proféra trois mille proverbes.

4^o Le nom d'un fleuve auprès duquel un prophète se trouva en vision.

5^o Le nom d'un homme qui vécut dans un temps où l'on commença à invoquer le nom de l'Éternel.

Les initiales de ces cinq noms forment le nom d'un grand capitaine.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

HISTOIRE DE LA SUNAMITE

(2 Rois IV, 8-37.)

SOPHIE. — J'ai hâte de savoir, chère maman, ce que la Sunamite dit à Élisée quand elle fut arrivée près de lui.

LA MÈRE. — Comme elle était loin de l'endroit où se tenait le prophète, il la vit et fut étonné de sa visite. Craignant peut-être quelque fâcheux événement, il dit à Guéhazi : « Voici cette Sunamite ! Cours maintenant à sa rencontre et dis-lui : Tout va-t-il bien ? Ton mari va-t-il bien ? L'enfant va-t-il bien ? »

SOPHIE. — On voit bien, maman, qu'Élisée avait de l'affection pour la Sunamite, puisqu'il se hâte d'envoyer son serviteur prendre des nouvelles de son mari et de son enfant.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Les serviteurs de Dieu s'attachent aux personnes auxquelles Dieu a fait du bien par leur moyen. Nous le voyons en particulier chez l'apôtre Paul. Ainsi, par exemple, il disait aux Thessaloniens qu'il aurait été prêt à donner même sa vie pour eux, parce qu'ils lui étaient fort chers (1). Il appelait Onésime, « son enfant, » et l'on voit combien il aimait Timothée et Éphésodite (2).

SOPHIE. — Qu'est-ce que la Sunamite répondit à Guéhazi ?

(1) I Thessaloniens II, 7, 8.

(2) Philémon 10; I Timothée I, 2; 2 Timothée I, 2; I Corinthiens IV, 17; Philippiens II, 20-22; 25-29.

LA MÈRE. — Elle lui fit la même réponse qu'à son mari. « Bien, » lui dit-elle. Ce n'était pas à Guéhazi qu'elle voulait ouvrir son cœur. Il semble qu'elle n'eût pas grande estime pour lui, et d'ailleurs ce n'était pas lui qui pouvait la consoler. Mais arrivée auprès d'Élisée, elle se prosterna et le saisit par les pieds, sans rien dire, tant sa douleur était grande et son cœur était plein.

SOPHIE. — Oh ! maman, cela me rappelle quand Lazare était mort, et que Marie vint vers Jésus et se jeta à ses pieds ; seulement elle parla et dit au Seigneur : « Si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort » (1). Quelle terrible chose que la mort qui nous sépare de ceux que nous aimons ! Comme cela fait souffrir.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et il est triste de voir des personnes qui n'ont pas un cœur compatissant pour ceux qui souffrent. Guéhazi ne savait sans doute pas ce qui affligeait cette pauvre femme, mais il aurait dû la traiter avec bonté. Au lieu de cela, il s'approcha d'elle pour la repousser. Il trahissait bien, en faisant ainsi, son vrai caractère et montrait qu'il ne connaissait pas celui de son maître, qui était toujours prêt à faire du bien.

SOPHIE. — Élisée ressemblait ainsi au Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, il était vraiment un type du Seigneur qui allait de lieu en lieu faisant du bien (2).

SOPHIE. — L'action de Guéhazi me rappelle ce que faisaient les disciples de Jésus à l'égard de ceux qui Lui amenaient les petits enfants. Les disciples reprenaient ces personnes (3) ; ils avaient peut-être l'idée que leur Maître était trop grand pour s'occuper des

(1) Jean XI, 32.

(2) Actes X, 38. — (3) Matthieu XIX, 13, 14.

petits enfants. Mais Jésus dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » C'est si doux de savoir que Jésus aime les petits enfants. Je pense souvent à cela quand je suis auprès de mon petit frère. Je me dis : « Jésus l'aime, et il prend soin de lui. » Peut-être Guéhazi croyait-il que son maître était trop grand et trop saint pour être touché par la Sunamite ?

LA MÈRE. — C'est possible, mais Élisée ne pensait pas ainsi. Il voyait la douleur qui remplissait le cœur de la pauvre femme, et était ému de compassion, comme Jésus le fut quand il vit Marie à ses pieds. Bien loin de repousser la Sunamite, Élisée dit à Guéhazi : « Laisse-la ; car son âme est dans l'amertume, et l'Éternel me l'a caché et ne me l'a point déclaré. » Alors la pauvre mère ouvrit son cœur, et sans dire positivement que son enfant était mort, ses paroles le firent comprendre à l'homme de Dieu. « Ai-je demandé un fils à mon seigneur ? » dit-elle. « N'ai-je pas dit : Ne me trompe pas ? »

SOPHIE. — C'était bien vrai, maman. Elle ne comprenait pas comment il se faisait que Dieu lui ayant donné un fils, comme récompense de sa conduite envers le prophète, il le lui retirât si vite.

LA MÈRE. — Bien souvent nous ne comprenons pas les voies de Dieu envers nous, mon enfant. Mais il y a une chose dont nous ne devons jamais douter, c'est qu'il agit toujours, dans son infinie sagesse et sa bonté, pour notre vrai bien (1), ainsi que pour manifester sa puissance et sa gloire. L'épreuve peut être bien pénible, mais elle nous est envoyée pour exercer notre foi et notre confiance en Dieu. Un bon père est quelquefois obligé, non pas seulement de punir son enfant, mais de le priver d'une chose que l'enfant aimerait, et cela pour son bien, sans que

(1) Lisez Romains VIII, 28; Hébreux XII, 10, 11,

l'enfant comprenne souvent pourquoi son père agit ainsi.

SOPHIE. — Oui, maman, je sais cela. Je me rappelle qu'une fois papa ne m'a pas permis de faire une course avec mes amies; et j'en avais bien pleuré. Mais l'après-midi, il y a eu un fort orage, et elles ont été très mouillées, et Jenny a été ensuite très malade. Papa prévoyait l'orage, et c'est pour mon bien qu'il ne m'a pas permis d'aller faire la course.

LA MÈRE. — Dieu qui connaît toutes choses; sait ce qui est bon pour nous, bien mieux que le meilleur des pères sur la terre. Voilà pourquoi il nous éprouve.

SOPHIE. — Je pense qu'Élisée se sera hâté de consoler la pauvre mère, en allant avec elle voir l'enfant, ou qu'il aura prié pour que l'Éternel lui rende la vie.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il envoya Guéhazi avec cet ordre : « Ceins tes reins, prends mon bâton en ta main, et va-t'en. Si tu trouves quelqu'un, ne le salue pas, et si quelqu'un te salue, ne lui réponds pas. Et tu mettras mon bâton sur le visage du jeune garçon. »

SOPHIE. — Pourquoi Élisée fait-il ces recommandations à Guéhazi ?

LA MÈRE. — Elles montrent que Guéhazi devait se hâter et ne pas perdre de temps en chemin. Les reins ceints, c'est la robe retroussée pour ne pas gêner la marche (1); ne pas saluer et ne pas rendre le salut, c'était pour ne pas s'arrêter en chemin (2),

(1) Exode XII, 11; Luc XII, 35; 1 Pierre I, 13. Dans ces deux derniers passages, l'expression « les reins ceints » est prise au figuré. Elle signifie la disposition du cœur pour le service du Seigneur, et une marche que les choses du monde n'embarrassent point.

(2) Luc X, 4. Le Seigneur recommande à ses disciples qu'il envoie, de ne saluer personne en chemin, parce qu'ils avaient un message important à porter au monde : la bonne nouvelle du salut. Il fallait se hâter.

parce qu'en Orient les salutations étaient accompagnées de beaucoup de cérémonies et de formules de politesse. Guéhazi partit donc, mais il semble que la Sunamite ne comptât pas beaucoup sur ce qu'il pourrait faire. Elle avait confiance en Élisée, car elle lui dit : « L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point, » de sorte que le prophète se mit en chemin avec elle.

SOPHIE. — La pauvre mère avait hâte de voir ce que l'Éternel ferait pour elle ; mais elle avait foi en Lui, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Et c'était pour éprouver sa foi, que l'Éternel ne permit pas que l'homme de Dieu allât tout de suite avec elle. Cela nous rappelle que Jésus n'alla pas tout de suite à Béthanie, après avoir appris que Lazare, son ami, était malade. La foi de Marthe et de Marie fut éprouvée pendant quatre longs jours, mais ensuite elles virent la gloire de Dieu (1). Le Seigneur ressuscita Lazare. Et c'est ce qui eut lieu aussi pour la Sunamite. Elle vit la puissance de l'Éternel.

SOPHIE. — Je suis curieuse de savoir ce qui arriva quand Guéhazi eut fait ce que lui avait dit Élisée.

LA MÈRE. — Il n'y eut aucun résultat. L'enfant ne se réveilla point.

SOPHIE. — Pourrais-tu, chère maman, me dire pourquoi ce qu'Élisée avait commandé à Guéhazi ne servit à rien ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que c'est parce qu'il n'y avait pas chez la Sunamite la foi dans ce que Guéhazi ferait, ni la prière chez celui-ci. Pendant que Jésus était sur la montagne, un pauvre père amena une fois aux disciples de Jésus son fils unique qui était possédé d'un démon, et les supplia

(1) Jean XI, 4, 40.

de le guérir, mais ils ne le purent. Quand Jésus fut redescendu de la montagne, le père lui raconta ce qui s'était passé. Le Seigneur répondit : « O génération incrédule, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? » Tu vois que ce qui avait manqué aux disciples, c'était la foi.

SOPHIE. — Oui, maman ; mais je me rappelle que Jésus dit au père : « Si tu crois, toutes choses sont possibles à celui qui croit. » Et le père dit : « Je crois, Seigneur. » Et Jésus guérit l'enfant.

LA MÈRE. — C'est bien cela, mais ensuite le Seigneur ajouta que cette sorte de démons ne pouvait sortir que par la prière et par le jeûne (1). Et nous lisons aussi dans Jacques que la prière de la foi sauve le malade. Tu vois donc que c'est à la foi et à la prière que Dieu répond. Guéhazi, après sa course infructueuse, revint vers le Carmel et rencontra Élisée avec la Sunamite, et il dit : « Le jeune garçon ne s'est pas réveillé. »

SOPHIE. — Pauvre mère ! Cela dut lui porter un coup.

LA MÈRE. — Peut-être ; mais elle avait maintenant Élisée avec elle, et cela lui donnait courage et bon espoir. Arrivé à la maison, Élisée monta à la chambre haute, « et voici, le jeune garçon était mort, couché sur son lit. » Élisée ne pouvait rien faire par lui-même, mais il connaissait la puissance du Dieu d'Élie qui avait rendu la vie à l'enfant à Sarepta. Il entra et ferma la porte sur eux deux, et supplia l'Éternel. Puis il se coucha sur l'enfant, et mit sa bouche sur sa bouche, et ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur ses mains, et se courba sur lui, et la chair de l'enfant se réchauffa. C'était un commencement de vie, car un mort est absolument froid, le

(1) Marc IX, 14-29 ; Jacques V, 15.

sang ne circule point en lui. Mais il faut que tu fasses bien attention, Sophie, que si Dieu n'avait pas agi, tout ce qu'avait fait Élisée n'aurait pas même pu produire ce commencement de vie. Élisée persévéra à prier, se retirant et allant çà et là dans la maison, puis se courbant encore sur l'enfant. La mère anxieuse suivait sans doute tous ses mouvements. Enfin il plut à Dieu de manifester sa puissance et d'exaucer la prière de son serviteur, et de répondre à la foi de la mère. L'enfant éternua sept fois et ouvrit les yeux. Dieu avait fait revenir son âme en lui. Il est Celui qui fait mourir et qui fait vivre (1).

SOPHIE. — Oh ! comme Élisée dut être content et la mère heureuse. Mais elle n'était pas là.

LA MÈRE. — Non ; Élisée avait voulu être seul avec Dieu. Mais dès que l'enfant fut revenu à la vie, il appela Guébazi et lui dit : « Fais venir la Sunamite. » Et elle monta, et Élisée lui dit : « Prends ton fils. » Combien elle fut ravie, nous pouvons le comprendre, mais quel fut son premier mouvement ? Peux-tu le dire ?

SOPHIE. — Oh ! mainan, c'était de prendre son cher enfant et de le serrer sur son cœur.

LA MÈRE. — C'était bien naturel ; mais un autre sentiment remplissait son âme ; c'était la reconnaissance envers l'Éternel. Elle le témoigna en tombant aux pieds de l'homme de Dieu, et c'est ensuite qu'elle emporta son cher trésor qui lui avait été donné deux fois.

SOPHIE. — Quel beau caractère, maman, que celui de la Sunamite. Elle aime les serviteurs de Dieu et leur fait du bien, elle est remplie de foi dans l'épreuve, et a un cœur plein de reconnaissance pour le bien que Dieu lui fait.

(1) Deutéronome XXXII, 39.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, elle nous donne un bel exemple. Et je voudrais te faire remarquer encore une chose bien frappante. C'est la différence entre le Seigneur et les serviteurs de Dieu quand ils accomplissaient de si merveilleux miracles. Jésus n'avait qu'un mot à dire pour ressusciter les morts. Il disait au jeune homme qu'il rendit à sa mère : « Jeune homme, je te dis, lève-toi. » Et de même à la fille de Jaïrus ; et à Lazare, il dit : « Sors dehors » (1). Tandis qu'Élie, et Élisée, et Pierre prient pour que Dieu opère le miracle.

SOPHIE. — Ah ! maman, c'est que Jésus était Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Et cette même voix du Fils de Dieu qui a crié à Lazare : « Sors dehors, » se fera un jour entendre à tous ceux qui sont dans les sépulcres, « et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement » (1). Si le Seigneur le permet, nous retrouverons plus tard la Sunamite et son fils.

La Sunamite

Dans les champs de Sunem, sous un ciel radieux,
Et sous l'œil vigilant du père de famille
Les moissonneurs faisaient tomber sous la faucille
Le blé qu'avait mûri le soleil de ses feux.

De leurs accents joyeux l'atmosphère résonne ;
Le fer tranchant l'épi d'un vif éclat rayonne,
Et sur le sol au loin s'entasse la moisson
Qui réjouit le cœur du maître de maison.

Un jeune enfant, la joie et l'orgueil de sa mère,
Heureux et plein de grâce allait trouver son père
Après des moissonneurs.

Tout rit à ses regards ; il ne connaît la vie
Que par les soins, l'amour dont elle est embellie ;
Sentier semé de fleurs !

(1) Luc VII, 44 ; VIII, 54 ; Jean XI, 43. — (2) Jean V, 29.

Mais combien ici-bas la joie est éphémère ;
 Qu'elle est près du bonheur la triste coupe amère
 Et du deuil et des pleurs !
 L'enfant soudain s'écrie : O ma tête, ma tête !
 Et puis comme une fleur que brise la tempête,
 Il succombe aux douleurs.

En vain la tendre mère auprès de lui s'empresse,
 Le prend sur ses genoux, le berce avec tendresse ;
 L'enfant expire, hélas ! sur le sein maternel ;
 Et le prophète est loin, l'élu de l'Éternel.

Mais sa foi du Dieu Fort a saisi la puissance ;
 Lui qui l'avait donné peut lui rendre son fils.
 Elle se lève et va, le cœur plein d'espérance,
 Près de l'homme de Dieu, sur le Carmel assis.

Et l'Éternel répond à l'ardente prière
 Du prophète venu dans la maison de mort.
 L'enfant respire et vit : il le rend à sa mère,
 Qui se prosterne, adore, et bénit le Dieu Fort.

O mères qui pleurez l'enfant qu'à votre amour
 A ravi tout à coup la mort impitoyable,
 Consolerez-vous, il vit : le Sauveur adorable
 L'a pris entre ses bras au bienheureux séjour.

Il ressuscitera : la dernière victoire
 Du Seigneur sur la mort bientôt s'accomplira.
 Ensemble, glorieux, le Sauveur nous prendra
 Pour être auprès de Lui, pour contempler sa gloire.

Et vous dont le cœur pleure un fils qui, dans le monde
 Et mort dans ses péchés, reste loin du Sauveur,
 Consolerez-vous aussi : dans sa grâce profonde
 Le Seigneur entendra votre cri de douleur
 Et donnera la vie à ce pauvre pécheur.

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LE PAPISME

Je reviens maintenant à ce qu'enseigne l'église
 de Rome au sujet des sacrements. Non contente des

deux ordonnances du Seigneur, dont elle a changé la signification, elle a, de son chef, ajouté cinq sacrements au baptême et à la Cène. Le fameux concile de Trente, tenu dans le XVI^{me} siècle, et qui a fixé la doctrine romaine, énumère ainsi les sacrements : le baptême, la confirmation, l'eucharistie (1) ou cène, la pénitence, l'extrême onction, l'ordre (le caractère ecclésiastique des prêtres), et le mariage. Vous voyez qu'à part le baptême et la Cène, les autres sacrements sont des inventions humaines dont nous ne trouvons aucune trace dans l'Écriture. Je vous en dirai quelques mots.

La *confirmation*, dans l'église romaine, est une cérémonie qui a pour but de confirmer les grâces du baptême. En général, elle a lieu pour les enfants de 11 à 12 ans avant de les admettre à ce que l'on appelle la première communion, la première participation à la Cène. On prétend les rendre ainsi « parfaits chrétiens, en leur communiquant l'abondance des grâces et des dons de l'Esprit Saint. » C'est à l'évêque qu'il appartient de confirmer. Il le fait par l'imposition des mains, le signe de la croix et l'onction avec l'huile consacrée. Il y ajoute un léger soufflet sur la joue, avec ces mots : « La paix soit avec vous. » Pensez-vous, mes jeunes amis, que de semblables actes puissent rendre même chrétiens, sinon parfaits chrétiens, ou communiquer l'Esprit Saint ? Est-il question de cela dans l'Écriture ? Non, n'est-ce pas ? Ces pauvres enfants que l'on confirme ne sont peut-être pas même sauvés. Car c'est par la foi au Seigneur Jésus que nous avons la rédemption, la rémission des péchés par son sang, et ayant cru en

(1) Ce mot signifie actions de grâces. Il désignait d'abord les prières qui accompagnaient la communion ou Cène, et a fini par s'appliquer à la Cène même.

Lui, nous recevons l'Esprit Saint. Lisez en Éphésiens I, 13 : « Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. » Là il n'est question ni d'évêque, ni d'imposition des mains, ni d'onction. L'homme et ses cérémonies n'y sont pour rien. Tout est de Dieu pour celui qui croit. Quelle simplicité, quelle grâce ! La connaissez-vous pour vous-même, mon jeune ami ?

Dans le sacrement de la pénitence, l'église romaine comprend, sans doute, le regret d'avoir offensé Dieu par quelque péché. Mais la partie essentielle en est la confession auriculaire, c'est-à-dire faite à l'oreille du prêtre, l'absolution que celui-ci donne et l'accomplissement de la pénitence proprement dite, imposée par le prêtre, et consistant en certains actes de piété, ou de dons, ou de réparations. Où trouvons-nous cela dans l'Écriture ? Où voyons-nous qu'un homme ait le pouvoir de donner l'absolution des péchés ? Où est-il dit que l'on ait à confesser à un tel homme, dans le secret, les fautes que l'on a commises, et qu'il ait l'autorité d'infliger une peine pour les expier ? Nulle part. Sans doute que, si un chrétien est tombé dans quelque faute, il doit la juger, s'en repentir et en avoir horreur. Mais à qui la confessera-t-il ? La parole de Dieu le dit : « Si nous confessons nos péchés, il (c'est-à-dire Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1). A qui David confessa-t-il ses transgressions ? Il le dit : « J'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (2). Il est vrai qu'en Jacques V, 16, il est écrit : « Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre ; » mais

(1) 1 Jean I, 9. — (2) Psaume XXXII, 5.

cela ne veut pas dire, comme vous le comprenez bien : Confessez vos fautes à un prêtre, mais si vous avez manqué envers un autre, confessez-le-lui. Et pour le dire en passant, mes jeunes amis, c'est une chose que vous ne devez pas négliger, celle de confesser à vos parents et à vos supérieurs les fautes que vous auriez commises à leur égard, si cachées qu'elles aient pu être. On n'est jamais heureux quand il reste sur la conscience le poids d'une faute commise (1). Avez-vous manqué envers un camarade, envers un ami, envers vos frères ou sœurs, envers vos parents ou vos maîtres, envers qui que ce soit, confessez-le simplement, sans restriction et sans excuse et votre cœur sera allégé. Et par-dessus tout, confessez tout à Dieu, qui pardonne, comme il le dit dans sa Parole. Et quant à l'absolution donnée par un homme, qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ? C'est ce que toute l'Écriture enseigne. Il est bien dit : « A quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus » (2). Mais il ne s'agit pas ici de l'absolution donnée après une confession secrète à l'oreille d'un prêtre. Le Seigneur donne aux disciples par ces paroles la mission d'annoncer au monde la rémission des péchés à ceux qui croient, et au contraire le jugement à ceux qui ne croient pas (3).

Dans les premiers temps, on demandait que ceux qui avaient commis un grand péché en fissent une confession publique avant d'être de nouveau reçus dans la communion chrétienne. Vous vous rappelez peut-être que le grand empereur Théodose fut obligé

(1) Voyez Psaume XXXII, 3. — (2) Jean XX, 23.

(3) Voyez ce que Pierre dit aux Juifs : Actes II, 38 ; III, 19 ; V, 31 ; voyez aussi ce que dit Paul : XIII, 38-41 ; XVI, 31 ; XXVIII, 23-28.

de s'humilier ainsi devant tout son peuple, à Milan. Peu à peu on en vint à se confesser aux prêtres, et en l'an 1215, le pape Innocent III établit la confession auriculaire comme obligatoire, et l'on dut se confesser pour pouvoir communier, pour être marié et pour recevoir les derniers sacrements avant de mourir. Les consciences étaient ainsi liées par la crainte que l'on avait d'être perdu, si l'on mourait sans absolution, et le pouvoir des prêtres et par conséquent de Rome était fermement établi sur les âmes. Je ne puis pas vous dire, mes jeunes amis, à quels désordres moraux cette pratique d'invention humaine a donné lieu.

Après le sacrement de pénitence, le concile de Trente place l'Eucharistie ou la Cène. Mais combien, dans l'église romaine, elle diffère du simple repas institué par le Seigneur en mémoire de sa mort ! La Cène est devenue la *Messe* (1). C'est le grand acte de culte de l'église de Rome. Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que ce fut le pape Grégoire I, dit le Grand, qui établit le service de la messe dans ses traits principaux. Le concile de Trente lui donna la forme définitive qu'elle a maintenant dans toutes les églises romaines. Le prêtre dit d'abord le *Confiteor* ou confession des péchés ; puis vient l'*Introit* ou introduction à la messe ; elle se compose de prières, de passages de la Bible, de cantiques ; ensuite l'*Offertoire*, c'est l'offrande ou la présentation à Dieu du

(1) Dans l'Église primitive, les pénitents (ceux qui avaient été exclus de la communion) et les catéchumènes, à qui il n'était pas permis d'assister à la communion que l'on nommait les *saints mystères*, étaient congédiés par ces mots : « *Ite, missa est ecclesia*, » c'est-à-dire : « Allez, l'assemblée est congédiée. » De *missa*, on a fait *messe*, pour désigner la cérémonie de la Cène.

pain (1) et du vin de la Cène ; après cela vient la consécration du pain et du vin. Le prêtre dit les prières, les actions de grâces et les paroles de l'institution de la Cène, et fait le signe de la croix sur le pain et le vin. A ce moment s'accomplit, disent-ils, le mystère de la *transsubstantiation* dont je vous parlerai. Puis le prêtre communique avec le pain et la coupe, et donne la communion avec *le pain seulement*, aux assistants qui le désirent. La messe se termine par l'action de grâces, et l'assemblée est congédiée par ces mots : « *Ite, missa est.* »

Sans parler de tout ce qui accompagne la célébration de la messe, les ornements de l'autel, les cierges et l'encens, les vêtements des prêtres et de ceux qui l'assistent, choses qui rappellent les formes du judaïsme et même du paganisme, vous voyez, mes jeunes amis, combien l'église romaine s'est écartée du culte « en esprit et en vérité » dont parle le Seigneur (2) et l'a remplacé par des cérémonies arrêtées d'avance et des choses qui agissent sur les sens. C'est un culte charnel, inventé par l'homme, où rien n'est laissé à la libre action de l'Esprit Saint. De plus, le prêtre est là, ayant seul le droit d'officier, faisant partie d'une classe à part, tandis que, selon la Parole, tous les croyants sont une « sainte sacrifice » (3), chacun de ceux qui la composent ayant le privilège de rendre l'action de grâces à la table du Seigneur, sous la direction de l'Esprit Saint. Remarquez ensuite que la messe se dit en latin ; prières, chants,

(1) Le pain de la communion est une sorte d'oublie faite de farine et d'eau, sans levain, et sur laquelle est l'empreinte d'une croix. On lui donne le nom d'*hostie* ou sacrifice; nous verrons pourquoi. On la conserve dans l'*ostensoir*, vase plus ou moins richement orné, dans lequel on l'expose ou la transporte.

(2) Jean IV, 23, 24. — (3) I Pierre II, 5-9.

lectures, tout, à peu de chose près, est dans une langue étrangère à la très grande majorité des assistants, de sorte que ce n'est pour eux rien qu'une forme, de vaines redites.

Mais il y a des choses pires encore ; les erreurs les plus graves se mêlent à ce culte de l'église de Rome. La table de communion est devenue un autel. Le concile de Trente enseigne en effet que, dans la Cène ou la Messe, est offert un véritable sacrifice, non sanglant, il est vrai, mais un sacrifice vraiment propitiatoire, efficace pour les péchés non expiés des vivants et des morts. C'est Christ qui est offert, la même victime, offerte maintenant par le ministère des prêtres, que celle qui autrefois s'est offerte elle-même sur la croix. Par ce sacrifice propitiatoire renouvelé chaque jour dans l'Eucharistie, Dieu est apaisé et nous est rendu propice. Nous voyons aisément combien cela est contraire à l'Écriture. L'Esprit Saint, dans l'épître aux Hébreux, déclare que « l'offrande du corps de Jésus-Christ a été faite *une fois pour toutes* ; » que « Christ a offert un seul sacrifice pour les péchés, et par *une seule offrande*, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, » de sorte que « Dieu ne se souviendra plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités, » et que « là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché. » De plus, il nous est dit que Christ ne peut s'offrir plusieurs fois, parce qu'alors il devrait souffrir plusieurs fois, et enfin que « sans effusion de sang, il n'y a point de rémission de péchés » (1). Ainsi un sacrifice non sanglant n'en est pas un, et Christ glorifié ne peut souffrir, ce qui est nécessaire pour un vrai sacrifice. Partout, dans ces chapitres IX et X de l'épître aux Hébreux, il est

(1) Hébreux X, 10; 12, 14, 17, 18; IX, 25, 26, 22.

insisté sur le fait d'un seul, unique sacrifice de Christ, pleinement suffisant pour ôter les péchés. Ainsi le sacrifice de la messe n'en est pas un, et les âmes qui s'appuient sur ce faux enseignement, sont trompées, et ne peuvent jamais jouir de la paix.

Vous avez remarqué qu'il est dit que la messe est un sacrifice pour les vivants et *pour les morts*. L'Écriture ne nous enseigne nulle part que les péchés de ceux qui sont morts puissent être expiés. Elle nous dit simplement : « Après la mort, le jugement » (1), pour ceux qui n'ont pas cru ici-bas au Seigneur Jésus et à son unique sacrifice expiatoire. L'idée d'un sacrifice pour les morts se rattache à une autre erreur enseignée par l'église romaine, celle du *purgatoire*. C'est un lieu qui n'est ni le ciel ni l'enfer, mais où les âmes souffrent pour les péchés qui n'ont pas été expiés sur la terre, jusqu'à ce qu'elles en soient purifiées. L'église romaine prétend que les messes dites pour ces âmes abrègent leurs tourments !

A cette erreur d'un sacrifice de Christ journalier et non sanglant, s'en joint une autre plus grave encore, celle de la *transsubstantiation* ou changement de substance. Suivant cette doctrine, quand le prêtre prononce les paroles de la consécration, le pain et le vin, tout en conservant leur apparence, sont réellement changés dans le corps et le sang du Seigneur Jésus-Christ. Cette doctrine fut inventée au neuvième siècle (le plus ténébreux du moyen âge) par le moine Paschase Radbert. S'appuyant sur ces paroles : « Ceci est mon corps, » il disait : « Le pain et le vin, après avoir été consacrés, ne sont pas autre chose que la chair de Christ et son sang, la même chair qui est née de Marie et qui a souffert sur la croix. » Après une longue et vive opposition, le quatrième concile

(2) Hébreux IX, 27.

de Latran, en 1215, consacra cette doctrine en ces termes : « Le corps et le sang du Seigneur sont véritablement contenus dans le sacrement de l'autel sous la figure du pain et du vin, lorsque par la puissance de Dieu et par le moyen du prêtre officiant, le pain est changé dans le corps, et le vin dans le sang de Christ. Le changement opéré de cette manière est si réel et si complet, que les éléments (le pain et le vin) contiennent *Christ tout entier* — divinité, humanité, âme, corps et sang, avec toutes leurs parties constituantes. » Et le concile de Trente, dans le XVI^{me} siècle, a confirmé cette doctrine, et tout membre de l'église de Rome, doit la croire sous peine d'anathème ! Le prêtre, à un certain moment, élève l'hostie, et en vertu des paroles qu'il a prononcées, cette hostie est Dieu Lui-même. Il se prosterne en l'adorant et tout le peuple suit son exemple. Un homme, et parfois un homme méchant, crée son Créateur ! expression blasphématoire et pourtant usitée, car l'hostie n'est plus du pain, mais Christ Lui-même. Vous, mes jeunes amis, qui possédez la parole de Dieu, vous savez que Christ est maintenant dans la gloire, dans un corps glorifié ; il ne peut donc être en même temps ici-bas, âme corps et sang dans l'hostie. Son sang a été versé une fois pour toutes pour l'expiation des péchés, et ne peut être dans la coupe. Il faudrait donc qu'il y eût deux Christs. Dans la Cène, selon la Parole, on annonce la mort du Seigneur, on se souvient de la mort du Seigneur, mais supposer que l'on puisse mettre à mort un Christ glorifié est une chose horrible et contraire à toute vérité. C'est là une des plus fatales erreurs de l'église de Rome, c'est une monstrueuse idolâtrie. On trompe le pauvre peuple en lui faisant croire qu'un morceau de pain est devenu Dieu et qu'il faut l'adorer.

L'église romaine a institué une fête que l'on nomme Fête-Dieu, ou du Saint Sacrement. Ce jour-là, dans une procession solennelle, on porte l'hostie consacrée dans un magnifique ostensor. Tout le monde doit s'agenouiller sur son passage en signe d'adoration, car c'est Dieu, disent les prêtres. En certains pays, comme l'Espagne, le prêtre qui porte l'hostie à un mourant, est accompagné d'un homme qui durant tout le trajet sonne une clochette. Dès qu'elle se fait entendre, tous ceux à qui le son parvient doivent tomber à genoux et y rester jusqu'au dernier son qu'ils peuvent percevoir. Le prêtre fait croire au peuple et dit au mourant que c'est le Dieu vivant qui est dans le ciboire (1) et que l'on transporte ainsi (2). Quelle triste aberration !

Je vous ai dit aussi que les simples fidèles communient avec le pain seulement. La coupe leur est retranchée et est réservée aux prêtres seuls. C'est encore une invention humaine dont la parole de Dieu ne dit rien. On le fait sous prétexte qu'il pourrait s'attacher à la barbe quelques gouttes du vin consacré ou que les malades pourraient en répandre, et que d'ailleurs l'hostie renferme la chair du Seigneur aussi bien que le sang. Mais alors pourquoi les prêtres boivent-ils le vin ? On voit clairement que cette coutume n'a été établie que pour marquer plus distinctement la supériorité des prêtres. Je vous ai parlé un peu longuement de ce sujet, mes jeunes amis, parce que c'est un des points qui caractérisent le plus fortement l'église de Rome, et qui font voir combien elle s'est écartée de la vérité.

(1) Vase dans lequel on garde l'hostie.

(2) La sœur du célèbre Pascal raconte que, lorsque le prêtre apporta l'hostie à son frère mourant, il lui dit : « Voici *Celui* que vous avez tant désiré, » voulant dire le Seigneur.

Réponses aux questions du mois de novembre

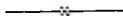
- 1^o Genèse XLV, 8 . . . JOSEPH
 2^o Exode XXXV, 34 . . . OHOLIAB
 3^o 1 Rois IV, 32 . . . SALOMON
 4^o Daniel VIII, 1, 2 . . . ULAI
 5^o Genèse IV, 26 . . . ÉNOSH

Le nom du grand capitaine est JOSUÉ.

Questions pour le mois de décembre

Lisez les versets 33 à 35 du chapitre XI de l'épître aux Hébreux, et nommez les hommes et les femmes de l'Ancien Testament auxquels l'écrivain sacré fait allusion, avec les passages à l'appui.

- 1^o Qui subjuga par la foi des royaumes ?
- 2^o Qui accomplit la justice ?
- 3^o Qui obtint les choses promises ?
- 4^o Qui ferma la gueule des lions ?
- 5^o Qui éteignit la force du feu ?
- 6^o Qui échappa au tranchant de l'épée ?
- 7^o Qui étant faible fut rendu vigoureux ?
- 8^o Qui devint fort dans la bataille et fit ployer les armées des étrangers ?
- 9^o Quelles femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection ?



« La fin de toutes choses s'est approchée ; soyez donc sobres, et veillez pour prier. »

« Viens, Seigneur Jésus ! »

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Un rêve (allégoric)	4
La petite Bible rouge	51
Les nouvelles bottines de Béattie	54
Qu'y a-t-il dans le ciel qui a été fait par les mains des hommes?	57
La réponse de Willie	76
Ma première prière exaucée	77
La foi d'un vieillard arménien	92
La conversion de Kitty	95
Il l'est déjà	99
Au fond de la mine, ou la précieuse lumière	115, 134
La conversion d'un prêtre mahométan	141, 161
« Je t'ai racheté »	196
Les voies du Seigneur envers une jeune fille	212
Questions et réponses	20, 36, 60, 80, 100, 120, 139, 159, 179, 199, 220, 230
L'Église ou l'Assemblée (<i>suite de son histoire sur la terre</i>) :	
Les Nestoriens	31, 41
Les Arméniens	61, 88
Des diverses formes religieuses	109
Mahomet et sa religion	129, 146
La papauté	171, 190
Le papisme	208, 229
Histoire du royaume d'Israël :	
Regne d'Achab. Histoire de Naboth	11
La mort d'Achab	21
Règne d'Achazia, fils d'Achab	45
Règne de Jorain. L'enlèvement d'Élie	66
» » Histoire d'Élisée le prophète	82, 101
Les méchants enfants de Béthel	122
La délivrance des trois rois	149
Élisée multiplie l'huile de la veuve	164
Histoire de la Sunamite	183, 201, 221
Poésies	
Mes bien-aimés enfants	3
Le temps est court	10
Prière d'un enfant au commencement de l'année	19
L'enfant sage	59
Psaume VIII	79
Le petit Pierre	81
L'anniversaire de Mimi	119
Le printemps	121
Jésus t'aime	158
Premier beau jour d'été	181
Marc VI	218
La Sunamite	228
Strophes diverses	6, 58, 92, 99, 138